

REMISE EN QUESTION D'UNE RELECTURE

J'espérais t'en avoir convaincu, cher Joël : passé le plaisir personnel et toujours légitime de son écriture, tout texte (dionysiaque ou apollinien, scientifique ou littéraire...) ne saurait avoir que deux enjeux à l'endroit de son lecteur. Soit satisfaire ses attentes présumées - c'est l'objectif de toute littérature dite *ciblée* (consciemment ou non) - soit les remettre en question de quelque manière. Au moins a minima, en douceur (car transgresser n'est pas agresser), et pour l'exalter à terme plutôt que le désespérer...

Tu me dis drôlement *rester sur ta faim* à la relecture de mon *Regard*. Dont acte, et je le regrette, mais depuis quand la remise en question - à plus forte raison l'exaltation du sens que j'en attends et à laquelle je m'engage - auraient-elles pour effet de rassasier ?

Peut-être, par ailleurs, n'es-tu pas plus adepte des romans d'espionnage que des romans policiers, mais comment l'élucidation d'un code au sein d'un texte crypté n'en modifierait-elle pas l'interprétation du tout au tout ? Sauf à postuler que son auteur est aussi inconséquent qu'inoffensif et n'a voulu qu'épater la galerie, comment diable en ferait-on une relecture à l'identique sans bel et bien *vouloir* en ignorer tant les objectifs que les causes ?

I - Genèse et enjeux du *Regard*

« L'écrivain véritable est un homme qui ne trouve pas ses mots. Alors il les cherche. Et, en les cherchant, il trouve mieux » (Paul Valéry)

Ces causes et ces objectifs, je m'en étais pourtant ouvert à toi pour l'essentiel bien avant ta relecture ... C'est même la particularité d'une écriture de recherche qu'elle sera toujours en mesure d'explicitier sa démarche à quiconque s'en inquiète. Sauf que les objectifs *spécifiques* d'une recherche *spécifique* ne sauraient se révéler qu'au terme de la recherche elle-même : s'il peut à la rigueur - cette rigueur qu'on nomme *déontologie* - se fixer à l'avance des critères de recevabilité, l'écrivain chercheur ne saurait prévoir à coup sûr ce qu'il va trouver.

Son lecteur non plus.

Quant aux causes, elles aussi tu les connaissais pour l'essentiel, autant du moins qu'on peut le faire en conscience des causes d'un désir : la rencontre fortuite, sur ma table de lecture, de l'essai *La Parola dipinta* de Giovanni Pozzi et du roman *The figure in the carpet* d'Henry James. Sans doute leur prise en compte n'est-elle pas indispensable au non-initié pour parvenir seul à la polysémie du *Regard*, mais au *vrai* critique selon Valéry, qui voudrait mieux appréhender les problèmes successifs que l'auteur s'est posés, gageons qu'elles peuvent servir.

Pardonne-moi donc ici d'en rappeler l'enchaînement à son intention, le plus honnêtement possible, en citant un courriel adressé naguère dans le même souci à mon ami Daniel Fleury :

(...) La contrainte fondatrice de *Genèse*, comme celle du *Regard*, relève de la pratique dite des *Versus intexti* évoquée dans le texte théorique annexe. Pratique inaugurée de ma part dès *Le Dioclétien détourné* du N° de TEM consacré à Perec et diversement réexploitée depuis dans *L'oratoire des aveugles* puis dans *Le retrait du docteur Blanche*.

Or la problématique de la "parole peinte" est triple :

- 1 - Quelle figure (forcément simple, forcément symbolique...) prévoir de dessiner au sein du texte qu'il convient d'en induire et qui se devra d'entretenir un lien logique et analogique avec elle ?
- 2 - Quel cryptogramme digne de sa quête y inscrire en toute conséquence, ni dérisoire ni trop conclusif ?
- 3 - Comment rendre le tout accessible au lecteur (au moins théoriquement...) sans vouer celui-ci aux tâtonnements de sa seule intuition ?

Pour ce qui est des deux premières exigences: autant et plus de solutions que de figures... Ce qui explique qu'une telle contrainte puisse générer des romans très différents les uns des autres, mais aussi, pour chacun, des contraintes corollaires spécifiques (d'où le pluriel) propres à décider à leur tour de son intrigue, de son genre, de son style et de ses réseaux thématiques.

L'ultime impératif en revanche présente de réelles difficultés et peu d'alternatives : à supposer même que le contexte permette d'en soupçonner la présence, tout texte dessiné au sein du texte (hors acrostiche et sauf surlignage) est pratiquement insituable.

Dans le *Dioclétien* et l'*Oratoire*, j'espérais résoudre le problème en remplaçant le ou les cryptogramme(s) par des alignements d'une même lettre. Lourde illusion ! Soit le contour reste introuvable, soit il est au contraire trop immédiatement visible (lorsque la lettre est à jambage en particulier). Il faudrait de toutes façons - ne serait-ce que pour conférer un minimum de pertinence à sa répartition - exclure ladite lettre du reste de la page, à charge d'ajouter ainsi la difficulté du lipogramme à celle des alignements. Mais bonjour, dans ce cas, la fluidité de la phrase !...

D'où *Le retrait du docteur Blanche*.

L'idée était d'y remplacer le contour de lettres par une surface où inscrire un vrai message, possiblement plus lisible... Mais voilà : le choix d'une bande centrale couvrant toute la hauteur de la page et contraignant fortement chaque ligne s'est avéré plus que redoutable. Outre que ladite bande y est à peine plus localisable pour le non-initié, *Le retrait du docteur Blanche* est sans conteste celui de mes textes qui passe le plus mal à l'épreuve du *gueuloir*...

Pouvait donc mieux faire, une fois encore...

C'est qu'à bien y réfléchir il n'est guère que deux solutions rigoureuses au problème de la localisation des *versus intexti* :

La première est littérale: elle consiste à expliciter purement et simplement la méthode utilisée par l'auteur lui-même pour dessiner sa figure dans la page d'écriture, comme le ferait une recette de cuisine ou un mode d'emploi sans croquis. Encore convient-il d'insérer la chose - on ne peut plus pesante - *dans* le texte... Ce qui suppose d'emblée un narrateur présumé auteur dudit texte, et ayant d'autres raisons que les miennes d'y cacher un message en souhaitant qu'on l'y trouve. Un narrateur doté d'une psychologie pour le moins perturbée, sinon contrainte, mais capable d'un récit analytique assez

circonstancié pour tenter d'y crédibiliser sa pratique avant d'en amortir l'exposé
lourdement métatextuel...

Telle est l'origine du *Regard* (...)

La figure choisie n'était au départ qu'un tronçon de la colonne de texte déjà exploitée dans *Le retrait du docteur Blanche*, tronçon d'une colonne juste un peu plus large mais réduite à un cinquième de sa hauteur afin d'en déguinder le phrasé.

Encore fallait-il que ma fiction en légitime l'usage...

Dans quelles circonstances de la *vraie* vie, pour commencer, quelqu'un peut-il être poussé à crypter ainsi son message, et à l'adresse de qui ?

L'aspect *blason* de mon quadrangle aidant, ma première idée fut d'une correspondance érotique à la façon de Sand et Musset. Mais les amants y étaient complices et les modalités du jeu convenues d'avance - ce qui ne serait pas le cas entre mon lecteur et moi. Sans compter que l'enjeu dudit jeu offrait peu d'opportunité à l'entretien d'un quelconque *mystère*, comme à aucune intrigue à suspense supposée capter l'intérêt dudit lecteur jusqu'à son terme - a fortiori le surprendre ou le dérouter.

Restait malgré tout cette tentation d'écrire un « *roman d'amour* », d'autant plus forte que je n'avais jamais pratiqué le genre. Mais comment passer du marivaudage épistolaire à ce que tu as cent fois raison d'appeler un *polar amoureux* ? Comment, sans abus de langage, *polariser* l'éblouissant concept d'amour !...

A bien réfléchir à ce qu'implique l'inversion (le retournement, la révolution...) du rapport temporel fond/forme dans l'écriture à contraintes, rien pourtant d'étonnant que l'idée se soit imposée d'inverser dans le mien l'ordre traditionnel du roman sentimental (désir/ conquête / assouvissement). Un amoureux inassouvi quant à lui, était bien mieux placé et autrement motivé à récrire sa mésaventure en commençant par la fin - comme s'écrit toute bonne intrigue policière à l'intention du lecteur qu'elle aveugle : de la remise en question douloureusement vécue à l'exigible revanche par le seul moyen des mots, jusqu'à l'initiative même de l'aveuglement fatal ...

Tel fut donc mon scénario de départ d'un narrateur retraçant l'histoire de sa désillusion amoureuse en en brochant la trame, comme l'exorciste en son cercle, d'une *figure dans le tapis* susceptible d'en figer l'enchantement à défaut de le réincarner. Dit simplement : faisant de sa frustration ce que tout artiste fait de son mal-être par le moyen le plus à même de le sublimer : *a thing of beauty* de jouissance en soi - dit encore *bel objet*.

Le personnage ainsi déterminé, le genre littéraire et les grandes lignes du synopsis, restait à induire de ma figure génératrice toutes les autres composantes du récit : décor, thématiques, style, vocabulaire...

Et c'est là que le vrai travail commence.

La première étape sera en l'occurrence de me constituer un réservoir de mots, figures, images convoquant quelque analogie que ce soit (d'aspect, d'usage, de

positionnement, de mise en oeuvre...) avec ma "*petite page*" et le quadrillage permettant d'y accéder. Même si d'autres *motifs* (comme disent les musiciens, peintres et tisserands) en sont venus à s'imposer depuis en cours d'écriture, c'est de leurs champs sémantiques, pour l'essentiel, que procèdera mon matériau lexical.

Ainsi pourras-tu relever dès les seules cinq premières pages du texte comme autant de ponctuels échos de sa procédure fondatrice :

Le *cadre* où s'inscrit l'évènement
La vraie vie par-delà son *mirage*
La sépulture autour de laquelle on *ratisse les traces*
La peur de *déborder*
Les *petites annonces* insérées dans les journaux
L'être *effacé*
Le *second territoire*
La table *attitrée* sur une terrasse de café
Le *cloisonnement* des univers de Philippe
Le *carreau d'un vitrage*
L'*objet inavouable*
La garçonnère avec *vue plongeante sur un square*
La *collection de timbres* (sous cellophane...)
Les *cartouches* de shit dissimulées
Les *photographies d'identité*
Les *icônes découpées entre les pages de cahiers*
Le *cadrage exclusif et systématique*
La *pose étudiée* qui cherche à dramatiser si ce n'est à sublimer
l'*érotisme*
Etc...

D'un strict point de vue lectoral, reconnaissons-le, il est peu probable que l'appartenance de tels syntagmes à un même réseau métaphorique soit perceptible d'emblée, tant du moins qu'on ignore tout de sa contrainte génératrice. Ainsi des indices, dans un bon polar, tant que la résolution du mystère ne les révèle pas a posteriori comme tels.

Une fois la contrainte connue, en revanche, et même explicitée comme il était ici prévu dès l'élaboration du synopsis, difficile d'admettre qu'on n'y percevra pas à la relecture, ici et là sinon dans tous, ce que j'ai dit en être à tout le moins les *échos*. Comment, par exemple, une expression comme "*petite annonce*" ou une phrase comme "*écrire autour est la meilleure façon d'enterrer les histoires*" ne *résonneraient-elles* pas différemment selon qu'on connaît la régulation de ladite histoire ou qu'on ne la connaît pas ?

C'est même cela, rappelle-toi, que j'ai appelé les *mobiles* du langage au double sens du mot : caldérien en ce que l'objet textuel y changera d'aspect au hasard des relectures, policier en ce que le vocabulaire s'y avèrera partie prenante et agissante du délit verbal élucidé.

Alors m'asséner que la révélation (l'ouverture) de ses "fenêtres" *ne te fait pas relire le texte autrement*, ne serait-ce qu'à minima...

Honnêtement, Joël !

Reste que les mots et syntagmes les plus ambigus n'en véhiculent pas moins du sens, doubles ou triples sens excédant ceux qu'on leur accordera en première lecture, mais qui n'en joueront pas moins entre eux. Contrairement à ceux de Calder, les mobiles du langage ne sauraient alors manquer de produire ici et là quelques messages inopinés, et d'entrelacer leurs propres figures signifiantes à la Parola dipinta initialement programmée par le cahier des charges.

Ainsi, de la simple analogie à la métaphore filée quand les comparants induisent l'exploration d'un même champ lexical, de la métaphore filée à la fable ou à la parabole suffisamment conséquentes pour qu'on puisse en induire une réflexion toujours plus universelle (avec morale... ou sans), comment ne serait-ce pas à l'auteur - s'il veut rester maître du jeu - d'assumer et d'exploiter à mesure qu'il en prend conscience les réseaux de sens qui se dessinent ?

Les six relectures du *Regard* que je te propose ici procèdent toutes de réécritures de ma part, elles-mêmes consécutives à mes propres relectures et à la prise en compte, à mesure, de tels réseaux de sens qui s'étaient insinués malgré moi et seraient partis en quenouille (en *live*, en couille...) si j'avais suivi mon plan initial en aveugle. Au point de me contraindre, parfois, quand il en était encore temps, à refonder celui-ci.

Car rappelons-le : un texte ne saurait remettre en cause les pressentis, préjugés et autres croyances de son lecteur pour mieux l'exalter que s'il commence par remettre en cause dans le même but les préconçus de son auteur. Tel est encore le privilège de l'homme sur la machine que l'exécution de ce pourquoi il est programmé peut remettre en question son programme...

1 - Relecture (et interprétation) que nous qualifierons cuistrement de *métatextuelle* :

L'idée d'une *petite page dans la grande* induisait d'emblée, ne serait-ce que métaphoriquement, une mise en abyme de l'écrit.

Le quadrillage décrit par ailleurs dans l'ultime chapitre et qui permettra au lecteur attentif de localiser précisément la petite page dans chacune des grandes, configure - de l'aveu même du narrateur - le plan du car tel qu'il l'appréhende depuis son poste de gentil animateur :

« *Soit cinq colonnes de même largeur (deux de sièges à main gauche et deux à droite, séparées par l'allée centrale) et cinq rangées également distantes pour figurer les places respectives de tous les occupants.* »

Autant dire que je, l'auteur du texte, quand il réécrira comme promis son histoire conformément aux exigences d'une telle grille génératrice, se situera devant sa propre page d'écriture à l'exacte place où il se situe dans son car face à l'auditoire. Comment ne pas concevoir que toute son attention d'auteur - toute

sa volonté, tout son effort - se concentrera obstinément sur la portion de texte on ne peut plus décisive où devront s'articuler le plus naturellement possible ses deux textes l'un dans l'autre ? Là où, dans le car, *je* situe *L*.

Inversement, si *L* daigne lire le récit réécrit que le narrateur lui destine, c'est *L*, devant sa page de lecture, qui se retrouvera de fait à la place du narrateur dans son car. Et cela sans se douter jusqu'aux dernières lignes du récit - mais qui sait ?... - qu'un regard autoral parmi l'auditoire y convoite désormais son attention depuis la place qu'elle occupait...

En clair, *Je* ce serait moi et *L* ce serait toi (ou l'inverse, à la relecture, puisque chacun y prend la place de l'autre). Tu dis ne pas être attiré par *L*, mais peut-être ne t'aimes-tu pas ... en tant que lecteur.

Quant au *regard*, ne serait-ce pas notre irréductible malentendu ?

Soit dit autrement : *Je* ne pourrait-il pas être n'importe quel auteur ? *L* n'importe quel lecteur ? et *Le regard* ne s'offrirait-il pas ainsi comme une parabole de l'inéluctable désillusion guettant tout amoureux du texte, auteur et lecteur confondus, qui y prendrait son intérêt (ou son désir) pour le désir (ou l'intérêt) de l'autre ?

Soit dit encore autrement : la seule véritable exaltation que puisse prétendre partager sans s'aveugler l'auteur et les lecteurs d'un même texte est-elle à proprement parler ce qu'on appelle faute de mieux leur *amour* de ce texte ? ou ne serait-ce pas plutôt - comme à l'inverse - l'exigible remise en question de ce que chacun de son côté prévoyait d'y aimer ?

2 - Relecture (et interprétation) que nous qualifierons confraternellement de *pédagogique* :

Le schéma du *roman d'amour* que j'envisageais d'écrire s'avérait clairement relever du sous-genre dit d'*éducation* sentimentale, sinon d'éducation sexuelle...

La même page quadrillée, telle qu'elle est censée reproduire le plan du car, ne pouvait manquer à cet égard d'évoquer aussi celui d'une salle de cours (sinon en celle-ci sa mise en abyme de nos cahiers *Clairefontaine* ...), et le surplomb d'où officie le guide-animateur l'estrade du magister...

Le *cadre* scolaire...

Mon *Avatar* narrateur rappelle incidemment dès le premier chapitre qu'il a fait "*un séjour dans le corps enseignant*" manifestement décevant, et qu'il se satisferait plus volontiers d'une vie irresponsable d'éternel apprenant. Comme à titre de revanche, il qualifiera d'emblée ses clients inopinés de *vieux élèves* et comparera leurs bavardages à ce tumulte "*qui était d'abord le sien*" aux abords de ses classes...

Quant à ce qu'illustrerait plus précisément le regard de *L* (élève Lambda...) dans cette vision collégienne des choses...

Peut-être as-tu fait l'expérience, au cours de ta carrière d'enseignant, de tels regards d'enfants (souvent parmi les plus timides à l'oral) où tu guettes

instinctivement plus qu'en tous autres l'attention ou le renoncement, la déception ou la surprise, l'incompréhension, l'excitation, le reproche ou la connivence...

Des regards illusoirement expressifs, de fait, ou tels en tout cas qu'on ne saura jamais si l'expression y est jouée ou non, mais qui ne t'en attirent pas moins comme ce que la rhétorique d'usage appelle sans malice des *aimants*. Or qui *aime* qui et quoi, en l'occurrence ? et qu'y désire-t-on ?

J'ai toujours été surpris de ces éducateurs qui expliquaient le choix de leur métier par leur *amour de l'enfance* (ou *des enfants* en général, ou de l'*innocence* enfantine...) alors même qu'il a bel et bien pour objectif, ce métier, de désinfantiliser leurs ouailles pour ne pas dire au sens premier - honni soit qui mal y pense... - les *dénier*.

Les *exalter* en tout cas, au sens fort que j'ai dit, fût-ce malgré eux car le dépassement de ce qu'on croit être soi exige un effort.

Reste que la fonction d'enseignant est aussi celle d'un juge en dépit qu'il en ait, pour qui les règles convenues prévalent dans le cadre scolaire sur quelque forme d'amour préférentiel que ce soit, et qui se doit d'occulter au mieux ses empathies ou antipathies spontanées les plus personnelles. Tout regard instinctif de sa part se condamne à n'être pas plus lisible pour l'enseigné que celui de l'enseigné qui le couve...

L'échange furtif ainsi décrit entre *L* et *je* ne pourrait-il donc pas être - aussi - comme la parabole de l'indécidable transmission entre le maître et l'élève (le prophète et le *disciple préféré* ?...) de ce que nous nommons *Connaissance* (son "*insuffisance*", dirait René Girard...) - en attendant la toujours possible *re*-connaissance, *hors cadre* et temps scolaires, souvent beaucoup plus tard, à la relecture distanciée des communs souvenirs ?...

3 - Relecture (et interprétation) que nous dirons *intertextuelle* :

A l'amoureux des livres tout texte en rappellera forcément d'autres. Les critiques d'humeur le savent bien qui ne manquent jamais - moins sans doute par malice ou cuistrerie que par commodité - de classer le roman ou l'auteur nouveau dans la lignée de tel ou tel maître du passé, dès lors plus ou moins présumé en avoir inspiré l'univers sinon lui avoir servi de modèle...

Rien de plus humiliant, je le sais d'expérience (et sais que tu le sais), que d'être soupçonné de quasi-plagiat, a fortiori quand on n'a jamais lu le supposé plagié célébrissime et que la honte de l'inculture s'ajoute à celle de l'involontaire copillage.

Je suis conscient de n'avoir pas *lu tous les livres*, Joël, ni d'avoir un vécu si exceptionnel - tu le connais un peu - qu'il s'imposerait d'en témoigner à tout venant. Et j'y ai insisté : c'est aussi cette hantise d'écrire involontairement du déjà écrit, tant au niveau du simple poncif que du style et des contenus, qui m'a très vite conduit à prioriser ce que j'ai nommé *recherche* : la résolution, sur la base d'hypothèses inédites, de problèmes d'écriture dont je puisse être à peu près sûr qu'ils n'ont été résolus par personne.

Reste, tu as cent fois raison, que nul ne saurait se vanter de s'être fait tout seul ni d'être jamais le premier où ses mots l'ont mené : le roman à contraintes aussi convoque inévitablement des analogies structurelles, thématiques ou stylistiques avec des textes antérieurs, mais il offre un incontestable avantage : sauf à imaginer un auteur du passé (oulipien avant l'heure) qui se serait imposé les mêmes règles insolites que moi, a fortiori si leurs contraintes s'avèrent aussi déterminantes et astreignantes qu'une *parole peinte*, peu de risques de retrouver dans mon texte ne serait-ce qu'un seul syntagme conséquent soupçonnable d'être indûment volé aux siens.

Mieux : plus alors j'assumerai clairement de convergences avec ce que Gérard Genette appellerait un (ou des) éventuel(s) *hypotexte(s)*, plus les divergences y auront de chances de se révéler aussi personnelles que significatives, tant d'ailleurs pour le lecteur que pour moi... Rien d'étonnant que l'un de mes premiers soucis, à chacun de mes projets fictionnels, soit donc de chercher dans mes propres souvenirs de lectures un de ces potentiels "modèles" (*aimé* ou moins, peu importe en vérité) parmi les plus compatibles avec mon esquisse de scénario.

Dans le cas présent je n'ai pas dû chercher bien loin : l'idée d'une échappée belle hors parisianisme où mon éternel étudiant ès lettres eût guidé ses vieux élèves sur les pas d'un écrivain consacré en limitait déjà le choix. Sand, Proust, Colette... étaient de ceux-là dont l'oeuvre était indissociable de leur territoire d'élection en lisière d'Ile de France. Mais ce fut la relecture d'un passage emblématique d'*Aurélia* qui emporta ma décision :

(...) "La dame que je suivais, développant sa taille élancée dans un mouvement qui faisait miroiter les plis de sa robe en taffetas changeant, entoura gracieusement de son bras nu une longue tige de rose trémière, puis elle se mit à grandir sous un clair rayon de lumière, de sorte que peu à peu le jardin prenait sa forme et les parterres et les arbres devenaient les rosaces et les festons de ses vêtements; tandis que sa figure et ses bras imprimaient leurs contours aux nuages pourprés du ciel"(...)

Cette longue phrase mimétiquement sinueuse, rappelle-toi, est extraite d'un récit de rêve, lui-même enchâssé (page dans la page) dans le récit du souvenir supposé *vrai* qu'il suscite. Comment la transfiguration littéraire de la *dame*, exaltée par l'élan de la fleur, puis imprimant ses contours au jardin qui se dessine autour d'elle, puis s'y perdant avant de s'identifier à la nature entière (et de fait à l'espace/temps du récit même qui seul en restitue l'illusion ...) n'aurait-elle pas préfiguré la *Parola dipinta* que j'envisageais - rêvais - moi-même d'écrire ?

Conjonction non moins déterminante : le style...

Avant que de m'aventurer dans une version définitive, j'avais bien sûr fait des essais de recevabilité de ma règle génératrice. La limitation du défi à une zone de sept lignes autoriserait-elle, en clair, un phrasé suffisamment fluide pour ne pas puer d'emblée la contrainte à la lecture orale, comme j'avais dû m'y résigner

dans mon *Retrait du docteur Blanche* * ? Or toi-même l'a constaté : sans qu'on puisse juger *naturel* et moins encore *fluide* le style induit de l'expérience, force était d'admettre que ses « *replis, volutes et spirales* » plus ou moins obligés ne manquaient pas d'un certain charme qualifiable - oui ! - de *nervalien*. Quoi de plus conséquent que ce soit un amoureux du même Nerval, et son âme soeur en sublimations de chimères, qui récrive mon histoire !...

Une claire référence au passage d'*Aurélia* y commente, p. 17, à Mortefontaine, la fin (la mort ? l'effacement ?...) de l'amour adolescent du narrateur pour Brice. Et c'est dans *les compartiments de fleurs* du jardin à la française de Chaalis (ses *cinq rangs de charmes* et *sept cordeaux d'arbrisseaux en pseudo désordre...*) que se dérobera de même, p. 29-30, l'image convoitée de *L*.

Mais par-delà ces deux épisodes-clés et leurs échos (ces deux cellules nervaliennes *souches*, dirait ma prof de bio intime...) c'est tout l'aléatoire de mon décor initial, tout le *cadre* de mon roman, paysages, jardins abandonnés semés de pierres tombales et de ronciers à franchir, architectures écussonnées, *fabriques*, noms de lieux... qui allait se trouver surdéterminé avant même ma propre re-visite du Valois d'aujourd'hui. Une *vraie* délivrance quand on sait ma hantise de l'arbitraire *selfique* : n'aurais-je pas ici qu'à juste suivre mon guide halluciné, comme lui sa Dame, et me laisser conduire mot à mot *le dos à la route* ?

Ou peu s'en faudrait...

Tu ne peux pas avoir oublié nos matinées à l'ex-théâtre Sarah-Bernhardt, Joël, où la légende (vraie ou fausse) rapportait que le trou du souffleur se situait à l'endroit précis, rue de la Vieille Lanterne, où Nerval fut retrouvé pendu. Quand il a été rebaptisé *de la Ville* tout l'intérieur en fut restructuré (récrit ?) de sorte qu'il ne reste plus rien de la trappe ni de la scène où elle s'ouvrait : seule la façade néo-classique a été conservée de l'édifice que l'un d'entre nous avait re-baptisé *Sarah Bernhardt l'Ermite*. J'invente ?

Nous avions dix-sept ans.

Je ne sais pas toi mais j'ai longtemps fantasmé, il faut dire, sur le souvenir du *suicidé de la société* avant l'heure, flottant quelque part dans le vide entre les cintres, les praticables et autres machineries invisibles de la scène actuelle.

L'Ange de la Mélancolie, est-il encore écrit dans *Aurélia*, « *voltigeait péniblement au-dessus de l'espace et semblait se débattre...* ». Et puis il y avait le théâtre *en soi*, passage obligé des illusions romantiques, où l'artiste venait chercher tout à la fois reconnaissance et égéries. Jenny Colon, mais aussi Marie Dorval, mais encore Harriett Smithson et beaucoup d'autres étaient des

* Lequel docteur Blanche, en revanche, ne doit rien à celui de Nerval. Il n'est qu'un *private joke* destiné à Claudette Oriol-Boyer, première universitaire (à ma connaissance) à avoir inclus un roman de son cru intitulé *La bibliothèque de Blanche* dans sa thèse de doctorat pour en illustrer le propos.

comédiennes, de celles - il faut croire - qui ne sont jamais les mêmes et pourtant unes sous leur *clair rayon de lumière*, comme l'exigent les rêves...

Mon cahier des charges, déjà partiellement mis en œuvre, prévoyait de situer l'agence X dans l'est parisien - mon propre quartier en fait, où *Les filles du feu* m'avaient exalté la première fois. Autant dire que la perspective était absurde, d'un strict point de vue réaliste, de faire passer mon car à destination du Valois par le centre engorgé de la capitale. Ce d'autant que la Vieille Lanterne ni sa rue n'y existaient plus, ni la scène de l'ancien théâtre, ni la trappe qui s'y ouvrait de mon souffleur : juste le vide d'un non-tombeau où *il n'y avait plus rien à voir*... Oui mais voilà...

Comment ne pas éprouver soudain que le stress de mon *je*, se hissant dans son car, n'était pas seulement celui du prof débutant mais ressemblait comme un frère au trac du comédien, et que la disposition dûment imposée au véhicule lui-même s'avérait autant celle d'un Sarah-Bernhardt de poche que d'une classe de prépa ?...

Ainsi fait le démon de l'analogie quand deux champs lexicaux et/ou sémantiques se rencontrent au hasard de souvenirs *troublants* que l'Intelligence Artificielle n'aura sans doute jamais : *je*, par la grâce de mon rectangle occulté, s'embarquait pour un pèlerinage d'avance jalonné de trappes, de chausse-trapes, de caveaux et autres cartouches funéraires frayés par le temps. J'entreprenais de mon côté, sous couvert d'une longue lettre d'amour, ce que poètes et musiciens nomment un *tombeau* en hommage à l'un des leurs...

Comment aurais-je pu en exclure le souvenir de ces voix d'outre-tombe qui offrent sur un plateau, comme en échange, au *poor player* qui se démène et qu'on ne comprend plus, les mots qui viennent à lui manquer ?

A toi de juger si la parabole valait le détour...

4 - Relecture (et interprétation) que tu dirais sans doute *antisacrificielle* :

Pour qu'un étudiant timoré - puisque tel se présentait mon *je* - reprenne en main son destin sans histoire par l'écriture - et la réécriture - d'une histoire d'amour qui se voudrait la sienne, sans doute aurait-il besoin d'être quelque peu secoué par ce qu'il est convenu d'appeler un *ami*...

Ne pouvant décemment baptiser le mien Philinte ou Théophile, ce fut Philippe. Ne serait-ce que pour des raisons logistiques d'efficacité romanesque mon ami Philippe se devait d'emblée d'être pragmatique où *je* tergiversait, transgressif où *je* se conformait, conquérant où *je* subissait, limite fanfaron où *je* s'effaçait et par-dessus tout avide de *vraie* vie où *je* ne jurait que par les livres*...

La raison raisonnante et même commune peut bien juger peu crédible l'Amitié avec un grand A entre deux êtres à ce point antithétiques, aussi improbable en tout cas que l'Amour avec le même grand A entre qui ne regarde que soi dans

* N'est-ce pas un peu le rôle de ton propre Philippe dans *Récit d'une passion* ?

les yeux de l'autre plutôt que dans la moindre direction commune. Mais elle en accepte volontiers l'illusion dans le *cadre* d'un poème ou d'une fiction tant elle a un besoin vital de réifier ce qui lui échappe.

Sans doute auras-tu constaté que le roman d'Amour conventionnel, de l'idéal courtois à la collection Harlequin, s'embarrasse aussi peu de ses prémisses que de ses prémices. Quand elle n'est pas postulée dès les premières pages comme une évidence de fait, la passion naît sous nos yeux, d'un regard, d'un geste, d'une voix, d'un parfum, d'une seule étreinte incontrôlée si ce n'est de la magie d'un philtre. La métaphore cliché du coup de foudre (façon conversion de Paul) témoigne on ne peut mieux du rêve commun d'un sentiment d'autant plus pur et d'autant plus *vrai* qu'il ne saurait avoir de causes que célestes.

Et puis quoi !... Quand bien même il ne rêverait pas, l'amoureux que nous avons tous été peut bien se foutre éperdument des raisons de sa soudaine passion : qui s'embarrasserait d'élucider les causes circonstancielles ou physiologiques de sa soif quand il lui est offert de l'étancher ? Comme dirait JML, les praticiens préféreront toujours *préserver le mystère*...

Reste que...

Reste que l'Amour, à défaut de pouvoir se décider ou se nier, ne saurait être pour autant un effet sans causes, si multiples et complexes soient-elles et dussent-elles se chercher conjointement chez son objet et son sujet. Si la raison tant pascalienne que romanesque a les meilleures raisons qui soient de vouloir les ignorer, tout coeur n'en a pas moins les siennes...

A noter qu'en bonne logique jusque dans cette occultation du réel, l'amour coup de foudre des romans idéalistes s'intéresse aussi peu à ses suites qu'à ses origines. Soit son innocence transgressive a tôt fait d'être sanctionnée par l'arrachement d'office ou la mort, soit le récit s'en interrompt prudemment à son *accomplissement*, au pire à la sacralisation des noces : l'Amour avec un grand A, l'amour passion tel qu'il occulte ses raisons, s'accommode mal du long terme...

C'est donc sans surprise sur le long terme, avec l'expérience et le recul du temps, comme à la relecture, que la raison et l'analyse reprennent leurs droits. C'est donc sans surprise à la lumière de l'*après*, de ses nécessaires évolutions sinon de ses fatales dérives, que les plus conséquents en la matière (Stendhal, Flaubert, Proust...) en viendront à sérieusement ébranler l'idéalisme convenu de l'épiphanie amoureuse.

Et c'est peu dire que la libéralisation conjointe des mœurs et de la communication médiatique a, depuis la mouvance réaliste, démythifié en littérature l'Amour miracle, dit encore amour passion, dit encore amour pur ou amour *vrai* pour la seule raison qu'il se dispenserait de raisons.

L'Amitié, cet avatar désexualisé de l'Amour, s'est cependant vu épargner le même sort.

Autant les frères ennemis existent en littérature depuis la nuit des temps, autant la foi y a perduré jusqu'à nos jours en l'Amitié sans causes, cette Amitié

d'instinct que ni les intérêts communs, ni les entraides factuelles ni aucun lien du sang ne suffiraient à expliquer.

Que l'imputrescible « *parce que c'était lui, parce que c'était moi* » passe encore pour le must de l'analyse psychologique en la matière atteste assez la volonté commune de ne pas plus toucher au Mystère du concept même d'Amitié qu'on ne touche à son pote. Même Camus le juste n'a jamais formellement osé le subordonner à celui de Justice. Et l'auteur d'*En douceur* (JML), j'en suis sûr, dirait qu'Il est presque aussi sacré que celui de Création littéraire...

Pas plus que l'Amour, l'Amitié « *à la vie à la mort* » n'est pourtant un effet sans causes circonstanciellées et à l'expugnable abri de leurs fluctuations. Mais elle présente maints avantages qui pourraient bien expliquer qu'elle soit demeurée tabou, tant dans les esprits que dans les livres :

- Elle est consentie sans être jamais *consommée*.
- Elle n'est le produit d'aucun marché.
- Elle ne préjuge d'aucune exclusivité, ni d'aucune appropriation mutuelle.
- Elle ne saurait être scellée-balisée par aucun contrat laïc ni sacrement qui l'engage.
- Elle ne s'offre à l'épreuve forcée ni de la proximité, ni de la quotidienneté, ni du vieillissement des esprits et des corps, ni d'aucune forme d'usure liée à la confrontation commune et permanente au réel...

L'Amour a pu lexicalement induire le désamour, le concept de *désamitié*, lui, n'existe pas.

En clair : l'inconscient collectif imagine l'Amitié si préservée des contingences, des conventions sociales et même de la logique ordinaire qu'il lui semblera presque normal, au contraire de l'engagement conjugal, qu'elle se noue pour l'éternité entre deux êtres de raison que tout différencie.

Exemple :

Quand aujourd'hui je pense encore Amitié avec un grand A, tu t'en doutes, c'est à notre seul ami Roland que je pense. Je dis *seul* - et tu ne m'en voudras pas - parce que ce qui nous a si exclusivement liés lui et moi jusqu'à son suicide, en 82, et perdue en dépit que j'en ressente, ne saurait se représenter ni s'imaginer d'égale violence hors la spécifique inconscience de nos deux révoltes.

Pourquoi lui plus que d'autres ? Pourquoi moi ?...

Les causes ne manquaient certes pas, mais de celles que Montaigne a bien le droit de négliger tant elles sembleront banales sinon implicites de banalité : même lycée de garçons, même classe prépa mixte, mêmes enseignants d'exception (Hucher, Strauss, Lefranc, Grimaldi...) même échec au concours, mêmes compagnons d'infortune, même Sorbonne, même attirance passionnelle pour l'Art et la Littérature, même laïcisme, même entrée par défaut dans l'enseignement, même exaltation soixante-huitarde et même brutale retombée sur terre... A quoi s'ajoutait, c'est vrai, et qui nous distinguait clairement dans notre groupe, que nous étions tous deux fils uniques et en guerre ouverte depuis

les évènements avec nos pères respectifs - le mien de droite, le sien de gauche - jusqu'alors aussi adulés que castrateurs.

Et crois-moi : ça rapproche !

Pour le reste - je ne t'apprendrai rien - tout ou presque nous séparait : nos goûts, nos caractères, nos utopies et jusqu'à nos physiques (ça compte). Je le trouvais idéalement séduisant alors que je ne m'aimais pas. Peut-être la sagesse des nations n'est-elle pas moins perspicace que celle de Montaigne qui soutient que les contraires s'attirent... (Et peut-être - qui sait ? - dis-tu ne pas être affectivement *attiré* par *L* que parce que *L*, c'est toi...)

Je t'ai déjà raconté nos nuits inracontables, chaque fois que nous nous retrouvions, lui le Francilien à demeure, moi l'exilé provincial, à nous étripier verbalement sur tout ce qui se pense, lui chaud bouillant grand Meaulnes, aussi théâtral que mythomane, moi façon Monsieur Teste marxisant, d'autant plus teigneux qu'en mal de praxis, alors que nos compagnes interdites s'efforçaient de trouver le sommeil à l'écart.

Est-ce l'une d'elles qui la première a taxé nos joutes de *masturbation intellectuelle* ? Peu importe qui puisque c'était vrai ! Même si je ne l'ai admis que plus tard - et trop tard... Hors l'éventuel (et obscur, et aléatoire...) désir d'y essaimer un peu de soi hors de soi, n'est-il pas que la pure jouissance à pouvoir expliquer l'amour du sexe et des mots ? Qu'on en vive dès lors l'excitation en solitaire, à deux, à quatre ou à dix selon les goûts et les opportunités, comment ne s'agirait-il pas toujours - oui ! - d'une manipulation jubilatoire de soi et des autres ? D'une *masturbation*, comme elles disent...

« *Tu te masturbes sans même t'en rendre compte...* » renchérit l'ami Philippe.

Reste que nous y trouvions bel et bien du plaisir, à cette masturbation-là, et ce jusque dans l'extrême violence. Tous ceux qui ont participé à des AG dites de *camarades* comprendront... Il existe un sado-masochisme cérébral, il faut croire : alors que nos compagnes, au matin, nous pensaient brouillés à mort et voués à nous éviter définitivement, le moindre sujet littéraire ou esthétique de débat nous était bon, aux premières vacances, pour reprendre nos joutes de plus belle...

Je n'ai donc pas vu venir.

On a tellement appris à penser l'Amitié inaltérable - il nous est devenu si impératif de la *croire* inaltérable - qu'il n'est même pas besoin d'une Fanette ou autre Catherine de *Jules et Jim* pour inconsciemment donner soi-même le tour d'écrou de trop qui va casser le beau métal. Il semblerait qu'en sado-masochisme mental non plus on n'apprenne pas jusqu'où on peut aller trop loin...

Mais bon...

Je n'était pas moi et Philippe n'était pas Roland. Mon cahier des charges ni mon scénario directeurs n'induisaient que l'un d'eux dût se suicider, loin de là ! Et les différences fondatrices de l'Amitié paradoxale que j'avais dû leur postuler

par pragmatisme narratif les conviaient plus au jeu de rôles qu'à l'affrontement brutal.

N'empêche...

Dès le premier chapitre, et à défaut de s'affronter, l'intellectuel introverti et l'hédoniste déclaré jouent clairement de leurs différences, et prennent non moins clairement plaisir à en jouer. Philippe aime à se moquer ouvertement des « *savoirs inutiles* » de *je*. Et *je*, imbu sans doute de l'érudition mystérieuse que l'autre lui suppose, aime à penser que les provocations de Philippe et jusqu'à son cynisme ne sont qu'une façon potache d'attester qu'il les lui envie. *Je* se satisfera d'être, c'est son penchant maso, « *bon public et bon perdant* » du fanfaron qui le distrait de lui-même.

N'empêche...

Qui dit jeu de corps ou de paroles dit manipulation mutuelle, certes consciente et consentie pour commencer... Mais pour peu que l'un s'y sente plus habile et que son plaisir de subjuguier excède celui du jeu, pourquoi s'inquiéterait-il outre mesure du consentement de l'autre ? Où s'arrêtera dès lors le jeu pour le jeu, et quand la soumission ludique fera-t-elle place à ce que d'aucuns nomment *dépendance* ou *aliénation* ? Où s'arrêtera ensuite l'aliénation et s'imposera l'exigence du dominant d'humilier le dominé jusqu'à parfois le *casser* - pensera-t-il - *pour son bien* ?...

Ou, présenté de façon plus parabolique : qui, dans le jeu dangereux de deux amis décidément trop différents, sera le pot de terre et qui le pot de fer ?

Je n'est pas dupe des manipulations de Philippe. Il se doute bien que sa découverte du *Mémorial d'Eros* n'est pas fortuite. Il est parfaitement lucide quant au jeu pervers du Don Juan à sa terrasse de café, quand celui-ci s'adresse tour à tour à *la jeune étrangère* et à lui-même en aparté, chacun dans le plus obscène de sa langue... *Je* ne va-t-il pas jusqu'à soupçonner l'invétéré séducteur d'avoir manigancé de la même façon sa rupture avec Brice, le choix surprenant d'un *vagabondage* précisément consacré au poète préféré, et jusqu'à sa rencontre avec *L* ?

« (...) *Mes cordes seraient toujours de celles sur lesquelles Philippe aimait tirer. Et ce n'était pas la première fois que je me trouvais pieds et poings liés par ses soins dans des engagements dont j'ignorais encore les termes* (...) » (p.14)

Qui sait si *L*, par exemple, n'est pas une ultime conquête de Philippe que celui-ci aurait convaincue de s'inscrire à l'agence X pour l'avoir à sa main les nuits du voyage ? Qui sait même, dans une hypothèse encore plus cynique, si son propre accident n'a pas été pour lui l'occasion d'au contraire la larguer froidement en l'offrant à la convoitise d'un novice ?

Pire du pire : qui sait si *L*, complice libertine de bien plus longue date façon *Valmont Merteuil*, n'a pas parié avec lui de séduire ledit novice par son seul mystère avant de l'emballer d'une œillade et d'un rire ? Juste pour ensuite l'humilier par sa dérobade !

*Je y pense, en tout cas, même s'il ne veut pas y croire. Il préfère d'abord détourner ses soupçons sur l'étrangeté de K dont il se fait, comme on dit, un roman. Il n'en garde pas moins Philippe à l'œil (comme on dit aussi), jusqu'à chercher en voyeur dans le *Mémorial d'Eros*, avec une indélicatesse « qui ne lui ressemble pas », si une vulve assortie des initiales de L ne figurerait pas dans le tableau de chasse : il semblerait que non, sans que cela suffise à dissiper les doutes.*

Et puis... rien !

L'enquête de *je* s'achèvera alors en queue de sirène, faute de preuves, par ce qui s'offre comme une franche explication de Philippe quoiqu'à vrai dire peu crédible (p. 63) : le lecteur ne saura donc jamais avec certitude si celui-ci aura ou non, consciemment ou non, avec ou non la complicité de *L*, manipulé *je* - au risque de psychiquement le faire implorer - qu'à travers les confuses dénégations d'un Ami rapportées par son Ami...

Et c'est là que ledit lecteur, s'il est fêru de polars ou juste à minima conséquent, pourrait bien se poser des questions :

Sans son accident, jamais le patron de l'agence X n'aurait accepté d'accorder des RTT à Philippe pour un plan cul en pleine saison touristique, moins encore de le remplacer au pied levé par un velléitaire aussi coincé que peu motivé.

Comment *je*, qui nous promet la vérité depuis la première ligne du texte, qui s'est montré jusqu'alors à la fois si soucieux de comprendre ce qui lui arrive et si averti des manipulations de son cabot d'ami, pourrait-il gober une explication aussi foireuse ?

Une hypothèse, pourtant :

Nous sommes alors à quelques pages de la fin du roman. Que *L* ait connu Philippe ou non, qu'elle ait ou non couché avec lui, qu'elle ait été instrumentalisée ou non par lui, *je* - cristallisation oblige - est bel et bien tombé sous son charme et se fout du reste. S'étant comme purgé de son immédiate obsession sexuelle, aux *Cèdres*, en la violant verbalement sous le regard du père, pourquoi s'inquiéterait-il encore de chercher des boucs émissaires à son fiasco et ne canaliserait-il pas plutôt son désir, désormais, vers la stratégie de séduction qu'un intello est la plus à même de maîtriser ? D'où la longue lettre où il projette de faire revivre à *L* leur histoire, comme qui dirait *à sa place*.

Ecrire, *je* sait faire ça mieux qu'il n'a jamais su parler aux filles ou en public : c'est en lui envoyant des épîtres enflammées qu'il a conquis la tendre Brice.

Pourquoi n'essaierait-il pas avec *L*, alors même que celle-ci (comme la « *demoiselle aux petits airs charmants* » du *Roman* de Rimbaud) *a daigné lui écrire* ? (p. 66)... Reste que *L* est manifestement d'une toute autre trempe et exigera une prose à coup sûr plus distanciée :

« Mon courrier ne serait ni si platonique ni si naïf : le modèle s'imposait plutôt à moi de ces échanges complices où la sensualité se dissimule sous l'alibi de l'anecdote. Si occultes qu'il ne sera possible de les décrypter qu'en les relisant au travers de caches, ligne à ligne, sans cependant

méconnaître ce que chacune taira encore d'attendus inconnaisables... Je rêvais de pages qu'on n'en finit pas de déshabiller. » (p.68)

Sans doute les modalités d'un tel effeuillage épistolaire (et piège d'amour...) ne s'en préciseront-elles que plus tard, dans le chapitre conclusif du roman, mais comment le défi et l'espoir induits par son projet n'expliqueraient-ils pas, dès cet instant, le peu d'attention que *je* prête en revanche aux incohérences d'un Philippe ?...

Et surtout...

N'oublions pas que le récit revisité par *je* de sa non aventure s'avèrera celui-là même que le lecteur fêru de polars (ou a minima soucieux de logique...) a sous les yeux. Or *je* ne manque pas de le souligner dans les mêmes pages conclusives où il explicite après coup son projet : la vérité vraie ne pourrait qu'en pâtir :

« L'exigence de préserver sa cohérence et sa continuité m'obligerait sans doute, en regard du regard, à modifier le récit qui menait jusqu'à lui. Non sans risquer d'en effacer tour à tour les repères. Ma destinataire elle-même, peut-être, n'en reconnaîtrait plus tout à fait le décor, les gens, les circonstances... Peut-être au pire ne saurait-elle jamais que L, c'était elle. Ni qui j'étais... » (p. 76)

Sans aller jusqu'à un travestissement aussi radical de ce qu'il a vécu, il devient clair que *je* s'y sera autorisé autant de libertés que lui en imposaient ou suggèreraient ses contraintes. Quels scrupules auraient d'ailleurs pu l'en empêcher puisque de toutes façons - l'éternel étudiant ès lettres le sait bien - tout langage ne peut que trahir l'indicible du vécu ? Pourquoi dès lors, reprenant en partie l'initiative des événements, n'en aurait-il pas profité pour manipuler à son tour, et dans le sens qu'il souhaitait, les faits, gestes et paroles de son probable manipulateur ? Comment n'aurait-il pas, de fait, *romancé* leur amitié ?...

Or dans quel sens *je* peut-il souhaiter manipuler l'Ami Philippe ?

La mort de Dieu aidant, notre culture vacillante et le discrédit de l'Amour passion, à quelle image incorruptible de la foi en l'humanité nous raccrocherions-nous sinon celle, indémodablement sacrée, de l'Ami avec un grand A ? Nous avons tous l'impératif besoin - on l'a dit - de *croire* l'Amitié inaltérable.

Pourquoi *je* ferait-il exception à la règle ?

Sans l'accident de Philippe sur « *une invisible plaque de verglas* », jamais *je* n'aurait rencontré L. Ou alors dans de tout autres circonstances où le rôle éventuel de l'Ami aurait difficilement pu paraître à la fois aussi déterminant et aussi fortuit. Autant reconnaître que ledit accident est quasi providentiel pour qui n'aimerait rien tant que devoir à son frère d'élection la plus grande exaltation de sa vie, tout en le dédouanant sans équivoque de ce qui pourrait bien s'en avérer au contraire la plus cuisante humiliation et/ou la pire désespérance.

De là à penser que l'accident a été subconsciemment souhaité par *je*, sinon voulu, sinon provoqué...

De là à penser qu'il pourrait bien faire partie de ces *libertés* à l'égard du *vrai* vécu que *je* s'autorise, au nom de sa régulation, pour affranchir sciemment l'Ami de toute malveillance manipulatrice...

Or justement...

Les sept lignes de chaque page où doivent cohabiter récit et cryptage de sa mise en oeuvre sans apparente solution de continuité, n'importe quel re-lecteur doit bien s'en douter, présentent de redoutables difficultés d'écriture. Si planifiés soient les contenus narratifs qui doivent s'y enchaîner, l'obstacle du *regard* ne peut chaque fois que les faire s'enchaîner *autrement*, les dévier en quelque sorte du prévu, au risque - au sortir de l'obstacle - de les orienter dans quelque direction inopinée dont on devra derechef se détourner tant bien que mal pour tenter de retrouver la bonne...

Comment l'analogie ne se serait-elle pas vite imposée à moi (et à *je*) de ces chaussées prévisiblement glissantes où l'on s'engage, l'hiver, avec la peur au ventre d'une définitive sortie de route ?

L'*invisible plaque de verglas* fut même l'une des premières métaphorisations de mon *regard* (avec la grille d'égout, la fenêtre à jalousies, le reflet de jour sur un carrelage, la navette en sa trame, la dégénérescence maculaire et autre *tache livide* de sperme sur la page de draps blancs...) à figurer dans la liste obligée de ce que j'ai appelé ses occurrences sémantiques et lexicales. Ma métaphore était sur la route de *je*, autant dire...

Comment *je* n'en aurait-il pas tiré prétexte pour fournir à Philippe une manière de pieux alibi ?

Je bénéficie de mon expérience et sait pertinemment qu'il ne saurait sacrifier l'Amitié sur l'autel d'aucune indicible Vérité sans la perdre : c'est toujours au détriment de la seconde qu'il pourra espérer préserver la première. De là à *vouloir* que son lecteur (ou sa lectrice) reste à jamais dans l'incapacité de savoir vraiment qui décidait pour l'autre, de Philippe ou de lui, et « *qui vivait vraiment, du pantin ou du marionnettiste* »...

Comprends-tu qu'on puisse qualifier d'*antisacrificielle* ce qui s'avèrerait ainsi une parabole de toutes les manipulations mutuelles, entre deux Amis avec un grand A, destinées à s'occultier coûte que coûte, consciemment ou moins, les *vraies* motivations de leur Amitié les plus perverses et possiblement mortifères ?...

5 - Relecture (et interprétation) que je dirais *psychanalytique* :

Rappelons que se fixer une contrainte d'écriture, quelle qu'elle soit, c'est à chaque instant s'imposer d'écrire autrement ce qu'on aurait écrit d'instinct et, par le fait, d'écrire autre chose. A charge toutefois de n'en retenir à la relecture, j'y insiste (j'y insiste, j'y insiste, j'y insiste, j'y insiste, j'y insiste, j'y insiste...) que ce qui cette fois paraîtra subjectivement plus jouissif et plus juste - le *mieux* de Valéry - que ce qu'on aurait écrit d'instinct...

Rien de moins qu'une thérapie, en somme, contre le penchant naturel à l'égoïsme décomplexé : moi, mes goûts, mes idées, mes amours, mes humeurs, mon regard sur le monde... Substituer au *selfique* et démagogique "Soyez vous-même !" si souvent entendu dans certains ateliers d'écriture néo-rilkiens et chez les coaches bien-pensants, l'impératif de devenir autre et meilleur à ses propres yeux que ce qu'on croyait être...

On est loin, a priori, d'une psychanalyse, d'un dérèglement rimbaldien de tous les sens ou autre rêve éveillé façon surréaliste où s'affranchir des interdits sociaux conditionnerait la libération de l'inconscient : comment ne pas tenir au contraire la sur-régulation pour un interdit social supplémentaire, et des plus *étouffants* (tu le dis...), qu'imposerait - qui pis est - un amour quasi cultuel de l'Art ! ?

Et pourtant...

Et pourtant (pardon de me re-citer...) "*il n'est pas de règle si contraignante ni de texte si surdéterminé qu'il ne s'y creuse des failles où le cher inconscient refoulé de l'auteur s'engouffrera en dépit qu'il en ait*"...

Pas besoin d'être Lacan pour comprendre que la faille, dans *Le regard*, c'était mon narrateur lui-même. *Je* avait beau être induit d'une intrigue de synthèse elle-même induite d'une hypothèse d'écriture on ne peut plus impersonnelle, c'était la première fois que mon principal protagoniste me ressemblait d'emblée autant.

Timide, introverti, *voyeur* (si tu y tiens), limite veule, formaté idéaliste mais se soignant à grand renfort d'autocritique, *je* ne pouvait manquer de nourrir sa psyché fictive de quelques reliquats de ma propre expérience. D'où notamment son séjour décevant dans le corps enseignant, oui, ses affinités nervaliennes, c'est vrai, cette fâcheuse tendance à la masturbation intellectuelle dont on m'a si souvent fait reproche (j'assume que *c'est bon...*) et son besoin viscéral - pour tenter d'y échapper - d'un *autre* antithétique à qui se confronter pour se sentir enfin vivre.

Il ne lui manquait somme toute qu'un père aussi castrateur que le mien pour lui conférer une cohérence comportementale aussi proche de la mienne que crédible.

Et justement...

Une circonstance hors programme allait finir par m'imposer ici ce personnage du père, si résolument absent de mes précédents romans tant le risque y eût été manifeste d'y verser malgré moi dans le genre proscrit de l'autofiction, sinon du pur et simple règlement de comptes...

Mon propre père mourut en 2003, alors même que j'en étais à la moitié de mon texte définitif.

Tu ne le sais que trop (j'ai dû m'en épancher jusqu'au radotage auprès de tous nos compagnons d'ENSET) : mon cher papa ne m'avait jamais pardonné de décevoir son rêve américain d'enfant pauvre et d'ingénieur autodidacte : créer sa propre entreprise pour m'en léguer la succession. Sans l'intervention de ma mère

il m'aurait dévissé la tête (c'est à peine une figure de style...) à ma démission des Arts et Métiers. En mai 68 elle n'avait pu l'empêcher de me couper les vivres et sa mort, 3 ans plus tard, dont il me rendait peu ou prou responsable, ne nous avait rapprochés que de loin. M-A te le confirmera qui l'a bien connu : il ne m'a jamais - *jamais* ! - parlé d'aucun de mes romans ni touché le moindre mot, fût-il réprobateur, de mon refus des prix et autres palmes.

Ce que tu ignores sans doute, en revanche, tant je m'en vantais peu, c'est que je ne l'en ai pas moins idolâtré, ce père-là. Et pas juste parce qu'il m'avait nourri... Il m'aidait sans compter dans mes devoirs scolaires et semblait tout savoir d'expérience. Travailleur infatigable autant qu'ingénieur, il avait surtout restauré de fond en comble, viabilisé et métamorphosé seul la ferme abandonnée du Vexin - sa toute première propriété - où nous passions vacances et week-ends. J'ai tout appris de lui, en ce temps là, du peu que j'ai plus tard mis en oeuvre dans mes propres restaurations. Il ne frayait avec personne hors sa propre famille, dépensait a minima, ne fumait, ni ne buvait, ni ne jouait d'argent, préférait lire (et pas des bluettes) aux sorties cinéma et adorait ma mère avec qui je ne l'ai jamais vu se disputer qu'à mon propos.

Un modèle de père, oui, et un *enseigneur* toutes catégories hors normes.

Sans son hostilité panique à mon désir d'écrire peut-être ne me serais-je jamais soucié de son culte pour Farrère et Bourget, de son mépris des déclassés, de son absence d'*amis*, de son cryptopétainisme, de son antisémitisme, de son Algérie Française, de son puritanisme, de sa foi...

Oui : de sa foi.

Une foi sacrificielle, à vrai dire bien différente de la tienne...

J'ai mis du temps avant de comprendre pourquoi mon self-made-man, qui avait lu tout Balzac dans sa jeunesse alors qu'il n'avait que le certificat d'études et trimait dur comme apprenti, s'était braqué si tôt contre mes velléités littéraires. Sans doute y avait-il eu ses échecs répétés en art (lyrique) où il avait vite compris ne pouvoir *réussir* sans réseau ni passe-droit, sans doute bien sûr sentait-il soudain son rêve fâcheusement compromis d'ascension familiale transgénérationnelle, mais pas que... La raison me semble aujourd'hui tristement plus banale :

Elle tient au prestige d'un mot, ambigu comme tous les mots mais auquel il n'est guère de partis démagogiques de gauche ou de droite qui oublient d'accorder une place de choix sur leurs étendards : la valeur *travail*.

Mon père avait *foi*, oui, dans le travail. Mais pas n'importe quel travail, bien sûr, pas celui qu'on aurait juste envie d'exercer par goût personnel, par vocation, par dilettantisme ou pour la gloire. Pas celui où on s'épanouirait, se réaliserait, s'exalterait peut-être, et qu'on aimerait au point de tout faire pour repousser indéfiniment l'âge de sa retraite. Pas celui des artistes ou assimilés qui n'ont au pire qu'à *être eux-mêmes* et se laisser porter par leur génie s'ils en ont un, à tout le moins par quelque talent aussi manifeste qu'inné, ou par le suivisme snobinard

et peu regardant des fan clubs - tous les dictionnaires des idées reçues te le diront.

Le travail en quoi croyait mon père était au contraire - et à l'exclusion de tout autre - celui qui s'accompagne nécessairement d'une *prise de peine*, comme dans la fable parabole du *laboureur et ses enfants*, où n'entrerait en ligne de compte ni le plaisir en soi, ni la vanité, ni la chance ou quelque forme de hasard que ce soit, moins encore le calcul carriériste ou autre spéculation exempte d'efforts. Juste cette peine qu'on doit à la société, à l'employeur et à Dieu - fût-ce en y sacrifiant l'essentiel de sa vie - pour en mériter récompense en proportion de ce sacrifice même.

Hors les zélateurs attitrés de cette méritocratie pure et dure, force était d'admettre que les artistes et auteurs par lui brandis en modèles, de Balzac à Simenon via Rodin, Wagner et Michel-Ange, étaient de ceux dont indéniablement le travail - à défaut de pouvoir s'évaluer précisément en heures effectives et kilojoules - *se voyait*...

Force était d'admettre aussi, si ce n'est peut-être en art et littérature *modernes* justement, que cette vision sacrificielle du travail *payait* pendant les Trente Glorieuses : le PIB de la France y croissait en proportion inverse du chômage, les salaires et la promotion interne de mes parents au sein de l'entreprise suivaient en bonne logique la même courbe ascensionnelle, la maison du Vexin se parait à mesure de tous les signes intérieurs et extérieurs du progrès... Sans compter que mon père *aimait* bel et bien quant à lui - sans que cela remette aucunement en cause son principe même de féale soumission - ce que les ordres venus d'en haut lui commandaient de faire.

J'imagine que sa foi plus spécifiquement chrétienne découlait de cette croyance-là, confortée par les faits, autant et plus qu'elle n'en était l'origine. Son Dieu, à ce que j'ai retenu de nos lointaines chamailles, était en tout cas plus proche de quelque point Oméga, façon Teilhard, à l'horizon de ce progrès postulé sans fin de l'ingéniosité et du labeur humains que d'un quelconque Alpha bienveillant dont s'embarrassent peu en général - ce n'est pas toi qui me diras le contraire - les rationalistes empiriques persuadés de s'être faits tout seuls...

Mais tout cela c'était *avant*.

C'était avant que ma mère, harcelée sur son lieu de travail, n'en soit chassée sur un prétexte improbable ("*Rebelle et insubordonnée*", ma mère !...). Avant que mon père ne la défende bec et ongles et ne soit renvoyé à son tour. Avant l'inégal procès aux prud'hommes contre le géant Thomson. Avant la quête humiliante d'un nouvel emploi digne de ses compétences, lui qui n'avait aucun diplôme d'Etat. Avant ma propre désertion. Avant mai 68. Avant l'hypertension alarmante de ma mère et sa mort brutale...

Lui qui se jurait de travailler aussi longtemps qu'il en aurait la force prit sa retraite peu après. La maison du Vexin fut vendue, et avec elle tous les souvenirs matériels tant de mon enfance choyée que de ses réalisations prodigieuses. Ma part légale d'héritage dûment versée pour, me dit-il alors, "*être en règle*", il se

retrancha quant à lui dans un pavillon standard à l'écart des envieux dont il s'empressa d'équiper portes, fenêtres et clôture - bon sang d'ex-ingénieur autodidacte ne saurait mentir - d'un maillage électrique des plus sophistiqués à l'épreuve des indésirables...

Fin de la saga familiale et moche histoire !

Quel rapport, me diras-tu, entre le roman à la Balzac de mon père et celui dont nous parlons ? Je l'ignorais encore moi-même - je te jure - en traçant ma grille génératrice pour la première fois sur une feuille 21x29,7.

A moins qu'inconsciemment...

Peut-être le vague souvenir m'avait-il tout de même effleuré du temps où mon idole, guidant ma main sur une page de même format, m'apprenait à distinguer la perspective albertienne de la perspective cavalière... Peut-être aussi l'analogie troublante m'avait-elle un temps distrait entre mon quadrillage à la règle et le petit bois amovible de ses fenêtres (à double vitrage) entortillé de traîtres fils conducteurs...

Comment surtout le seul mot *cadre*, premier à m'être venu à l'esprit dans la longue liste des connotés sémantiques et lexicaux de ma page en abyme, n'aurait-il pas sitôt réveillé dans son sillage toutes les colères de mon adolescence ? moi, fils de *cadre*, se devant de l'afficher dans tous mes CV scolaires, voué à le devenir pour ne pas déchoir, m'encarter à la CGC pour ne pas trahir, et cotiser au diable sait combien de caisses complémentaires réservées au statut d'encadreur encadré pour que mon propre fils - tu as le droit de rigoler ! - mettant de l'ordre dans mes papiers sur le tard, puisse entretenir la glorieuse flamme à son tour...

Cadre mon cul !

Et pourtant...

Pourtant, alors que j'en étais à mi-parcours, aucun personnage de père n'apparaissait davantage dans mon récit que dans les précédents. Et cela quand tout y conviait : mes va-et-vient dans cette campagne balisée de tombes et d'ombres du passé, la psyché d'un narrateur frustré grave en mal d'émancipation et jusqu'à mon champ lexical obligé...

(Sans parler d'un souvenir lancinant du Vexin qui m'avait valu la giflette de ma vie - ne le cherche pas, il était déjà trop tard pour en obséder *je* : une tuile un jour soustraite du toit, petit rectangle dans le grand, pour y mater de notre grenier la voisine se bronzant au soleil... Quand tu disais *voyeur* !)

A l'orée du siècle, mon père avait quatre-vingt-dix ans passés. Sans doute avait-il encore toute sa tête pour nous ressasser ses exploits d'inventeur du temps de sa gloire, brevets et plans dûment estampillés à l'appui. Mais il ne me lirait plus, si tant est qu'il l'ait jamais fait. Je n'étais plus assez fou moi-même pour tenter de le convertir à mon écriture, ni même discuter son utopie autodestructrice de croissance continue, d'ascension sociale et de progrès non-stop vers Oméga... Me restait juste, il faut croire, une espérance...

Les contraintes de type *versus intexti*, contrairement à toutes celles que j'avais pratiquées jusque là, se constatent illico dès lors qu'on les surligne. Et avec elles, tu en témoignes, c'est tout aussi instantanément le *travail* de son auteur - long, méticuleux, exigeant, *énorme* je confirme - qui saute aux yeux. Sans avoir besoin d'en lire une ligne, l'effort s'y voit.

OK ! je suis bien d'accord avec toi que la difficulté ni la transpiration ni le temps passé ne confèrent en eux-mêmes la moindre valeur littéraire à un texte.

OK ! le pensum autofictionnel le plus tripal ou le poème épique de 15 000 vers qu'on a mis vingt ans et tout son coeur à écrire, risquent de n'avoir pas plus d'intérêt pour le lecteur modérément avide qu'un dégueulis de pélican : je n'ai pas plus que toi la religion du sacrifice.

Pire !... Ainsi sommes-nous culturellement conditionnés qu'il en est des romans comme des films : plus il s'y présente d'effets spéciaux spectaculaires suspects de trucages et d'investissements considérables, plus on les préjugera - d'autant qu'hélas à juste titre le plus souvent - dépourvus d'*âme*. Ne me dis pas, Joël, que ton peu d'exaltation à la relecture de ce que tu qualifies après coup d'*admirable travail* - et je ne doute pas de ta sincérité - ne doit pas tout ou presque de ses occultations à ce type de préventions...

Sauf qu'il ne s'agissait pas là de nous mais de mon père, qui ne me lirait pas ni ne me relirait, chez qui juste en suer pour la tribu, quoi qu'il en résultât, méritait à tout le moins respect et salaire.

Alors oui ! Je n'espérais sans doute pas que son regard s'illuminerait au dévoilement théâtral de ma parole peinte, ni qu'il me sauterait au cou à l'intuition de l'*énorme travail*, mais bon... peut-être quelques mots quand même, de ceux que les pères bibliques adressent aux fils prodigues pour leur signifier sur le tard qu'on leur pardonne ingratitude, égotisme et indolence coupable, et qu'ils ne sont plus tout à fait maudits...

Raté !

Une chute d'échelle non symbolique en son lointain bunker lui avait valu, à 96 ans, de survivre alité dans un EHPAD voisin. J'allais régulièrement l'y voir, pour ne pas dire l'y voir me voir, tant il s'était replié sur lui-même et ne répondait plus que par monosyllabes aux rares échos écoutables du monde que je lui perfusais.

Puis je n'eus plus droit, les derniers temps, qu'à son *regard*...

Et là tu sais quoi ?

J'ai *débordé*, dirait l'ami Philippe... Non pas tant de ce chagrin dont je laisse l'hypocrisie aux bonnes consciences (lui-même m'avait appris qu'on ne pleure jamais que sur soi-même), mais de cette rage qu'il faut bien retourner contre soi quand nous échappe sans coup férir l'idéal bouc émissaire de nos propres faillites.

Aucun scrupule, aucune pudeur, n'empêchait plus désormais l'image d'un patriarche castrateur d'investir une histoire où tout semblait déjà l'impliquer. Les allusions au père, c'est vrai, sont rares et brèves dans les premiers chapitres

puisque j'ai dû toutes les insérer après coup (en *repentir*) dans un récit déjà densément surdéterminé. C'est seulement à Senlis (p. 37, soit à la moitié du roman), dans la chambre d'hôtel où *je* rumine sa cuisante frustration, que le fantôme s'en précise pour la première fois sous la forme d'une longue lettre «*qu'il ne lirait pas*», préfigurant ainsi celle que *je* adressera à *L* pour reprendre sa vie en mains. C'est là aussi, par cohérence fictionnelle, que l'opportunité s'imposera à moi de transposer quelque part en Valois, petite mélancolie dans la grande, ma nostalgie enfouie de notre maison du Vexin.

Sans parler du regard...

Comment ma propre frustration et celle de *je*, de natures si a priori étrangères mais exaltées chacune par l'image d'un regard aussi indéchiffrable qu'obsédant, n'auraient-elles pas fini par narrativement se contaminer l'une l'autre sinon se confondre ?

D'où la séquence des *Cèdres* (capitale mais totalement inventée, n'aie crainte...) p. 55-58, à coup sûr la plus violente de notre récit, et que tes préjugés de relecture ignorent prudemment, où *je*, conscient de sa position pour une fois dominante, en vient à se défouler théâtralement (s'auto-exorciser, se délivrer...) de toutes ses humiliations passées face à l'ex-tyran désormais impuissant et mutique, réduit de fait à ne plus être à son tour qu'un voyeur.

Tu estimes non sans pertinence (je te cite) que *je* est «*obsédé par l'ordre, la mise en ordre, comme à la recherche d'un trésor impossible*». C'est en tout cas l'opinion de Philippe, l'ami qui s'efforce de le décoincer : «*Tu dis ton père, mais tu es son portrait craché !*» (p.54), un *tyran de soi-même*. Sauf qu'aux *Cèdres*, précisément, que ce soit sous l'influence ou non de Philippe, *je* «*crache*» littéralement à son père son absolu dégoût de l'ordre moral - et imposé, et puritain... - qu'incarne celui-ci.

N'est-ce pas ce que j'avais symboliquement *craché* moi-même au mien (ce que toute notre jeunesse avait *craché* ...) en mai 68, et que le paternalisme au pouvoir avait qualifié de *chienlit* avant d'en canaliser la violence juvénile vers un individualisme toujours plus infantile, toujours plus hiérarchisant et toujours plus dépendant ?

Sauf que le *je* de mon cahier des charges n'a précisément pas pu vivre 68, qu'il n'a guère la fibre idéologique et que son indolence naturelle, contrairement à la mienne, a l'avenir devant elle. La seule véritable castration dont il puisse rendre son père responsable, et dont la fuite de *L* exacerbe le ressentiment, est purement sexuelle. C'est avant tout au puritanisme du cadre et tyran déchu qu'il crache une version pornographique - aussi mensongère que décomplexée - de sa non-aventure.

Comme dirait notre prochain : ça ne résout rien mais ça soulage.

Ça peut même accessoirement libérer.

Si tu aimes à penser, comme Marina Scriabine, que le contraire de la liberté n'est pas la contrainte mais l'arbitraire venu d'en haut, tu aimeras en déduire que le contraire d'un ordre arbitraire venu d'en haut n'est pas le désordre - ou autre

chienlit spectaculaire célébrant son renversement - mais un *surordre* venu de soi, soucieux en revanche de formuler, d'expliquer et de légitimer ses règles, tout en en rendant la conséquente application contrôlable par autrui.

C'est ce que *je* se sentira enfin libre de faire dans les trois pages finales de sa lettre d'amour, avant que de les mettre en œuvre à rebours. Moi dans son sillage (à moins que ce ne soit l'inverse)...

La parabole, dans tout ça ?

Jacob à proprement parler *déchaîné*, sacrifiant la part d'ombre du père aimé sur l'autel du Verbe à titre de revanche, non par souci d'absurde vengeance mais pour *être en règle* avec soi-même.

6 - Relecture (et interprétation) que je dirais volontiers *organique* :

Parler en écriture d'un « *surordre venu de soi* » (dit encore *surmoi*) dont on s'emploierait à *formuler, expliquer et légitimer* la régulation, n'exclut nullement la part inconsciente d'arbitraire individuel qui se trouve à l'origine même du problème d'écriture qu'on choisit de se poser. Au contraire ! et la précédente interprétation « psychanalytique » du *Regard* en témoigne - j'espère - à l'évidence. Comment ne pas comprendre ici qu'un intérêt majeur de la stratégie des contraintes - en tout cas le plus personnel - est justement de forcer le langage à débusquer, puis révéler, puis objectiver sinon exorciser, sinon sublimer, d'impropriétés (*lapsus*) en instrumentalisation des impropriétés, d'aménagement en repentir, de repentir en relecture, de relecture en réécriture pour ses auteurs en premier chef, cette part de refoulé autobloquant qui sans la régulation le serait demeuré ?

Reste qu'on ne saurait *tout* expliquer ni *tout* légitimer de règles qui n'en procèdent pas moins de l'arbitraire individuel. Alors c'est vrai : j'ai pu t'exposer quelques unes des raisons qui m'ont personnellement conduit à explorer, depuis plus de trente ans, les potentialités fictionnelles de la *Parola dipinta*. D'accord ! j'ai même pu te préciser celles qui ont plus particulièrement déterminé la grille génératrice du *Regard* et sa case piège. Reste qu'il en sera toujours d'autres sur lesquelles tout critique (et juge) ratiocineur serait en droit de s'interroger.

Par exemple :

- Pourquoi 5x5 cases, la grille ? et pas plutôt 4x4 ou 6x6 ou 8x8, comme un échiquier, ou 10x10, comme celle de *La vie mode d'emploi*, ou 4x6, ou 7x3... ?
- Pourquoi 35 lignes par page plutôt que 30 ou 25 ?
- Pourquoi un choix de caractères qui rendraient le texte quasi illisible en format poche ou *Pleiade* ?
- Pourquoi avoir préféré contraindre la neuvième case (dans le sens de la lecture) plutôt qu'une autre ?
- Etc...

Outre que nul *praticien* (en littérature comme ailleurs) ne saurait assurément décider lui-même des causes premières de sa pratique, il va de soi que des

expérimentations ponctuelles et autres tâtonnements aléatoires lui seront souvent nécessaires avant que de valider telle ou telle modalité génératrice ou corollaire de ses procédures.

Pour ne m'en tenir qu'au choix de la *case-regard* parmi les 25 qui s'offraient, sans doute comprendras-tu facilement que la constante nécessité d'y couper certains mots ailleurs qu'à la syllabe (et sans tirets...) excluait d'office les colonnes marginales droite et gauche de chaque page. Quant à la colonne centrale, supposée figurer le couloir axial du minicar, pas question non plus d'y situer le siège d'une voyageuse...

Mais pourquoi précisément la case 9 parmi celles qui restaient ?...

Réponse aussi primaire que provisoire (faute de mieux et en attendant qu'une conjoncture venue d'ailleurs en conforte ou infirme la pertinence) : *Le regard* aurait été mon neuvième volume romanesque publié... s'il avait été publié.

Convenons que c'était léger de chez léger...

A mesure que s'affinait mon cahier des charges et que s'y révélaient des récurrences et coïncidences plus conséquentes que d'autres d'où induire d'éventuelles paraboles, trois opportunités me sont toutefois apparues de valider mon choix initial :

- Rappelons-le : je destinais mon texte à la seule version papier (et non *en ligne* comme je m'y trouve désormais contraint...). Or, si tu observes par transparence une feuille imprimée recto verso de mon quadrillage, et que tu as la bonté d'imaginer en son rectangle la forme approximative d'un visage qui te regarde, mes cases 9 recto et verso t'y apparaîtront sans doute comme à moi : à la place... des yeux.
- Si tu as la non moindre bonté, en lieu et place du visage, d'inscrire en ce même rectangle quadrillé de chaque page une radiographie ou autre vision dite *écorchée* du tronc humain (de la base du cou au pubis), la même case 9 t'y apparaîtra sans doute comme à moi - non moins approximativement, et sous réserve de l'avoir très *à gauche*... - à hauteur... du cœur.
- Si tu pousses enfin la bonté jusqu'aux confins de la tolérance et remplaces l'écorché par une carte de notre beau pays, peut-être même accepteras-tu de la situer, cette case 9, à hauteur de l'est parisien où tout de nous commence, y compris notre périple en ce Valois où Nerval voit battre le cœur historique de la France...

Bon, d'accord ! c'est tiré par les cheveux. Aucune en soi de ces trois vagues coïncidences ne suffirait à rendre nécessaire le choix de ma case 9 parmi les dix envisagées. Mais aucun choix ne sera jamais vécu non plus comme absolument *nécessaire* dans aucun roman, comme dans aucun de ces jardins où les sentiers bifurquent à l'envi (pour reprendre l'image de Borges) sans que quiconque s'y étant engagé sût à l'avance vers quoi.

Reste que celui qui dessine le jardin, lui, s'il souhaite a minima s'en sentir responsable, s'il souhaite que personne ne s'y perde à commencer par lui-même, s'il ne compte pour cela ni sur l'arbitraire d'aucun mentor, ni sur la chance ni sur

le postulat de sa géniale créativité, comment ne préférera-t-il pas fonder le plus insignifiant de ses choix sur trois vagues raisons un tant soit peu objectives - pourvu qu'elles convergent - plutôt que sur aucune ?

Et cela d'autant, comme c'est le cas pour notre case n°9, qu'il deviendra vite impossible d'en modifier ledit choix passé l'étape liminaire du cahier des charges, si dérisoirement arbitraire dût-il paraître.

Mais ce n'est pas tout...

Si le positionnement de ma *case regard*, dans chaque page d'un roman supposé *d'amour*, peut espérer tirer un semblant de légitimité de sa proximité avec celui de l'œil dans un visage et du cœur dans un tronc d'écorché, force est d'admettre que sa forme rectangulaire n'évoquera celle d'un cœur ou d'un œil que par un acte de foi digne d'un charbonnier dans l'obscurité de sa mine.

C'est donc avec une toute autre acception du mot *regard* que celle-ci convoquera un rapport d'analogie autrement décisif.

Toi-même, pourtant si peu friand d'équivoques, en as clairement pris conscience (et c'est bravo !) dès ta première lecture. Le père de *je* parlant d'*égouts* à propos de sexualité, tu te demandes (je te cite) : « *Est-ce un lapsus, ou est-ce volontaire ? On parle aussi des « regards d'égouts »... Et ces « regards » sont généralement fermés par une « plaque d'égout », ce sont des trous invisibles, ou dissimulés ! la métaphore va loin* ».

C'est qu't'as d'bons yeux, tu sais !

Non seulement le mot *regard* désigne en effet l'accès, souvent rectangulaire, à un réseau d'eaux viciées, mais aussi celui, dans le carter d'une machine dont il convient de faciliter la maintenance, à quelque branchement ou boîtier de contrôle invisibles de l'extérieur.

Serait-il abusif de dire qu'un regard, en sa polysémie, convoque ainsi ce qu'il y a tout à la fois de plus attirant et de plus répugnant (*double bind*...) mais aussi de plus mystérieusement mécanique - voire automatique - dans le concept d'amour ?

Tu te demandes si c'est là un *lapsus* de *je* ou de son père ? Reconnais que c'est en tout cas, comme toutes les homonymies, toutes les homophonies et même toutes les paronymies de toute langue, une claire occasion de lapsus pour tous ceux qui la pratiquent. Si tu te demandes en outre si ce même lapsus est ici volontaire de ma part, il aurait suffi pour t'en assurer d'appliquer aux trois pages conclusives du roman - celles qui en révèlent le cryptogramme - le même tuto de déchiffrement qu'elles proposent à l'ensemble du texte. Tu aurais alors (re)lu ceci dans leurs *regards* en manière d'*ultima verba* :

« *Quant à ce qu'on lirait dans le regard dont dépendrait la seule vérité de l'histoire, ne conviendrait-il pas que j'y rende compte de son occulte mécanisme, faute d'y contrôler, puisque telle est une ultime et dérisoire fonction des regards, l'écoulement de mes égouts...* »

A noter que ce codicille crypté du cryptogramme sur lequel se sera échafaudé tout le texte n'est autre, forcément, que la toute première phrase à en avoir été

rédigée sous sa forme définitive. Non seulement l'ambiguïté du mot titre tel qu'il occulte le plus écoeurant du désir qu'il suggère s'y trouve déjà reconnue, comment ne pas admettre qu'elle s'y dénonce à l'avance du même coup, cette ambiguïté, comme le premier motif du texte, sinon son premier principe, sinon son premier *moteur* ?

Rappelle-toi ce que j'écrivais du *lapsus* dans ma *Stratégie des contraintes* (p.5) :

« (...) nombre de psychanalystes tiennent le lapsus et autres calembours involontaires pour hautement significatifs de l'inconscient individuel (...) qui sait si la provocation méthodique du non-préconçu de la langue, si - en d'autres termes - le vaste jeu de mots qu'elle s'y propose, ne témoignera pas mieux que toute autre à ses lecteurs de l'inconscient collectif qui sous-tend toute langue en ses conventions et règles propres (...) »

Débusquer un peu de mon propre inconscient pour espérer m'en libérer par la grâce de mes contraintes, c'est déjà ainsi qu'écrire *Le regard* m'a permis d'accepter de décidément tout devoir à mon ami Roland et à mon père, y compris de m'être fait contre eux.

Quant à y débusquer un peu de l'inconscient collectif dont tout langage est dépositaire en jouant de ses ambiguïtés, n'est-ce pas ce que j'ai fait de même, oui, et de façon contrôlable, en *instrumentalisant* tant au sens fonctionnel que musical ce lapsus potentiel embusqué dans mon mot clé ?

Non seulement tu n'as pas tort de dire que *la métaphore va loin* puisqu'elle a engendré tout le livre, mais qui sait si on ne pourrait pas la suivre (*la filer*) un peu plus loin encore ?...

Développons :

Jusqu'à une époque récente, et comme beaucoup d'auteurs j'imagine, je ne relisais que rarement ne serait-ce qu'un fragment de chapitre de mes romans publiés. A cela plusieurs raisons : outre qu'aucune réimpression ne m'en a vraiment donné l'occasion, outre que je les avais déjà moult fois relus et corrigés sur épreuves, tu t'en doutes, avant leur bon à tirer, outre que je m'étais attaché dans l'intervalle à résoudre de tout autres problèmes d'écriture que ceux jugés déjà résolus au moins mal, comment n'aurais-je pas eu peur d'y découvrir trop tard telle ou telle de ces coquilles - de frappe, de ponctuation, d'orthographe... - et autres *lapsus* de typographie quasi inévitables en dépit des filtrages ? Toutes *fautes* irréparables une fois le volume imprimé, de toutes façons, et d'autant plus culpabilisantes qu'on s'y était engagé à un surcroît de maîtrise.

Et puis il y a cette évidence que la vie et nos lectures nous changent, n'en déplaise aux inconditionnels du style identitaire, que le mot, la tournure, l'image sinon l'idée qui nous paraissaient justes hier encore nous semblent maladroits cinq ou dix ans plus tard, sinon franchement boiteux.

C'est là ce que je me permets d'appeler le *syndrome de Bonnard*, lequel - paraît-il - n'hésitait pas à hanter les musées discrètement équipé de son petit matos pour y retoucher certaines de ses toiles - désacralisant ainsi de fait ce que

l'institution avait sacralisé (et nous rappelant au passage, mine de rien, que la *propriété* dite intellectuelle demeure inaliénablement propre à l'auteur de l'œuvre quand bien même celle-ci serait devenue le *bien* exclusif - mais monnayable, mais revendable, mais légal - de quiconque aura cru se l'approprier...) Reste qu'en littérature moins encore qu'ailleurs le *repentir* est peu praticable après vente ou sacralisation.

Relisant aujourd'hui *Le regard* (sur tapuscrit corrigible par la force des choses) pour tenter de répondre à la *gêne* dont tu témoignes à son endroit, j'ai toutefois pu y faire deux constats somme toute déculpabilisants :

Dans une optique traditionnelle de représentation de soi et du monde, on peut imaginer que le mot le plus *juste* dont tu puisses décider au moment d'écrire sera celui qui te semblera le mieux à même de transmettre ce dont tu aimerais le plus témoigner - émotion, sensation, conviction ou autre désir... Rien d'étonnant que tu ne le trouves plus si juste en un temps où tes points de vue, goûts et couleurs auront changé.

Dans une esthétique contrainte, en revanche, la justesse du mot n'est plus tant indexée sur la sensibilité surnoisement évolutive de l'auteur que sur son exigence ponctuelle - le temps limité d'en tisser l'écriture - de resserrer en interne ses liens logiques ou analogiques avec tout ou partie des autres composantes d'une même texture *voulue* polysémique : ce que nous avons appelé ici et là sa *surdétermination*.

Telle qu'elle se veut ainsi la plus indépendante possible du ressenti individuel, comment cette cohérence interne propre à l'ouvrage ne préserverait-elle pas le mot - la tournure, l'image ou l'idée... - du sentiment d'inadéquation qui guette l'auteur à la relecture, lorsque ses propres goûts et opinions auront évolué ?

Comment - soit dit autrement - si frustrante (coercitive, masochiste,...) dût-elle d'abord paraître à son égotisme, l'exigence de surdétermination ne tendrait-elle pas de fait à le libérer tant de l'aliénation pétrifiante du style identitaire que dudit syndrome de Bonnard ?...

Peut-être me soupçonneras-tu ici d'un rien d'aveuglement narcissique tant il est vrai que je te condamne à me croire sur parole, mais je peux t'assurer que je ne regrette (presque*...) pas une virgule du *Regard*, pourtant non remanié depuis plus de vingt ans. Ce qui est loin d'avoir été le cas, je peux te l'assurer de même, pour certains de mes textes publiés du temps de Lambrichs et revisités depuis dans des délais identiques.

Le traitement de texte aidant, qui efface nos brouillons à mesure, j'ai même pratiquement tout oublié des mille et une solutions alternatives auxquelles j'avais d'abord pensé, ici et là, avant que de devoir y renoncer au profit de plus

*Nul absurde sentiment ici d'objective *perfection* : juste celui, universellement subjectif, que « *le beau est ce qu'on ne peut pas vouloir changer* » (sonnet 8)

conséquentes. De ce travail de Pénélope ma relecture m'a toutefois restitué un souvenir sensible (ou devrais-je dire une *résurgence* de souvenir sensible, façon madeleine et tasse de thé ?) ...

Et c'est là mon second constat :

Tu reconnais implicitement - et je t'en remercie - ce qu'un texte ainsi conçu a pu coûter d'efforts et nécessiter de repentirs en dépit de sa brièveté. Si réservé sois-tu sur la pertinence des uns et des autres, sans doute concevras-tu de même que les difficultés de sa rédaction se soient concentrées aux abords de cette case 9 où devaient s'imbriquer l'un dans l'autre deux textes distincts, l'un explicatif, l'autre narratif, sans qu'aucun innocent lecteur, fût-il sur ses gardes dès sa première déambulation, y soupçonne de loup...

Peut-être même n'auras-tu pas été autrement surpris que l'analogie avec une "*invisible plaque de verglas*" se soit vite imposée à moi pour métaphoriser la difficulté même d'aborder mes sept lignes problématiques à chaque page, de les *négoçier* en souplesse - comme on dit en conduite automobile - sans trop dévier de ma ligne narrative...

Dans mon *Retrait du docteur Blanche* (je te l'ai montré) j'avais expérimenté le même type d'obstacle sur une moindre largeur mais sur toute la hauteur de la page (donc, sans interruption, sur toute la longueur du texte), et la double leçon que j'en avais tirée était claire : outre que j'avais vécu à l'écrire moins de plaisir que d'embarras, la relecture même de sa version définitive m'en plaisait personnellement moins - trop bridée, trop manifestement artificielle sinon mécaniste - que la version brièvement rédigée du scénario qui l'avait initiée. Si correctement écrite, si assurément conséquente, si clairement originale, si révélatrice de mes propres hantises et même si prémonitoire ait été la nouvelle, si susceptible fût-elle en l'état de séduire un lectorat friand tant de surdétermination que d'exploits oulipiens, comment me serais-je senti fier de ce à quoi je ne m'identifiais plus qu'à peine ?

S'il faut savoir jusqu'où on peut aller trop loin, comme le conseille l'ami Jean, la meilleure façon de le savoir n'est-elle pas d'appréhender la limite au-delà de laquelle on cesse d'éprouver soi-même du plaisir à y aller ?

Nul besoin d'être pontife ès belles lettres pour supputer qu'en segmentant ma contrainte, par ailleurs fructueuse génératrice d'exaltations inédites, on en limiterait les risques tant de blocages que de dérapages hors contrôle et de définitifs dévoiements. D'où la limitation qui me parût la plus raisonnable à sept lignes de chaussée glissante.

N'empêche...

A défaut d'en avoir conservé les innombrables moutures, comment oublierais-je les heures on ne peut plus décourageantes à tester la faisabilité de la chose, sur mon cryptogramme d'abord, puis sur la toute première page de mon récit désormais balisé, puis la deuxième, puis la troisième... avec chaque fois le sentiment de m'en sortir in extremis comme par miracle, sans à l'évidence

pouvoir être sûr que le miracle se reproduirait sur les quelque soixante-dix pages qui m'attendaient encore ?

Car n'est-ce pas un miracle - assumons-le ! - que de se découvrir à mesure un Verbe à la fois si riche et si souple qu'il s'avère capable de faire passer une narration quasi obligée par une grille coulée bronze de quelque quatre-vingts caractères sans qu'elle y parût autrement torturée ?

Reste - de cela aussi je garde le souvenir - qu'il en avait fallu plus pour que je m'entête dans un défi aussi sacrificiel, dès la page suivante, sans garantie que ledit Verbe se fendrait indéfiniment de nouvelles rémissions. Mais n'étais-je pas déjà trop engagé ? Même un athée en linguistique comprendra l'exigence où je me trouvais :

Outre l'extrême soulagement (et quasi émerveillement) de voir mon récit s'en sortir chaque fois vivant, outre chaque fois la réconfortante liberté (sur désormais quatre cinquièmes de page) de le préparer en douceur à affronter l'obstacle suivant, comment aurais-je ignoré qu'aucun miracle verbal ni aucun sauvetage in extremis n'eût jamais été connu d'aucune *L* ni pu émouvoir aucun lecteur, a fortiori l'exalter, si mon narrateur et moi-même avions renoncé avant le fin bout du dénouement programmé qui les justifierait ?

Ma prof de bio favorite, moins avide que moi d'adrénaline rhétorique, m'objecterait sans doute ici que comparaison n'est pas raison, mais comment ne pas m'imaginer alors, moi *je*, aux abords de l'épreuve obsédante, y guettant page après page sans oser y croire la palpitation vitale (contraction, relâchement... contraction, relâchement...) d'un cœur dont on ne cesserait d'attendre trop ?... Sans doute aujourd'hui, le livre bouclé, les derniers obstacles franchis comme d'un poème à l'ancienne ses derniers décomptes de syllabes et ses rimes ultimes, l'angoisse de n'en jamais finir s'est-elle dissipée depuis longtemps. Mais comment sa relecture n'aurait-elle pas ranimé en moi - et c'est pourquoi j'y parle d'un souvenir de souvenir - celui de cette palpitation-là comme du rythme désormais aussi régulier que rassérénant d'un poème en alexandrins ou d'une comptine ?

Que ta lecture initiale de mon *Regard* t'en ait fait qualifier le style d'*agréable* et *plutôt classique* (et même d'uniment *lahouguien* !) m'avait flatté et sincèrement rassuré, n'en doute pas, comme l'aurait été tout poète, j'imagine, dont Boileau eût jugé le sonnet *sans défauts* de n'y avoir perçu ni poncif, ni hiatus, ni cheville, ni inconvenance. Que la révélation de sa régulation incongrue (et raison d'être) ne t'ait pas fait "*lire le livre autrement*" surprendra toujours, en revanche, quiconque n'aime rien tant pour sa part que mieux comprendre ses propres étonnements, mais n'est-ce pas ce qui peut arriver de moins dommageable pour la comptine - ou le sonnet - que l'élucidation de ses procédures les plus mécaniques n'annihilent pas pour autant son charme originel ?

Sans doute, me comprenant mieux, me pardonneras-tu dès lors mon obstination à filer ma métaphore devenue parabole jusqu'au bout :

Si l'assimilation de l'alternance contraction/relâchement de mon écriture amoureuse au battement d'un coeur soumis à l'épreuve d'une trop vive passion te semble un rien convenue, limite gnanngnan, peut-être seras-tu plus réceptif à un parallèle non moins mécaniste mais autrement cru...

C'est Armand Lanoux (dans *Quand la mer se retire*, je crois...) qui compare le passage à la chaîne de bidasses dans un bordel de campagne au fonctionnement d'un moteur à trois temps (injection/explosion/éjection). L'image paraîtra un poil nauséuse à qui revivrait en pensée les préliminaires délicats de l'orgasme textuel, mais à la relecture rapide, avoue que ça ressemble ! N'a-t-on pas dit qu'un regard, en sa polysémie, convoquait tout à la fois ce qu'il y avait de plus attirant, de plus automatique et de plus répugnant dans le concept d'amour ?

Une curiosité, pour finir :

Si (je dis bien *si...*) on accepte d'identifier ma case 9 à une façon de pompe narrative dont la contraction régulière redonnerait à chaque page un semblant de vie au jeu des mots, si (je dis bien *si...*) on a en sus la charité de situer cette case 9 à hauteur d'un coeur (très à gauche) dans un tronc d'écorché, peut-être remarquera-t-on que l'auteur du texte ou son lecteur (ou alternativement *je* et *L*, ou encore toi et moi...) se situeront de fait, en bas de chaque page et hors de son cadre - autant dire dans le vrai de vrai du vivant - à la place du sexe...

Je n'en conclus rien.

Peut-être me diras-tu ici, pour justifier que la révélation de mes *cartouches* ne t'ait pas permis, contre toute vraisemblance, de re-lire *Le regard* autrement, que certains éléments biographiques te manquaient me concernant. Ce qui est en partie vrai, même si tu en étais plutôt mieux instruit que le lecteur Lambda. N'oublie pourtant pas que le but du présent mémorandum n'a jamais été de te culpabiliser, toi, si radicalement différentes soient nos optiques littéraires : il s'adresse de fait à quiconque - clerc éditeur, clerc critique, clerc thésard ou modeste oblat - qui ne tiendra ni pour superflu ni pour humiliant qu'un auteur artisan s'emploie à lui expliquer le pourquoi, le comment et le pour quoi de son écriture. Il se trouve juste que, faute d'éditeur, je n'ai plus pour l'heure ni clerc ni lecteur Lambda à qui l'adresser...

Je t'en veux d'autant moins que l'occasion m'est offerte grâce à toi de répondre à deux reproches opposés qui m'ont été souvent faits : l'un de trop *objectiver* le texte et d'en évincer par le fait l'humanité spécifique à ce que tu dirais la *personne* de l'auteur. Mes relectures (4 et 5 au moins) te témoigneront, en tout cas je l'espère, que celle-ci ne saurait s'en exclure en dépit qu'elle en ait. L'autre au contraire de trop en interioriser les personnages et d'occulter du même coup ce que JML appellerait le contexte socio-économico-culturel qui les détermine. Sauf que les personnages d'un roman - toutes mes relectures y insistent - n'ont d'autre réalité que celle concédée par les mots de l'auteur : comment ne serait-ce pas la seule connivence de celui-ci et de sa langue maternelle qui les détermine, actions, paroles, psyché et libido comprises ? Je ne croirai jamais, Joël, même

sous la torture, que ton Willaume du *Récit d'une passion* éprouve le moindre désir, émette la moindre parole ni prenne la moindre décision sans ton aval. Et moins encore qu'il décide, émette ou éprouve quoi que ce soit en notre absence... Qu'en revanche notre propre contexte socio-économico-culturel à nous, auteurs et lecteurs, nous détermine en amont quand il ne nous formate pas, rien de moins contestable. Mais c'est une autre histoire...

Peut-être aussi, après que ta relecture à l'identique t'a - selon tes propres mots - *laissé sur ta faim*, reprocheras-tu aux six miennes d'être en revanche trop bourratives.

"*La polysémie à un certain degré, dis-tu, devient étouffante*".

C'est vrai... surtout quand les interprétations se contrarient et se bousculent au lieu de s'exalter l'une l'autre. Quand par exemple une parabole de Saint Matthieu voue aux gémonies quiconque ne songerait qu'à s'enrichir (19, 24) et une autre (25,14-30) quiconque n'y pense même pas... Surtout quand leur chaos (leur *bruit* dirait Michel Serre) en devient titanesque et que l'autorité du demiurge promu modèle en impose au point d'interdire toute distanciation critique.

Sauf que le contraire de la polysémie - ne l'oublions pas - c'est le sens unique... Et en parlant de sens unique...

Que te dire, mon ami, de *Qui dit-on que je suis ?* (sous-titré *Le mystère Jésus*) sans que ma franchise te fasse douter de mon amitié (ou l'inverse...) ?

Que te dire sinon que sa lecture *et* relecture n'ont fait que conforter mes préjugés à l'endroit du genre apologétique (*cf* mon précédent courriel) tel que revendiqué par ta quatrième de couverture ?

Outre que ton propre énorme travail de compilation sélective ne cible guère les incrédules, comment ne te rends-tu pas compte qu'en occultant ou balayant d'un revers les mille et une interprétations du corpus chrétien (croyants et non-croyants confondus) qui ne se conforment pas à ton *hypothèse*, tu ne fais qu'en ajouter une exclusive à leur déjà grande confusion ?

Et pourtant...

Dieu que ton Jésus me plaît !

N'a-t-Il pas, comme moi, préféré sa vocation chimérique à l'utile carrière que lui destinait son humble milieu économique-socio-culturel ?

N'a-t-Il pas tout quitté, comme moi, parents, amis, famille, biens et profits, pour aller essaimer sa propre parole à tous vents sans rien attendre d'autre qu'on l'aime assez pour le suivre ?

N'a-t-Il pas témoigné, comme moi, qu'on pouvait vivre heureux comme un enfant-dieu en jouant presque seul de ladite parole, et même en léguer l'héritage à qui l'accepte sans avoir soi-même rien possédé ?

N'a-t-Il pas su, comme moi, convaincre les docteurs de son Eglise en dépit de son probable illettrisme, avant que d'oser remettre en question l'inconséquence de leurs croyances et l'arbitraire de leurs jugements ?

N'a-t-Il pas été l'intercesseur ici et là, comme moi, de quelques miracles Verbaux à destination exclusive - en dépit des fuites... - d'une happy few de disciples capables de les voir ?

N'a-t-Il pas pris conscience, bien avant moi, qu'afficher d'emblée sa colère et sa révolte au su et vu de plus puissants que soi risquait d'être aussi suicidaire que contreproductif ?

Et comment n'approuverais-je pas de tout cœur, en revanche, que son unique (et d'autant significative !) dérogation ultraviolente à sa douceur militante l'ait été, tant pour l'exemple que pour son malheur, à l'encontre des marchands de son propre temple et de ses clercs complices ?

Tu t'étonneras, après cela, que le *je* de *Non-lieu dans un paysage*, mon premier vrai roman, ait subconsciemment fini par s'identifier à Jésus !

Comment *je* et moi, nous observant sans trop de complaisance dans nos miroirs, ne nous accorderions-nous pas ce même cœur pur qu'Il accorde, à suivre ton interprétation, au bienheureux *simple* ?

« *Il ne cherche pas la notoriété, il n'est pas dans la compétition, la rivalité constante, il ne collectionne pas les likes, il ne proclame pas, pour un oui pour un non, sa différence ! Il n'entre pas dans le jeu de la rivalité médiatique ni de la mode, il est hors d'atteinte des influenceurs !* »...

Et comment ce commun cœur pur n'aspirerait-il pas à l'avenir promis, plus attractif encore que le Grand Soir : « *Quand les méchants, les conquérants, les brutes auront tout perdu à force de se battre et de se détruire mutuellement, les doux seront les gardiens de la terre* »... ?

Dieu que *je* et moi-même aimerions déjà y être !

Domage qu'une voix me souffle (mon bon sens de simple fabuliste, peut-être...) que le jour où les loups en seront réduits à s'entredévorer, sans doute (sans *nul* doute, devrais-je dire) n'y aura-t-il plus de moutons depuis longtemps faute de pasteurs pour les tondre sous couvert de les défendre, sinon d'herbe sur terre où pâturer...

Alors décidément non ! j'ai beau aimer de tout cœur ton Personnage, ma raison aura toujours du mal à le suivre.

Juste, avant de me taire, un mot de vraie conscience auquel j'adhère sans réserve, pour quand même te prouver que je me suis accroché :

"*Satan est une parabole, reconnais-tu incidemment, et rien d'autre.*"

Elémentaire, mon cher Joël ! la parabole, n'en doutons pas, de l'impératif besoin qu'ont les chrétiens d'une incarnation du Mal qui les hante pour en disculper leur Créateur postulé indéfectiblement bon (et non-violent...). Encore un effort et ils admettront que leur Créateur postulé indéfectiblement bon (et non-violent) n'est lui-même qu'une parabole - et rien d'autre - de leur impératif besoin de conjurer le Mal qui les hante...

Rappelle-toi (sans cette fois *biaiser*, comme tu le reconnais toi-même...) ce que j'écrivais à Fabrice :

"Le jour où ces croyants de pointe iront jusqu'au bout de leur logique et admettront que Dieu lui-même (qu'on identifie parfois au Verbe) pourrait bien n'être qu'une allégorie du Bien, du Vrai et du Beau dont tout homme digne de ce nom a besoin pour donner un sens à sa vie, plus rien de fondamental, je te le promets, ne distinguera plus mon athéisme de leur foi"...

Mais en attendant...

Pour en revenir à nos moutons tant qu'il existe des moutons, je constate - quoi que tu en dises - de notables différences entre ta lecture innocente du *Regard* et ta relecture avertie.

Dans la première, sans te soupçonner d'amicale flagornerie, rien que de positif. Les thèmes que tu y privilégies t'y sont chers et « *touchent à des choses essentielles* ». L'analyse du désir s'y avère « *minutieuse et précise* ». Le style « *agréable et classique finalement* » s'y trouve de surcroît jugé *unique, cohérent et maîtrisé*. Outre que tu y qualifies de « *prouesse* » l'évocation de cette *absence* dont tu fais mon thème central et que tu identifies à l'espérance chrétienne (je n'en demandais pas tant), il n'est pas jusqu'à la forme *polar* (le désir comme « *énigme à résoudre* ») que tu declares ici, par-delà ton allergie de nature et de principe au genre, « *comprendre parfaitement* » !

Mieux ! « *Ton roman m'a séduit !* » écrivais-tu alors. J'ignore ce que tu as lu de mes essais théoriques mais la *séduction* est précisément le premier enjeu que j'y fixais à mes romans, avant même la remise en cause et l'exaltation (*Clés du Domaine* p. 234). J'opposais ainsi ce qui *plaît* parce que d'emblée conforme à l'idéal préconçu, à ce qui paradoxalement *séduit* de jouer au plus habile sur ce qui l'en distingue. Que diable *Je* pouvait-il espérer de mieux, puisqu'il ne plaît manifestement pas à *L* *at first sight*, que d'au bout du conte la séduire ? Et comment ce même *Je* n'eût-il pas été comblé de recevoir en prime des « *félicitations* » ?

Dans ta relecture avertie sinon éclairée, en revanche, ne me dis pas que tes réserves ne prennent pas explicitement le pas sur les satisfecit : « *Je ne suis pas à l'aise avec ce récit ...* », « *je demeure perplexe ...* », « *j'ai eu l'impression (?) que ton récit ne m'attirait pas autrement qu'intellectuellement ...* », « *des images sans fin, parfois sans lien, et beaucoup de fractures...* », « *j'admire le travail mais le cœur ne suit pas...* », « *je suis étanche au polar (...) je ne peux pas m'en corriger...* », « *la polysémie, à un certain degré, devient étouffante...* », etc...

Et encore ! la polysémie étouffante en question ne prend évidemment pas en compte les six réseaux conséquents de sens (voire plus...) entrelacés *in the carpet* et que tu prétends ne pas avoir décelés...

Or (dis-moi si je me trompe...) tes deux lectures - avant et après révélation de sa contrainte génératrice - portent pourtant bien sur le même texte, qui raconte la même histoire, avec les mêmes personnages, les mêmes thèmes, les mêmes mots dans le même ordre et la même mise en page intangible... Comment peux-tu dès

lors soutenir en conscience que « *la révélation des cartouches, ou des fenêtres, ne (t'a pas fait) lire le texte autrement* » !

Ainsi veut ma confiance en toi que je te crois pourtant aussi sincère disant cela que lors de tes félicitations sans réserves. Simplement, si l'entreprise liminaire de séduction prévue par ledit texte a manifestement bien fonctionné sur toi dès ta première lecture, si la révélation finale de sa contrainte a non moins effectivement joué son rôle de brutale remise en question, ne pourrait-on pas dire qu'elle l'a *trop* bien joué ?

Je te sais trop avisé lecteur, Joël, pour croire un seul instant que tu n'aies pas perçu dès la relecture de mes cinq premières pages le moindre écho de ma règle génératrice - le moindre reflet de ce que j'ai appelé mes *mobiles* - parmi les mots et expressions à double ou triple entente dont je t'ai dressé le catalogue. Je m'égare, ou n'est-ce pas justement ce vertige d'alouette soudain prise au piège de trop de leurres qui t'y fait parler d'un *labyrinthe de miroirs* aussitôt qualifié d'*angoissant* ? C'est que nous nous méfions comme de la peste, toi et moi, des paillettes. Nous craignons trop, d'expérience, que ce qui chatoie n'ait aucun sens. Comment imaginer qu'aucune lecture attentive puisse jamais en restituer un conséquent, a fortiori plusieurs, sur les fragments de l'illusoire sens unique désormais éclaté ?

Sans compter que l'exaltation du sens par moi promise à la relecture ne saurait être immédiate. Elle n'a rien - devrais-je te le rappeler sept fois s'il le faut - du tonnerre d'enthousiasme qui accueille l'idole des foules avant même qu'elle ait dit trois mots. Elle n'a rien non plus de l'explosion de violence postulée aussi gratuite qu'aveugle par le paternalisme bien pensant qui refuse de s'en reconnaître l'une des causes. L'exaltation du chercheur, elle, suppose au contraire patience et méthode. Et je ne te dis pas celle de Jésus, au sens que lui confèrent les mystiques, et qui n'exigea quant à elle pas moins de quatorze étapes ascensionnelles pour le moins laborieuses, sinon sacrificielles, avant d'atteindre à la multiplicité des exégèses tous azimuts qui firent à n'en pas douter, de pair avec sa promesse de bonheur éternel pour tous les obéissants, l'indéniable attrait du christianisme...

Qui sait même si je ne t'ai pas le premier dérouté sinon découragé (*mea culpa...*) en te comparant le jeu de mes mots à celui des mobiles de Calder. Contrairement aux syntagmes, les silhouettes de ce dernier ne sont porteuses en soi d'aucune signification. Il faudrait un miracle - et un *vrai* - pour que leur mouvement aléatoire en vienne à induire, ici et là, façon anamorphose, une quelconque analogie qui leur en confèrerait subrepticement une. Qui sait donc si, en assimilant mes propres manipulations aux hasards du soleil et du vent, je n'engageais pas ta relecture à la même inconsciente désinvolture ?...

En clair : la remise en cause de ton interprétation première par la révélation de mes *fenêtres* t'a davantage désemparé - quelles qu'en soient les bonnes raisons - qu'elle n'a su te convaincre d'en chercher d'autres. Ainsi, faute de vraiment y croire ou pour en avoir trop attendu trop vite, comment ta relecture (derechef

bien rapide...) ne t'aurait-elle pas occulté à mesure tout ce qui aurait pu et dû l'exalter ?

Pire...

Ce que j'appelle *remise en cause de ton interprétation première* n'en a jamais été la réfutation ! Dans ma présentation métaphorique de l'exaltation, ce qu'on voit du haut de la tour n'annihile nullement ce qu'on y voyait d'en bas. Telle qu'elle procédait d'une extrapolation du peu d'actes, paroles et pensées que je prêtais à mon narrateur, ton analyse essentiellement psychologique de *Je* était on ne peut plus recevable, comme le serait d'ailleurs n'importe quelle autre analyse procédant d'autres grilles que girardienne - pourvu, bien sûr, que rien dans le texte ne l'exclue formellement. « *Je me lis dans ton livre* » m'écrivais-tu alors : comment t'en aurais-je dénié le droit quand le recours au *je* narratif a toujours eu précisément pour fonction de favoriser l'identification du lecteur à l'auteur par le truchement de son héros ? Comment te refuserais-je aujourd'hui encore cette élémentaire liberté lectorale ? Il n'est pas jusqu'à ton parallèle entre la frustration sexuelle de *Je* et ton Espérance chrétienne que j'accepte volontiers d'assumer, c'est te dire !

Quand j'évoque « *les fragments de l'illusoire sens unique désormais éclaté* », l'illusion que je déclare *éclatée* n'est donc pas tant celle de *t'être lu* dans mon livre comme dans un miroir que celle d'y exiger de ton reflet qu'il demeure aussi figé qu'unique.

Ainsi, faute de vraiment croire que la révélation de ma règle t'ouvrirait l'accès à une autre image de toi-même, comment n'aurais-tu pas préféré consacrer toute ton attention de re-lecteur à recoller tant bien que mal celle que tu croyais mise en pièces, avec juste d'autres mots et la foi en moins ?

D'où ta *gêne* je suppose, ta *perplexité*, ta sensation d'*étouffement*. Pour ne pas dire ta crispation... Tu as une autre hypothèse ?

Alors oui ! Outre que je te crois on ne peut plus sincère quand tu soutiens contre l'évidence que l'élucidation de sa contrainte ne t'a pas fait lire mon texte autrement, comment n'en induirais-je pas qu'elle t'a moins éclairé qu'ébloui, au sens où éblouir aveugle ? Comment ne craindrais-je pas en conséquence que le présent argumentaire pour justifier tant mon enjeu que mon travail ne soit à son tour balayé, façon Pennac, comme une nouvelle et laborieuse atteinte à l'imprescriptible droit du lecteur de ne se reconnaître qu'à l'identique dans un livre, quitte à s'aveugler sur soi-même ?

*

* *

Nous le savons depuis le début...

Dieu, Nature et Prochain nous ont faits trop différents, Joël, pour que nous espérions nous convaincre l'un l'autre. Surtout à l'âge où toute remise en

question profonde impliquerait peu ou prou de renier nos vies entières. Sauf à nous leurrer, la plaidoirie la mieux argumentée ne nous fera ni croire ni aimer ce que tout jusqu'ici nous a déterminés à combattre ou nier. A peine pourra-t-elle - mais est-ce vraiment souhaitable ? - semer le doute ici et là sur le bien-fondé de nos convictions.

Le jugement littéraire, en particulier, sera d'autant moins ébranlé par le mieux étayé des argumentaires que les goûts et sentiments y prévaudront : l'innocence démontrée du prévenu ne saurait suffire à nous le rendre aimable, l'innocuité ni l'utilité ni même la nécessité prouvées de la machine ou de l'objet ne suffiront davantage à nous les rendre beaux.

Mais quelle importance tant que ledit jugement demeure amical et que le verdict n'est aucunement décisionnel ?

Tout change, en revanche, lorsque celui qui juge est aussi celui qui décide de ce qui mérite d'être publié, diffusé, vanté, enseigné sinon vénéré, et simplement lu par le plus grand nombre, ou mérite au contraire d'en être ignoré.

Faute d'aucune convention universelle précisant les critères du mérite en la matière, je me suis permis après Benda de nommer *clercs* tous ceux qui, dans nos sociétés laïques et à quelque niveau de responsabilités que ce soit, n'en sont pas moins supposés savoir ce que le Verbe veut (à défaut de Dieu), qui s'en déclarent garants à titre personnel, et parfois même en vivent...

C'est à eux bien plus qu'à toi, tu le sais, que je m'adresse par ton truchement. Aux plus novices d'entre eux en tout cas, qui y croient encore sans trop savoir en quoi ils croient, et pas encore trop formatés à n'aimer que ce qui d'emblée leur ressemble.

Que les plus fondamentalistes parmi ces croyants se rassurent ! Le bon clerc sera toujours celui qui saura reconnaître le bon livre et le bon livre celui qui saura reconnaître le bon clerc : rien à craindre de ce côté-là !... A supposer même que le livre ne soit plus désormais qu'un produit de consommation comme un autre, à supposer que le bon produit de consommation soit celui qui se consommera vite, en nombre, et dont la recette labellisée saura fidéliser la clientèle qu'il cible, où est le problème ?... Pour continuer d'être bon et d'en vivre, le clerc dépendant du pouvoir marchand devra juste ne plus aimer que ce livre-là...

Les clercs ont l'habitude de se mettre au service du pouvoir qui s'autorise en retour de leur expertise...

Les novices que j'espère toucher sont évidemment ceux qui n'en sont pas encore à ce stade. Si par bonheur je les atteins, alors que mes clercs éditeurs m'ont tour à tour fermé leurs portes, ce ne saurait être désormais que par ta généreuse entremise, sache le bien, malgré nos fondamentaux désaccords.

Malgré ceux-ci, pour ne pas dire *grâce* à eux...

Bien sûr, j'aurais mille fois préféré que tu découvres seul ma contrainte on ne peut plus explicite dès ta première lecture. Bien sûr, j'aurais mille fois (+ une) préféré que tu en induises seul telle ou telle de ces paraboles conséquentes

auxquelles elle a convié mes propres récritures. Une seule d'entre elles m'aurait ravi...

J'aurais préféré d'abord *pour toi*.

Pour ton seul plaisir.

Car ne me dis pas que ce n'est pas un plaisir en soi, pour le critique chercheur (le *vrai* critique diraient en chœur - pour une fois - J-ML et Paul Valéry), que de découvrir dans le texte étudié des récurrences, des symétries, des résonances manifestement voulues qui confortent sa thèse ou la réorientent, et que personne avant lui n'avait relevées.

Un plaisir en soi, oui, et si vif qu'il exige vite d'être partagé :

Je n'ai moi-même jamais dirigé de doctorants, mais comment oublierais-je l'exultation communicative de l'*enseigneur* Bernard Magné, spécialiste de Perec, lorsque l'un de ses thésards avait découvert une régulation de *La vie mode d'emploi* aussi contrôlable que déterminante et que lui-même n'avait pas vue ?

Un plaisir en soi nullement réservé pour autant aux mandarins et autres docteurs de tous temples, ni cantonné à ce que certain génie des alpages de ma connaissance nommerait « *l'air des grandes cimes* » :

Ne me dis pas que ça n'en est pas un - à quelque altitude que ce soit - que de soudain comprendre ce qu'on ne comprenait pas. Surtout seul, comme un grand, parce que c'est encore plus jouissif. Et de se délivrer en prime d'un peu de sa perplexité, de sa gêne, de sa suffocation, sinon de ses allergies et autres phobies vécues comme de *vilains défauts* jusqu'alors.

Le plaisir en somme - soit dit pour faire peuple - de se sentir moins con après lecture qu'avant, et auquel seuls les plus fiers d'être cons, par hypothèse, ne sauraient accéder.

J'aurais préféré non seulement pour toi mais aussi par intérêt personnel, bien sûr. Cela m'aurait fait un fidèle de plus et conforté dans l'idée que mes autres amis se trompaient quand ils me reprochaient de trop exiger du lecteur. Sans négliger qu'une telle conversion m'eût permis d'espérer, comme les chrétiens des premiers siècles, d'une conversion l'autre et sans attendre l'avènement de quelque Constantin matérialiste très à gauche, de prêcher un beau jour ailleurs que dans les catacombes.

Mais bon... Tu m'avais prévenu : comment te reprocherais-je de consacrer à ta propre ardeur missionnaire plutôt qu'à la relecture attentive d'un obstiné païen le temps et l'énergie comptés qui nous restent ?

Si je devais d'ailleurs t'en vouloir pour l'insoutenable légèreté de ladite relecture, c'est à la terre entière et jusqu'à la nature humaine (où Satan se terre...) que je devrais adresser mes remontrances ! Avouons-le à ta totale décharge : si plusieurs de mes correspondants ont bel et bien su repérer mes *regards* sur la seule foi des trois pages de tuto qui leur sert de contenu, aucun avant toi - à ma grande déception - n'a cru devoir porter à ma connaissance la

moindre éventuelle révision, exaltée ou à la baisse, de sa lecture initiale. Crois bien que je ne les en aime et remercie pas moins pour autant. Outre que Houellebecq est loin d'avoir tort lorsqu'il tient la relecture pour quasi impossible « *et même absurde* » là où l'information vraie ou fausse nous parvient toujours plus nombreuse et de plus en plus vite, l'idéalisme littéraire au pouvoir ne nous a-t-il pas conditionnés à penser que le formalisme, si brillant soit-il et d'autant plus qu'il chatoie, ne sera jamais qu'un habillage d'idées préalables (d'émotions, de sensations, de sentiments...) et qu'il ne saurait en soi ni les changer ni en produire ?

A quoi bon sa relecture...

Si la tienne atteste en effet ton peu d'exaltation - et c'est un euphémisme - au moins présente-t-elle à mes yeux ce rare mérite d'exister. Et par-dessus tout, ne m'aura-t-elle pas donné l'occasion de te prouver en retour, *in situ*, à toi et au clerc de demain, à quel point le préjugé est infondé, *et même absurde*, qui interdirait aux procédures les plus formelles de convoquer tant à la relecture qu'à la lecture de *vrais* sentiments, de *vraies* émotions et de *vraies* idées ?

Mieux :

Au clerc d'hier, qui s'y estimait « *ligoté dans une pensée fermée, sans jeu (sic) dans le fonctionnement de laquelle (il) ne (pouvait) pas (se) reconnaître (resic)* », ne m'aura-t-elle pas permis de témoigner ici, ma lecture de ta relecture, que non seulement le texte contraint permettait d'y rêver, passionnément y aimer, ludiquement y « *penser et c'est tout* », y réfléchir, s'y réfléchir, s'y reconnaître, mais aussi et surtout - moyennant quelques efforts dont Chat GPT n'est sans doute pas près de se montrer capable - s'y reconnaître parfois *en mieux* ? « *Elargissez vos horizons !* » suggère le tour opérateur du haut de sa tour opératrice à ses clients fervents lecteurs.

II - Genèse et enjeux d'une correspondance

« *Vous voulez me convaincre et c'est ce désir, justement, qui est absurde* » JM Laclavetine

Et un souvenir, pour commencer, (même s'il concerne davantage la genèse de *Z* ou la création que *Le regard*) tel que je le relatais à mon regretté Daniel Fleury en juillet 2018 :

« Peu de temps après la mort de ma mère et avant que notre appartement de la rue des Pyrénées ne soit vendu, j'avais pu récupérer la plupart des livres personnels abandonnés lors de mon départ en catastrophe. A cette époque je n'étais pas encore installé en Mayenne, et mes chères collections de poche sont alors restées dans leurs caisses. Ce n'est que bien plus tard, rouvrant un volume par hasard (je me rappelle qu'il s'agissait des *Réflexions sur la question juive*, de Sartre) que j'ai découvert les commentaires au scalpel de mon père en travers de certains paragraphes.

Et presque tous mes ouvrages philosophiques étaient pareillement annotés... »

Les commentaires « *au scalpel* » dont je parle étaient le plus souvent d'expéditifs jugements en diagonale « *inepte !* », « *absurde !* », « *risible !* »,

assortis parfois d'arguments sarcastiques en surcharge du texte ou d'une batterie de points d'exclamation en marge, comme certains se défouleraient sur une copie de cancre. Quelques rares approbations s'intercalaient pourtant - je me dois de le signaler - mais non moins lapidaires : le seul ouvrage à avoir presque tout bon et mérité plusieurs surlignages accompagnés d'un B ou d'un « *très juste !* », je m'en souviens comme d'hier, était *Le drame de l'humanisme athée* du très jésuite Henri de Lubac...

Si je te raconte ça, c'est qu'il est au moins une interprétation de l'amour dont mon roman de tous les amours ne fait pourtant pas parabole : n'ayant jamais été père à proprement parler, il faut croire que l'inconscient de mon langage - fût-il contraint - n'avait que peu à dire de l'amour paternel (dit encore *paternalisme* en économie libérale).

J'aimais mon père, moi, même si cela t'a peut-être surpris de me le voir écrire. Je ne l'adorais sans doute plus avec les yeux de mon enfance, mais à ma façon d'adulte nostalgique, et en tout cas jamais autant que depuis l'écriture de ce *Regard* où je m'étais purgé de toute ma rancœur par *je* interposé. Mais c'est ce jour-là, en découvrant ses caviardages de ma collection *Idées* que j'ai sans doute le mieux compris sa manière à lui de m'aimer.

Mon père lisait beaucoup mais n'écrivait pas : la seule lettre que j'aie jamais reçue de lui, peu après la mort de ma mère, est de celles qu'on préfère oublier. Je m'en étais longtemps étonné, n'ayant que trop subi pendant toute mon adolescence tant sa violence verbale que son goût pour le débat philosophique, mais il était lucide : autant je m'inclinais jusqu'à ramper face à ses compétences manuelles, technologiques et même musicales, autant les mots lui manquaient, les finesses rhétoriques, les références, les contre-exemples, pour se dire plus à cœur face à ma propre violence ... En matière de romans, de sciences sociales et d'histoire, j'avais lu tous ses livres et lui aucun des miens.

Sans doute, après mon départ, aurait-il pu trouver d'autres partenaires à ce jeu devenu drogue de la raison à tout prix, mais son rigorisme avait fait le vide autour de lui où moi j'avais bientôt croisé Roland pour m'aider à me faire les poings, et la galaxie des *camarades*. Sans parler de cette écriture où il est tant de plaisir à affronter sans pression, sinon sans passion, la raison des mots eux-mêmes...

Alors il ne m'avait jamais écrit, c'est vrai. Pas en tout cas de ces lettres de paix où il eût admis quelque forme que ce soit de tort ou de maladresse à mon égard : il n'était pas du genre à revenir en arrière, moins encore à réviser ses jugements. Il ne m'avait pas lancé non plus de ces appels à renouer le dialogue où il se fût plaint de sa solitude, ne serait-ce qu'à demi-mots : il était bien trop digne pour se victimiser d'une quelconque manière. Il n'avait pas davantage profité de mes publications pour au moins m'en accuser réception et se fendre à l'occasion du compliment d'usage, voire d'une esquisse d'appréciation, genre « *on aime / on n'aime pas* », dont les critiques d'humeur font leur cire : trop entier, le bonhomme ! J'avais beau l'y avoir épargné, comment diable se serait-il jamais

reconnu dans aucun de mes textes, a fortiori accepté de s'y reconnaître différent !...

Alors il avait juste trouvé ce truc stupéfiant :

Il n'avait jamais cessé de m'écrire, en vérité, mais plutôt que de m'y affronter *en live* il l'avait fait en s'en prenant direct à mes supposés *maîtres*. C'était à eux qu'il avait vaillamment appliqué la manière souveraine du clerc standard, validant ce en quoi *il se reconnaissait*, stigmatisant le reste. Non sans singer du même coup l'appréciation magistrale du devoir de français - telle en tout cas que peut l'imaginer le libre autodidacte qui soupçonne le système éducatif d'avoir formaté et dévoyé sa progéniture...

N'empêche... Pour qui d'autre que moi aurait-il fait l'effort de tout lire ? A qui d'autre que moi ses brûlots à retardement étaient-ils destinés ? A qui d'autre qu'à moi auraient-ils rappelé le cher vieux temps de notre solidarité domestique où nous jouions encore, sans savoir que nous ne jouions déjà plus, à qui aurait le dernier mot ?

Gagné Papa ! A supposer qu'il fût encore temps de le faire et que j'aie eu le coeur à le faire, qu'aurais-je bien pu objecter à ce qui ainsi asséné était à coup sûr sans appel ?

J'ai aimé mon père, Joël, comme j'ai aimé Roland, comme on aime le partenaire d'un jeu aussi passionnant que le jeu verbal - et d'autant plus passionnant que déraisonnable - tant que l'enjeu n'en est que le plaisir de se sentir exister dans le regard de l'autre. Tant que ne s'instaure pas encore ni ne s'impose plus de fait entre les deux le moindre rapport de dépendance. Ou soit dit autrement : tant que chacun se reconnaît assez en l'autre pour ne pas éprouver plus de plaisir à gagner la partie qu'à la perdre.

Tout change, en revanche, lorsque ce rapport de pouvoir préexiste et que le même jeu déraisonnable se joue entre le juge en place et le plaideur acculé. A fortiori quand l'enjeu du second est d'y accréditer des règles où la liberté d'expression les a toutes discréditées, et qui ne peuvent que gêner (c'est le verbe que tu emploies) l'arbitraire arbitral du premier.

J'ai cru la partie jouable, pourtant, tu le sais, lorsqu'un grand clerc de la *nrf* a accepté d'écouter ma défense du *Domaine d'Ana*. Mais je présumais de mon talent d'avocat... Comment faire entendre raison à qui croit dur comme fer que la raison nous trompe où son premier regard ne saurait le tromper. Que prouver à qui affirme vous comprendre mais dont *le cœur ne suit pas* ? Que plaider auprès d'un jury à lui seul qui vous balance au bout du bout (*Ecriverons et liserons* p.97) : « *Vous voulez me convaincre et c'est ce désir, justement, qui est absurde* » ?

J'ai quand même été surpris, sur le coup, que si peu de voix se soient alarmées d'un verdict sans recours de notre plus haut clergé s'accommodant d'attendus aussi ubuesques, mais soyons bon perdant ! Tant qu'il existe d'autres tribunaux où faire appel, et d'autres temples où prêcher le Verbe...

Ainsi *L* n'aimera-t-elle peut-être jamais *je*, dût-il un temps la séduire : c'est son droit le plus absolu et ce n'est pas Pennac qui dira le contraire. Mais tant qu'il existe d'autres *L* à aimer, à séduire et à aimer séduire de par le vaste monde, comment un être de raison ne s'en ferait-il pas une (raison...) ?

Tout se complique un chouia, en revanche, lorsqu'il s'avère que *tous* les temples auxquels vous vous adressez vous interdisent d'y prêcher, *tous* les tribunaux de vous défendre, et où le clerc qui en a le pouvoir en chaque lieu vous signifie poliment via les *samples* d'usage non seulement qu'il ne vous aime pas, qu'il ne vous écouterait pas, mais que votre obstination même à vous justifier là où rien ne prévoit qu'on se justifie prouverait à l'évidence que vous méritez de n'être écouté nulle part ni jamais aimé par personne...

Kafkaïen, non ?

J'avais dix-sept ans, Joël, l'âge où nos routes se sont croisées, quand j'ai reçu mon premier refus (amplement justifié) de publication, et rien à première vue ne semble avoir vraiment changé, en six décennies, de la prose cléricale qui l'accompagne : si ce n'est le laconisme de sa formulation, le contenu s'en articule toujours autour du même invariable principe binaire du *on aime/on n'aime pas*, où le *on n'aime pas* finit toujours par l'emporter.

Mais à y regarder les *samples* de près...

Ce qu'aime en vérité le grand clerc n'est plus tant, comme jadis, ce qui obéira aux règles canoniques d'un quelconque Art poétique pour gens de qualité dont il serait le garant : aucun n'a survécu à la déferlante des avant-gardismes post-romantiques. Ce n'est pas davantage, comme naguère, ce dont il reconnaîtrait d'emblée la valeur au feeling comme d'autres au faciès (vous êtes un génie, preuve étant que je me reconnais en vous...) : qui diable accrédirait encore l'infailibilité d'un quelconque pontife en matière de goûts, de pensées et de sentiments ? Ce n'est en conséquence plus lui qui prononce le verdict, seul ou en porte-parole d'un cénacle croupion, mais - tu l'auras sûrement noté - une mystérieuse *ligne éditoriale*, façon euphémisante de désigner la cible lectorale à laquelle on s'adresse (accros du polar, de la SF, du sexe avec un grand A ou *gens de qualité* ...) : c'est le lecteur en personne qui témoignera à travers elle de ce qu'il aime ou pas et décidera par anticipation, désormais, de ce qui mérite d'être publié, diffusé, vanté, enseigné sinon vénéré, et simplement lu par le plus grand nombre, ou mérite au contraire d'en être à jamais ignoré.

En langage clair de clerc : à supposer même qu'*on aime*, c'est le client qui *n'aimera pas* : ce fidèle client-lecteur libéralement éduqué à avoir toujours raison de se reconnaître dans un roman tel qu'en lui-même, conformément à l'exigence de J-M L, au Décalogue de Monsieur Pennac et aux études de marché.

Ainsi le grand prêtre a-t-il discrètement troqué sa panoplie verbale d'augure inquisiteur contre celle de coach en marketing, compétitivité forcée oblige, et la loi de l'offre et de la demande non moins subrepticement remplacé Dieu. Ainsi sera-t-on passé en douceur d'un cléricalisme aristocratique à un cléricalisme

ouvertement mercantile en faisant l'économie de toute aventureuse révolution culturelle.

Exit en Littérature, après l'architecture, les arts plastiques et la musique, l'exception du même nom : le texte est bel et bien devenu à la Vitesse grand V un produit de consommation comme un autre quand il n'en est pas un d'investissement. Ou soit dit autrement : moins de quatre siècles après que l'Auteur par excellence ait inventé le Mamamouchi, le Mamamouchi a désormais le pouvoir exclusif d'inventer l'Auteur.

Gagné, Papa Libéralisme ?

S'il ne tenait qu'à nous deux, Joël, j'en resterais là. Je m'arrêterais sur ce constat déprimant qui, somme toute, pourrait bien te donner raison autant qu'à mon père : à défaut de pouvoir désormais s'exalter par la seule grâce de leur propre langage que diable restera-t-il aux plus *simples* d'entre les plus *simples* à l'horizon terrestre hors le loto, les JO, l'amour inconditionnel de son prochain façon parabole des aveugles en transit vers Oméga, et la consommation culturelle indexée sur la croissance indéfinie du PIB ?

M'adressant aux clercs de demain, toutefois, tu comprendras qu'un dictionnaire ne puisse résister à la tentation d'extrapoler quelque peu, dans l'avenir qu'ils devront bien affronter, l'évolution rapide constatée au fil de ces derniers soixante ans.

Déjà les moins idéalistes d'entre eux commencent à s'émouvoir des progrès fulgurants de l'IA. Comment ne s'en inquièteraient-ils pas quand des universitaires souvent plus titrés qu'eux reconnaissent humblement ne plus savoir distinguer seuls - jusque sur les sujets apolliniens les plus pointus et d'autant qu'il sont pointus - une copie d'honnête apprenant d'un patchwork érudit signé Chat GPT ?

Dans le champ plus librement dionysiaque, cela fait déjà plus de quarante ans que des logiciels sont capables de produire des kilomètres de partitions et de proses qualifiables de poétiques, faute d'aucun critère d'irrecevabilité en la matière, auxquels un clerc Lambda ne trouverait d'éminentes qualités pourvu qu'un autre plus prestigieux - avec ou sans l'aval de quelque respectable score de *likes* - lui en garantisse l'humaine authenticité la main sur le cœur.

Même que la critique de la poésie et jusqu'à la poésie même, jadis premier médium entre élites culturelles et primo-lecteurs, en sont réduites en termes d'audience à l'état de mort cérébrale.

Quant au roman...

La structure arborescente du "jardin des sentiers qui bifurquent", ou encore celle du *Conte à votre façon* de Raymond Queneau s'offrent depuis des lustres en archétypes, même si basiques, même si parodiques, de ce que pourrait bien être un programme informatique susceptible de produire des milliers de milliards de récits, linéaires ou pas, tous crédibles selon leurs paramètres propres, tous conséquents ou moins, tous différents, tels qu'un jour ou l'autre chacun pourrait "*s'y reconnaître*", et puisant à mesure leurs *samples* dans un corpus exponentiel

de concepts, de descriptions, de caractères, de situations, de citations, de tropes et autres données multiculturelles à l'évidence hors de portée d'aucune mémoire humaine...

Il ne faudrait pas seulement que l'oblat littéraire soit aveugle, il faudrait aussi qu'il *veuille* l'être pour ne pas concevoir le danger.

Imagine la confusion du clerc journaliste donnant sans le savoir de la "*beauté cinglante*", de la "*sidérante acuité organique*" ou autre "*hurlement vers l'ailleurs*" à quelque savant tricotage numérique ! Imagine la claque médiatique du clerc éditeur convaincu d'avoir découvert le nouveau Modiano, le nouveau Cohen ou le nouveau Céline, à qui on révélerait que son génie du siècle est une machine !

Loin de relever de la science-fiction, l'hypothèse a bel et bien été envisagée à notre plus haut niveau clérical. Pas plus tard que l'été dernier, le président du groupe Madrigall en personne a cru bon défier Llama, logiciel d'intelligence artificielle de Meta (ex-Facebook), de "*décrire une scène à la manière de Michel Houellebecq*". On conçoit l'inquiétude à l'origine du raisonnement : nul doute que si l'IA était parvenue à égaler un *vrai* auteur, jugé tel par un *vrai* sondage auprès de *vrais* gens de qualité, le sort de la *vraie* Littérature en eût été scellé - et avec elle celui des marques éditoriales de prestige. Ledit Llama s'est très opportunément dégonflé, d'accord, mais moins pour des raisons formelles qu'au nom de la moralité publique !... Autant dire qu'à défaut de génie, force est déjà de reconnaître à la non-bête un certain sens de la facétie.

A juste titre inquiet, l'ex-éditeur de Gabriel Matzneff a donc suggéré qu'une appellation "*livre d'auteur*" signale désormais les ouvrages créés sans recours à l'IA, comme on ferait de choux-fleurs pour l'absence d'OGM... Prudente initiative, et bien digne de qui gère en toute transparence une prestigieuse enseigne humaniste ! Mais une question cruciale se pose pourtant : comment pourra-t-on jamais garantir l'authenticité autorale du produit, hors la parole des auteurs eux-mêmes, dès lors qu'on se donne pour règle d'or d'en ignorer les conditions *socio-économico-historiques* de production ? Comment aucun clerc responsable osera-t-il labelliser un texte "*sans manipulation numérique*" (croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer...) s'il a fait vœu, comme JML, de fermer les yeux sur le sacro-saint « *mystère de sa Création* » ?

Sans compter qu'un produit bio n'est pas forcément goûteux ni bénéfique pour la santé ni un produit de synthèse nécessairement fade et toxique...

Pour que son cachet d'authenticité autorale ait un tant soit peu de sens, y compris pour ses clients les plus fidèles d'entre les fidèles à son prestige, outre que l'éditeur devra se fier à la parole de l'auteur en personne (croix de bois, croix de fer...) comment ne s'inquièterait-il pas pour prétendre garantir celle-ci d'au moins pouvoir la contrôler ?

Et là, gros, gros souci...

Contrôler quoi, par quel moyen et sur quelles bases, aussi longtemps que la seule règle en la matière sera de complaire aux attentes prévisibles du marché

telles que prévues par ses experts et d'autant plus aisément programmables par l'outil numérique ? Aussi longtemps, soit dit autrement, que la formidable liberté offerte à chacun de tout exprimer et son contraire dans une fiction pourvu qu'elle plaise, appellation d'origine humaine contrôlée ou pas, dispensera tant l'auteur que l'éditeur d'explicitement aucun critère communément admissible leur permettant d'y distinguer à leurs propres yeux l'authentique du toc ?

A moins de cloîtrer les génies présélectionnés du futur dans quelque villa Médicis coupée du monde et d'Internet pendant toute la durée de leur rédaction, voire, en toute rigueur antirobotique, de tout traitement de texte avec correcteur de syntaxe et dictionnaires intégrés...

Et pourtant !

Et pourtant - faisons un rêve... - il y aurait peut-être une solution moins radicale à ce que nous nous permettrons d'appeler *le défi d'Antoine*. Une solution d'autant plus raisonnable que déjà en œuvre dans bien d'autres domaines de l'économie marchande soucieux de protéger un label : au nom de quoi ne reposerait-elle pas sur le bête principe dit de *traçabilité* ?

De la part d'un artisan-ouvrier du texte désireux - et on peut le comprendre - d'obtenir l'appellation « *vrai* auteur », l'exigence serait relativement simple : savoir a minima ce qu'il fait, pourquoi il le fait, comment et dans quel but, afin d'être en mesure de le préciser à qui s'en soucierait, traces tangibles et preuves effectives à l'appui si possible. A juste noter qu'il aurait d'autant moins de difficultés - le cas échéant - à révéler ainsi ses recettes et autres petits secrets de fabrication qu'il ne les aurait pas lui-même piqués à d'autres et qu'il s'engagerait, n'étant pas une machine vouée à produire en série, à ne jamais exploiter deux fois les mêmes...

De la part du clerc éditeur préposé à l'estampille, c'est sûr, il conviendrait en priorité de renoncer au vœu de chasteté cérébrale qui consiste à tout vouloir ignorer de l'origine des bébés. En bon gestionnaire du supermarché littéraire soucieux de satisfaire jusqu'à sa clientèle écoresponsable, Antoine se devrait de le choisir au contraire parmi ceux que Paul Valéry et JML soi-même nomment *vrais* critiques ou chercheurs, curieux non seulement « *du processus de conception, de fabrication et de consommation d'un livre* » mais aussi de sa genèse et des problèmes que l'auteur s'est posés, chez qui mieux comprendre ne gâcherait pas forcément le plaisir et pourrait même, en son âme et conscience, dissiper un peu du mal-être inhérent à tout juge en situation de décider d'un droit à l'existence ou non d'autrui.

Je ne suis pas candidat mais j'ai quand même un vague espoir de ce côté-là (petit rêve en abyme dans le rêve) : pourquoi douterais-je qu'ils existe encore aujourd'hui de jeunes doctorants en Littérature qui ont connu à lire, et surtout relire, les mêmes exaltations que moi et n'ont pas choisi la filière par hasard, pour juste faire comme on a toujours fait dans la famille, par pure détestation des sciences, phobie du réel ou autre allergie viscérale au seul concept de progrès ? J'ai connu, comme toi j'imagine, des médiévistes et jusqu'à des

vingtiémistes passionnés et passionnants (puisque aussi bien la masse des textes universellement produits conduit-elle nos analystes universitaires à focaliser leurs recherches perso sur des espaces temps de plus en plus limités), comment certains de ces esprits motivés ne seraient-ils pas tentés de réorienter leurs recherches et enseignements traditionnellement archéologiques vers la prospective ? Devenir des vingt-et-uniémistes, en quelque sorte, mais cette fois en position de juges décisionnaires...

La différence à ce poste entre le *vrai* critique et le clerc *praticien* (toujours selon la terminologie de JML) ne serait pas tant le niveau d'érudition cautionné ou non par un diplôme d'Etat, ni a priori des goûts et sentiments naturellement plus subtils et autre génie (ou talent) de savoir mieux reconnaître le talent (ou le génie), ni quelque objectivité innée lui permettant d'échapper au soupçon légitime d'être juge et partie (car rien ne l'empêcherait de *pratiquer* lui aussi) et moins encore, à l'évidence hélas, d'être lui-même plus *vrai* (!), mais juste ce qu'on appelle parfois dans d'autres juridictions sans en rire une *méthodologie* doublée d'une *déontologie* :

- Ne jamais délivrer le label « *livre d'auteur* », en l'occurrence, *avant* d'en avoir acquis la relative certitude en interrogeant l'auteur lui-même,
- lui demander à cet effet le pourquoi, le comment et le pour quoi (traces et preuves à l'appui si possible puisque l'auteur s'y serait engagé) de tout ce qui dans son texte pourrait en faire douter,
- écouter son argumentaire et en discuter avec lui, de toutes manières, *avant* que de prononcer aucun verdict,
- si enfin on est convaincu qu'il est bel et bien son seul maître d'œuvre et seul ouvrier - qu'on *aime* ladite œuvre ou qu'elle *gêne*, qu'on s'y *reconnaisse* ou pas - éviter, en tout état de cause, de prendre à prétexte que le désir même de convaincre est absurde pour lui signifier au bout du bout qu'il ne mérite pas d'exister...

Mais ce ne saurait être *tout* :

Le fait qu'un auteur prouve ne rien devoir à l'intelligence artificielle ne préjuge en rien que son texte présente un quelconque intérêt pour la tribu. Pas plus en tout cas que l'authentification d'une signature ne confèrera un surcroît de sensualité au tableau qui s'expose. On pourrait aussi faire observer que le recours à l'IA, comme à n'importe quel auxiliaire mécanique ou numérique, ouvrira par contre à de non moins *vrais* artisans d'authentiques opportunités de renouvellement qui leur étaient interdites au temps de la plume d'oie : faudra-t-il exclure de l'appellation « *auteur* » quiconque utiliserait des outils contemporains d'exploration et d'exploitation du langage pour résoudre des problèmes d'écriture jusqu'ici occultés ? A quel autre *praticien* d'aujourd'hui se fierait-on qui jurerait n'opérer qu'à mains nues ?

Si tant est en revanche que le véritable intérêt d'un « *livre d'auteur* », par-delà sa garantie d'authenticité individuelle, serait surtout d'excéder les attentes strictement programmables de lecture qu'on en a, d'offrir en somme à qui les lit

l'opportunité de plus de sens et/ou de plaisir qu'il n'en préjuge et qu'aucun logiciel ne saurait objectivement en prévoir, quelle meilleure occasion de s'en assurer *avant* publication que cette même exigible discussion avec l'auteur *après* lecture première de son texte ?

Nul n'ignore que des tombereaux de supposés *vrais* manuscrits romanesques échoient à l'attention, chaque année, des clercs directeurs de collections. On le sait et on ne peut que le comprendre : dans une société où les emplois jetables n'ont cessé de remplacer les vrais métiers, l'ouvrière activité de romancier est l'une des rares - sinon la seule - où il reste possible (ou en tout cas pensable...) de s'identifier en toute indépendance à ce qu'on fait, où on veut quand on veut, sans compétences précises ni lourd investissement matériel. Outre qu'à défaut d'un salaire elle promet encore une aura de respectabilité, il arrive même qu'on en vive mieux que bien...

On conçoit du même coup le vertige du clerc éditeur, contraint de tout lire « *avec la plus grande attention* » pour tout juger, sachant pertinemment (s'il est lucide) qu'on ne lit jamais *tout* d'un texte, a fortiori quand on ne le lit qu'une fois. Comment ne comprendrait-on pas qu'il n'ait personnellement ni le temps d'aucune relecture, quels que soient ses doutes et scrupules, ni à cœur d'en débattre avec quiconque aurait des critères différents des siens et l'obligerait, de fait, à relire...

D'où l'impératif, pour juste donner au *vrai critique* intronisé clerc recruteur tant l'opportunité du nécessaire entretien d'embauche que le temps matériel d'une relecture obligée, de filtrer d'abord le flux des manuscrits qui lui parviennent afin d'en réduire le nombre. Comment ne serait-ce pas là le premier intérêt d'un label « *livre d'auteur* » auquel ne sauraient prétendre que les aspirants romanciers répugnant aux aléas d'un loto, et capables - preuves tangibles à l'appui - d'explicitier jusque dans le moindre de leurs choix les tenants et aboutissants spécifiques de leur démarche : ses pourquoi, ses comment, ses pour quoi ?...

Que l'Editeur attentif à préserver son image de marque daigne en croire mon humble expertise : ceux-là sont on ne peut plus rares.

On m'objectera sans doute, et Antoine le premier, que le *vrai critique* ainsi préposé en son nom à son juste souci de labellisation n'en serait pas moins seul, au final, à décider de l'estampille en son âme et conscience. Discussion approfondie ou pas, déontologie ou pas, et quelle que soit son exigence d'impartialité, comment interdirait-on au clerc d'y prendre en compte ses propres goûts, couleurs, opinions ou autres coups de cœur et de colère ? Qui ou quoi l'empêcherait de conclure superbement comme à l'ancienne : « *Vos arguments sont excellents mais - trois fois hélas ! - ne nous ont pas convaincu(s)* », ou encore, comme c'est devenu la règle du commercialement correct : « *Vos arguments nous ont convaincu(s) mais - et nous le regrettons vivement - ne convaincront pas nos lecteurs...* » ?

Ce serait toutefois négliger les opportunités contemporaines de ce que nous avons justement appelé *traçabilité* :

La nécessaire discussion préalable au certificat autoral ne saurait se faire aujourd'hui, sauf aveuglement, comme j'en ai connu les prémices avant la banalisation du numérique : un aimable et subreptice échange de confidences, entre deux trains Paris-province, dans une cellule monacale de la rue GG ou à la table d'un café du boulevard Saint-Germain. Moins encore par voie téléphonique ou postale. Si je l'ai baptisée *discussion* c'est qu'elle porterait en priorité sur ce qui pose rationnellement problème plutôt que sur d'éventuelles phobies communes et autres affinités électives (*j'aime/j'aime pas...*) qui par définition ne se discutent guère. Si je la préconise *approfondie*, c'est aussi qu'elle excèderait à coup sûr tout ce qui peut se dire oralement, quand l'urgence de contrer l'objection inopinée conduit à y répondre maladroitement, ou à côté, ou par quelque lieu commun tous usages dont on comprend aussitôt, mais trop tard, qu'il dévoie la pensée sans remède. Une discussion approfondie, elle, ne saurait se concevoir que via *l'écrit*, tel que celui-ci permet seul tant la réflexion que l'autocorrection, tel qu'il accorde seul le temps de *chercher ses mots* - comme font les *vrais* auteurs selon Valéry - afin de possiblement *trouver mieux* que ce que la spontanéité eût fait dire. Réflexion, recherche et autocorrection - soit observé entre parenthèses - dont est pour l'heure bien incapable l'IA, vouée sans scrupules ni repentirs à l'épandage linéaire de sa profuse culture.

Et ça tombe bien !

Nous disposons désormais d'Internet (étymologiquement *toile*, *réseau* et *piège*) dont on a certes beaucoup à craindre, à commencer par la réponse à tout pour tous clé en mains, sinon l'hyperbrocante de toutes les langues de bois, de toutes les libres croyances et de toutes les opinions exclusives. Mais n'oublions pas que c'est aussi - puisque aussi bien nous n'y échapperons pas - un outil de communication textuelle à la fonctionnalité redoutable : outre que la discussion par courriels peut s'y réclamer de questions et de réponses écrites mûrement réfléchies et de démonstrations dûment construites, outre que ces dernières s'y étaièrent aisément d'éventuelles pièces jointes, outre qu'elle peut se faire à distance en temps quasi réel sur les points les plus problématiques sans avoir à souffrir d'aucun délai postal, n'y est-elle pas aussi et surtout - puisque c'est en l'occurrence notre premier objectif - intégralement *traçable* et potentiellement accessible à tous aussi gratuitement qu'il peut être ?

Sans doute la discussion en ligne (j'en donne ici le fâcheux exemple) risque-t-elle en revanche de s'éterniser, et d'autant que les plus approfondies convoqueront forcément des considérations toujours plus générales sur les rapports de chacun au reste du monde. Et sans doute s'interrompra-t-elle comme toute discussion par la force des choses, avant même que le roman prétexte soit définitivement labellisé ou non, dès lors que l'un ou l'autre des correspondants, clerc ou postulant, aura jugé bon de jeter l'éponge. Qu'elle soit alors publiée - en ligne toujours - à l'initiative des deux ou d'un seul des deux, telle qu'elle

s'interrompt en mal de suite ou à terme, force n'en aura pas moins été à l'un comme à l'autre d'y témoigner un peu plus clairement, chemin faisant, de ce que recouvrait à leurs propres yeux le fuligineux concept d'*auteur*, et permettrait en particulier de distinguer, chacun de son point de vue mais désormais au regard de tous, un *vrai* « livre d'auteur » d'un faux... D'y témoigner en somme ici et là, le clerc autant que le catéchumène, fût-ce parfois inconsciemment, de sa propre et nécessaire *théorie du texte* (ses pourquoi, ses comment, ses pour quoi...) si pudiquement occultée jusqu'alors...

Ainsi passerait-on - soit dit autrement - d'un jugement littéraire comme il se pratiquait dans une prestigieuse maison d'édition du temps de l'exception culturelle (à huis clos, hors législation commune, sans jury populaire ni accès public au dossier d'instruction, ni appel à témoins, ni défense personnelle ou assistée du mis en cause...) à quelque chose qui s'apparenterait à un début de procédure démocratique...

Sans doute celle-ci - soyons honnête - serait-elle en général plus longue et chipoteuse que sous Ubu, plus exigeante aussi de part et d'autre et peut-être même, au bout du compte, plus drastiquement sélective. Mais bon... juste permettre à tous d'un peu mieux comprendre de quoi chacun parle quand il use du noble vocable d'*auteur* plutôt que d'*amateur*, de *dilettante*, de *littérateur*, de *compileur*, d'*épigone*, de *petit maître*, d'*écrivassier*, de *scribouillard*, de *graphomane*, de *pisse-copie* ou autre *ghost-writer* (intégralement humain ou numériquement assisté), est-ce que ça a un prix quand on est clerc Editeur soucieux d'accréditer son image de marque ?

Tu auras dès lors compris, le clerc de demain et Antoine itou, que le plus important ici (le plus éclairant, le plus transparent, le plus *honnête* ...) ne serait plus tant le label « *livre d'auteur* » en soi, si rassurant soit-il pour le client lecteur, que l'exigible débat en décidant ou non, ainsi rendu public et seul à même de lui donner un sens.

Si j'ai parlé de *rêve* personnel au début de ce développement, tu l'auras non moins compris, toi, Antoine et le clerc de demain, c'est que bien sûr ceux que j'ai désignés sous le nom d'écrivains *chercheurs* (mes semblables, mes frères...) seraient les premiers à pouvoir répondre aux exigences d'un tel débat avec des clercs *chercheurs* eux-mêmes.

Mais pas seulement...

N'est-ce pas elle, cette discussion approfondie - méthodique, même si toujours inachevée - et surtout *écrite*, dont j'aime à penser que la seule publication (ce qui la rendrait publique) permettrait à tout le moins d'outrepasser les différends à défaut de les résoudre entre esprits chercheurs de bonne foi. Ceux en tout cas qui doutent assez d'eux-mêmes pour s'attacher à se convaincre plutôt qu'à vaincre ou censurer : moi et mon père, et le Camarade, et Roland, et l'Ami en général, et le Clerc.

Mieux...

N'est-ce pas une discussion du même ordre que je n'ai cessé d'entretenir dans mes fictions avec les auteurs du passé qu'elles convoquaient (Nerval en l'occurrence, mais aussi Yourcenar, Verne, Bioy-Casars, Nabokov, Descartes, Fabre, Simenon, Christie...), eux qui ne pouvaient plus me répondre ? Certes pas en y récusant systématiquement leurs pratiques à la façon des avant-gardes. Moins encore en y occultant leurs apports, ni même en m'interdisant de les citer, de les imiter, voire de les copier-coller... Certes pas en proposant *mieux* qu'eux, ou plus vrai ou plus beau, ni en résolvant mieux les problèmes de représentation plus ou moins distanciée du monde et d'eux-mêmes qui se posaient à leurs époques respectives, mais en s'en posant d'autres, sur la base d'hypothèses qui ne pouvaient s'y faire et de défis qu'ils ne pouvaient s'y lancer, faute en particulier d'outils numériques pour alors les permettre.

Tu pourras certes m'objecter - toi, le clerc et Antoine - qu'ainsi déterminé, le statut d'*auteur* ne saurait dûment être accordé qu'aux seuls fictionnaires ayant a minima gardé traces de leur engagement personnel dans le processus d'écriture. Autant dire peu - très peu - d'aspirants, et d'autant moins que l'usage du traitement de texte permettra communément d'effacer à mesure les ratures, les repentirs, les restructurations ou autres moutures d'éventuels cahiers des charges et jusqu'au souvenir d'un quelconque *pourquoi* initial ou *pour quoi* final. C'est vrai...

Vous pourrez m'objecter de même - toi, Antoine et le clerc - que se trouverait ainsi disqualifié d'office quiconque ne se serait jamais posé de telles questions ni confronté consciemment à aucun problème d'écriture excédant le vertige de la page blanche. Quiconque écrirait en somme comme il pense, ressent et respire sans jamais se remettre en cause, comme qui dirait de façon *machinale*...

C'est vrai...

Antoine pourrait même s'indigner - et le clerc, et toi... - de devoir ainsi refuser l'appellation « *livre d'auteur* » à d'authentiques génies « *déconstructeurs de sacré* » et « *d'une originalité absolue* » (comme tu le dis de Jésus) sur la seule raison qu'ils seraient incapables d'explicitier leurs raisons, a fortiori d'en fournir des traces probantes...

C'est vrai...

J'en serais le premier marri, crois-le bien, ayant peu d'empathie pour l'autoritarisme sectaire. Et je conçois d'autant mieux qu'on puisse se sentir blessé de ne pas être reconnu *auteur* que je l'ai été moi-même - pour ne pas dire *humilié*, sans feinte indifférence - chaque fois qu'on a refusé mes romans et jusqu'au droit de les défendre... Mais qui ne comprendrait (même Leclerc, l'autre, celui de la *grande distribution* comme on dit *grande littérature*, te le confirmerait...) que pour empêcher un label d'origine contrôlée de devenir une arnaque de plus il convient pour le moins de rendre accessibles à tous, et contrôlables, tant la fonction du produit que sa composition, allergènes compris, et ses principales phases d'élaboration ?

Le problème, à mieux y réfléchir, serait-il d'ailleurs ici l'attribution en soi du label, ou pas plutôt l'intitulé indistinctement survalorisant de celui-ci ? Pourquoi ne pas lui préférer plus honnêtement, puisque tel en serait au bout du bout le *vrai* sens, « *œuvre de recherche* », par exemple, ou « *formaliste* », ou « *matérialiste* », (tu auras compris que c'était pour moi la même chose), toutes distinctions que les non moins *vrais* auteurs de collections autrement ciblées ne sauraient, en toute lucidité commerciale, ni revendiquer ni jalouser ? Ce qui nous permettrait tant de relever le défi d'Antoine que de prolonger mon rêve...

Imaginons ce que pourrait alors devenir une grande holding éditoriale de langue française, Madrigall ou n'importe quelle concurrente, où s'ajouteraient aux collections de nouveautés traditionnellement formatées (sentimentales, de SF, policières, pour la jeunesse, etc...) d'autres plus librement *littéraires*, certes, mais dont les objectifs spécifiques seraient tout de même un poil plus lisibles qu'aujourd'hui. A commencer par la nôtre ainsi étiquetée « de recherche » (comme feu *Le Chemin* mais plus explicitement et avec la garantie, ci-dessus décrite, d'une sélection un tant soit peu plus objectivement instruite elle-même...)

A commencer par la nôtre, oui, mais sans s'y tenir...

J'aurais fait un très mauvais clerc éditeur, Joël, tant le désir en soi d'écrire et d'être lu me semble existentiellement légitime et tant la nécessité sociale autant qu'économique de sélectionner les écritures et d'orienter les lectures implique de décevoir ledit désir pour le plus grand nombre. N'est-ce pas pour cela que je n'ai eu de cesse d'en toujours mieux comprendre les tenants et aboutissants, tant chez *Je* que chez les autres ? Or Pennac en sera le premier d'accord : tout désir en matière d'écriture est respectable qui satisfera le désir lectoral d'autrui. Encore conviendra-t-il dans tous les cas d'annoncer la couleur avant qu'autrui achète le livre (prenne le temps de le lire, s'y *investisse*...) : qu'il sache au moins à quoi les intentions de l'auteur l'exposent. Surtout en un temps, Houellebecq ne me contredira pas, où le risque est manifeste d'en avoir de moins en moins à perdre...

Alors pourquoi pas des collections romanesques ouvertement destinées à faire rêver, *et c'est tout* ? Des collections à faire penser, *et c'est tout* ? Des collections où chacun aimera *se reconnaître* tel qu'en lui-même ? Des collections à conforter chacun dans ce qu'il pense, éprouve et aime déjà ? Des collections pour vrais croyants, vrais idolâtres, vrais cyniques ? Des collections engagées *de droite* pour lecteurs de droite, *de gauche* pour lecteurs de gauche, mais réciproquement ouvertes à quiconque raffolera d'y chercher les poux d'en face ? Et toujours, indémodables, des collections autofictionnelles de témoins majeurs ayant souffert en première ligne des conflits et ostracismes sociétaux d'actualité les plus clivants...

Tous les genres et transgenres, dans mon rêve, auraient ainsi leur collection d'accueil aux enjeux clarifiés, et à la tête de chacune - *right reader at the right*

place - un clerc responsable dûment motivé, prêt à débattre par écrit des critères de recevabilité autorale propres à son diocèse.

Outre que je ne dispose évidemment pas du pouvoir discrétionnaire d'en décider, mon très chrétien scrupule à censurer mon prochain sur la raison que je *ne l'aimerais pas* m'y ferait même tolérer - sans feinte magnanimité - une collection résolument affectée aux best-sellers les plus préfabriquables. Pourquoi refuserait-on le droit d'exister à tels Big-Macs verbaux bourrés de tout ce qu'on aime, s'ils plaisent ainsi sans que rien y soit jugé toxique par Llama (Chat GPT, Google DeepMind, Meta, Anthropic...), et s'ils nourrissent en conséquence les caisses de la Maison mère sans nuire outre mesure à son aura ?

A une correspondante qui s'effarait jadis de l'*insincérité* de feu Guy des Cars plus encore que de la mienne, je faisais observer à cet égard que rien, sauf éventuelle discussion sérieuse avec lui, ne permettait au contraire d'affirmer que le bonhomme n'écrivait pas le plus sincèrement du monde les livres qu'il eût juste aimé lire : qu'il soit d'empathie ou d'antipathie, en saine justice, le seul *feeling* ne saurait faire office d'intime conviction.

Dans le même esprit d'ouverture sinon de lucre, je n'aurais rien contre une autre collection exclusive qu'on pourrait dire de *guest stars*, fictionnaires d'un jour issus du showbiz, de la télé-réalité, du sport, de la politique, du monde des affaires, des talk show ou autres réseaux internautiques, soucieux de prouver à leurs fan clubs autant qu'à eux-mêmes - et on les comprend - qu'ils pourraient bien valoir un peu mieux que l'image en 2D où leur notoriété les enferme. N'en doutons pas, ni ne doutons que la clientèle aimera suivre ...

Et puis tiens, soyons oeucuménique ! Pourquoi pas, à titre d'exception qui confirmerait les règles, quelque collection que se réserverait le plus haut clergé, une par holding ou par filiale, où le Clerc Editeur aux commandes déciderait seul des publications sans pour sa part s'embarrasser de raisons, sinon qu'il en *aimerait* les auteurs *et c'est tout* ? Quelque collection blanche (de Littérature pure en quelque sorte, vierge de toute théorie partisane) destinée à juste partager ses amours littéraires perso, et qu'on dirait de ce fait d'ami(e)s, d'ami(e)s d'ami(e)s, de fils ou filles d'ami(e)s et de filles ou fils d'ami(e)s d'ami(e)s...

Parce que c'est eux, parce que c'est moi, en quelque sorte... Il n'y a pas de honte à promouvoir ceux qu'on aime.

Les mauvais esprits me feront observer que ça s'est toujours fait et se fera toujours en dépit des jaloux jusque dans le meilleur des mondes.

Oui et non...

Oui, parce que - n'en déplaise à Montesquieu - nul n'empêchera quiconque détient un pouvoir décisionnel de subrepticement prioriser l'intérêt des siens sur l'intérêt de la cité - a fortiori de la planète - dont d'ailleurs nul ne saurait détenir l'exclusivité.

Et non... parce que les plus éclairés parmi les Clercs ont bien compris que tout favoritisme, en démocratie, se devait d'être en effet des plus subreptices : leurs ouvrages les plus indûment aimés ne sauraient s'y publier ensemble dans une

même collection que chez les (très) petits éditeurs n'en affichant qu'une. Comment, dans une holding de vingt-cinq catalogues, en revanche, ne se répartiraient-ils pas plus discrètement dans tous ?

Sauf si...

Sauf si, bien sûr, ladite holding joue son prestige sur la carte de la traçabilité plutôt que sur celle, à jamais artistiquement floue, du génie créatif... Pourquoi pas, dès lors, une collection bravement labellisée « *livres d'Editeur* » ?

Il n'y a pas de honte à ne plus avoir honte d'*aimer*.

Les plus futés d'entre les mauvais esprits me rappelleront alors (et même Antoine en retrouverait la mémoire) que la *vraie* Littérature (la Bonne, la Grande...) n'est pas un produit de marché comme un autre et ne saurait s'en tenir à satisfaire des attentes préétablies, voire préconditionnées, si spécifiques et diversifiées soient les intitulés des collections à l'étal et si traçables en soient tant la fabrication que la sélection.

C'est on ne peut plus vrai.

D'où l'intérêt, pour ne pas dire l'impérative nécessité, de notre collection « *de recherche* » - une seule suffirait par holding - en regard de toutes celles qu'on pourrait ainsi qualifier de consuméristes ou « *de confort* » puisque explicitement destinées à conforter chacun sans mauvaise surprise dans ce qu'il est présumé en attendre.

Telle qu'elle suggère au contraire, et à juste titre, que l'auteur lui-même ignore ce qu'il va trouver en posant le premier doigt sur son clavier, l'étiquette « *de recherche* » ne serait certes pas de celles qui rassurent le chaland. Le zoïle standard des années 70 n'avait pas tort qui soulignait que les chercheurs autoproclamés y étaient surtout en quête de lecteurs. Avouons aussi que nombre de leurs expériences, dans la tradition suicidaire de feu les avant-gardes, faisaient allègrement fi de tout critère de recevabilité lectorale, comme d'ailleurs de toute esquisse de séduction liminaire. Dont acte... Mais ne serait-ce pas précisément le rôle d'une discussion publique avec le clerc chercheur que de convenir - a priori, a posteriori ou en temps réel puisque c'est désormais concevable - de garde-fous accessibles tant à la conscience qu'à la raison de tous les éventuels intéressés ?

De là à garantir que la population de nos téméraires, même ainsi canalisés par la promesse argumentée d'une littérature à la fois résolument différente, lisible et jouissive, suffirait à équilibrer le budget de la collection... Un défi demeure un défi. C'est un peu comme une hypothèse d'écriture que nul n'a jamais faite : qui peut dire *impossible* tant qu'il n'a pas essayé ?...

Sans doute à cet égard l'intitulé « *de recherche* » paraîtra-t-il rébarbatif à qui la Littérature serait avant tout, au rebours des sciences et technologies numérisées, l'expression directe de l'âme. Sans doute ses substituts (*formaliste*, *matérialiste*, et *progressiste* a fortiori) sont-ils non moins péjorativement connotés chez qui, à juste titre, s'effare depuis Hiroshima, l'effet de serre et l'IA invasive, que la trop libre raison pure s'avère à l'origine des pires menaces pour l'humanité. Mais

n'est-ce pas justement l'occasion, plutôt que de réduire ladite littérature à un confortable refuge pour survivalistes de tous bords (façon opium du peuple) d'y canaliser *aussi* ladite raison vers des évolutions moins toxiques ?

On n'arrêtera pas le progrès, mais qui affirmerait (croix de bois, croix de fer...) qu'on ne pourra jamais le réorienter ?

Sans doute l'enjeu et promesse de remise en question personnelle accompagnant le label effraiera-t-il de surcroît quiconque estime s'être définitivement trouvé à vingt ans. Sans doute enfin celui conjoint d'*exaltation* au sens le plus fort fera-t-il office d'épouvantail chez ceux - fussent-ils mâles et urbains - que l'ami Bens disait « *vieilles filles de province* »... Mais quoi ! A même admettre que la remise en cause perso ni le plongeon baudelairien dans l'inconnu du langage ne leur soient d'excitants arguments de vente, qui croira qu'un consortium culturel ne dispose pas d'inventifs publicistes capables de slogans plus affriolants ? De ceux comme celui déjà cité de la FNAC, par exemple, listant ce que vous devez connaître « *pour briller dans vos soirées* »... Je suggérerais plutôt quant à moi, quoique sans obligation :

« *Pour vous sentir moins con après lecture qu'avant
sous réserve de ne pas trop aimer l'être* »

Même qu'à titre exceptionnel en littérature publicitaire, sans me vanter, ce serait tout à la fois sincère, au premier degré, contrôlable et *vrai*...

Qui sait si une malheureuse minorité (*unhappy few*) d'éternels insatisfaits saturés de prévisible et déçus par leur moi, ne s'y remettrait pas à lire en nombre suffisant pour rendre la collection viable ?

Qu'en pense le clerc de demain ? et Antoine ?

Tout cela procède, rappelons-le, d'une extrapolation subjective à court terme de ce que l'inconscient populaire - liberté aidant de penser ou pas - a très objectivement fait du vénérable concept d'*auteur* en quelques décennies, aussi vite qu'il avait fait passer le Poète du statut de messie visionnaire à celui d'indécrottable naïf, et toute littérature soupçonnée d'un grand L, dionysiaque et apollinienne confondues, à du brassage de vent.

« *Words, words, words...* », m'objectait JML qui n'en avait pas moins misé sur eux la légitimité de son pouvoir et sa source de revenus...

Encore n'est-ce de ma part, pour ne pas décourager le clerc novice, qu'une extrapolation résolument optimiste : un *rêve*, répétons-le. Celui que le défi d'Antoine ne vise pas juste l'effet d'annonce, et qu'il engage bel et bien l'Editeur (tout Grand Editeur...) à restructurer son royaume sur la base de la transparence.

La cause n'est pas désespérée : l'affaire Boualem Sansal n'est pas la première, ni la dernière j'aime à le croire, attestant (très) haut et (très) fort qu'Antoine lui-même et sa garde rapprochée ne sont pas foncièrement hostiles à l'universel droit d'expression ni aux jugements équitables dès lors que l'image de marque

risque d'en pâtir. Qui ne serait d'accord que la place de l'écrivain n'est pas en prison ni celle de ses ouvrages aux oubliettes ?

Reste, convenons-en, que ça n'est pas dans la poche...

Sans oublier le petit rêve dans le grand d'au moins un plus-que-clerc décideur pas trop servile et de bonne foi parmi les vingt-cinq de la holding, susceptible de se laisser convaincre par un Verbe pas encore mort exprimant autre chose que ce que la loi du marché lui enjoint.

Ce qui n'est pas dans la poche non plus : ma seule (et brève) correspondance avec certains d'entre eux (M. Maffesoli en étant le fleuron) témoignerait assez que même ma chère Université laïque et jusqu'au CNRS peuvent accoucher de présumés chercheurs aussi imbus de leurs titres et distinctions que libéralement obscurantistes...

Mais sinon ?...

Sans un lieu où faire dire au Verbe - d'où tout procède - ce qu'il n'a pas encore dit d'exaltant, quelles options pour les *auteurs* ? et pour les clercs ? Sans un (petit) *cadre* où s'exposer dans le royaume des lettres selon Ubu, achalandé au fil des ans à la Mouret puis restructuré façon Kafka, quel avenir pour l'esprit de recherche en littérature ? Et quel avenir en général pour une Littérature ainsi réduite à satisfaire toutes les attentes préconditionnées par elle-même, fût-ce en toute traçabilité, à l'exclusion libéralement délibérée de celles qui les remettraient en cause ?

On pourrait même extrapoler un poil plus avant :

Que deviendrait une société dont le Verbe, faute désormais d'offrir la moindre résistance ni d'avoir quoi que ce soit à (re)dire par lui-même, serait en phase terminale sinon aussi mort que Dieu ? Qu'y liraient (écouterait, verraient, sentiraient...) ses derniers idolâtres ainsi formatés dès l'enfance par le décalogue de leurs droits à n'y retenir que ce en quoi ils se reconnaissent en y occultant ce qui les *gêne* ? A quels amateurs de belles histoires s'y adresserait-on encore qu'ainsi fidélisés chacun aux collections de leur choix, classées d'alpha à oméga par goûts, niveaux culturels et croyances, et à leurs auteurs favoris dans chacune - garantis nature ou assaisonnés d'IA pourvu qu'elle soit d'origine France et ne fasse pas la morale - en manière de *prochain* exclusif ?

Je vous détaillerais bien enfin, cher Joël et cher clerc de demain, ce qu'il resterait au bout du bout du christianisme et de Shakespeare, du Sacré, de l'Écrit, de l'Art - de la Justice, de l'Amour, de l'Amitié, du Progrès, de la Science même et du simple Désir de comprendre pour mieux (se) *connaître*... - dans quelque monde ultime ainsi libéré de tout esprit critique, où chacun trouverait à se satisfaire selon sa programmation et où rien en conséquence n'exciterait l'envie, n'engagerait à la révolte, n'induirait de remise en cause ni ne susciterait le moindre émoi qualifiable d'exaltation, mais bon... Ce ne serait ni romanesque ni dialectique, et ça a déjà été fait.

III - Genèse et enjeux d'un site

« Arpenteur ? *prononça encore derrière lui une voix qui semblait hésiter...* » F. Kafka

Je t'ai menti, Joël.

Je t'ai menti - notre langage étant ce qu'il est - comme quiconque ne peut que mentir qui jurerait de dire toute la vérité et rien que la vérité : c'est d'ailleurs - tu le sais désormais - parce que l'étiquette « *fiction* » convient à l'avance de ses occultations et de ses trompe-l'œil qu'elle s'est longtemps offerte à moi comme la seule éventuelle façon de (me) dire sans (me) mentir.

Je t'ai menti comme (se) ment quiconque dit « *je t'aime* » en négligeant que le mot ne saurait avoir le même sens ni les mêmes connotations pour l'autre que pour lui. Comme *Je* ment à *L* dès la première page de sa lettre par-delà ses précautions oratoires en lui promettant, pour la séduire, *la* vérité de leur histoire. Comme tout auteur (par-delà son étiquette) ment ne serait-ce que par omission à son lecteur pour juste en être lu, tout enseignant à son élève pour en être écouté, et tout politique à son électeur pour en être élu - en dépit qu'en aient les plus sincères.

Je t'ai menti surtout comme on est obligé de le faire quand l'échange verbal excède le seul plaisir de se sentir exister dans le regard de l'autre et qu'un enjeu vital s'y cache qui ne l'est plus *pour rire*, comme disent les innocents, mais moins innocemment *pour du beurre*.

Encore convient-il, pour espérer un jour s'en faire pardonner en reconnaissant a posteriori son mensonge, de mieux comprendre soi-même quel beurre on (se) proposait d'y gagner.

Passons donc aux aveux.

Quand je t'ai donné à lire *Le regard* je n'irais pas jusqu'à prétendre que je savais, mais je me doutais, connaissant ton intérêt pour les dilemmes de la psyché, que mon récit te séduirait. Quand je t'ai simultanément soumis *Z ou la création* (initialement titré *Genèse*), je me doutais non moins que ton préjugé à l'égard des polars te le ferait détester.

Si je t'ai ainsi proposé ensemble deux romans si dissemblables, comme je l'ai fait auprès d'autres lecteurs amis dont je connaissais les diverses affinités, ça n'était donc pas pour prendre en compte leurs éventuelles réserves, si pertinentes soient-elles relativement à leurs propres critères d'appréciation : de toutes manières, tu l'auras compris, il m'eût été impossible de corriger (*élaguer, clarifier, revivifier et très nettement raccourcir*, dirait J-ML...) aucun des deux d'une quelconque manière. Mon but était plus pervers : obtenir la preuve qu'un même type de régulation formelle (en l'occurrence celle des *versus intexti*) pouvait d'emblée séduire un lectorat et en faire fuir un autre, et inversement selon ses modalités de mise en œuvre.

Soit dit en clair : à défaut de réaliser l'éternelle utopie du roman génial qui comblerait tous les publics, à défaut moi-même de plaire à tout le monde, preuve serait faite que la procédure permettait au moins, d'un texte l'autre et dès leur première lecture, de satisfaire des attentes lectorales aussi potentiellement étrangères aux miennes qu'exclusives entre elles.

Reste que *plaire, séduire, satisfaire des attentes lectorales* prédéterminées, fussent-elles variées (ce que font très bien toutes les littératures ciblées, consciemment ou moins, suppléées ou moins par l'IA) n'est depuis longtemps pour moi, tu l'auras compris de même, qu'un enjeu liminaire.

Il faut dire que l'enjeu suivant, celui de la remise en question tant du lecteur que de l'auteur par le Verbe lui-même, a fortiori s'il vise tous les publics ainsi conquis sans distinction, est un chouia plus difficile à atteindre : la remise en question passe aussi mal qu'elle se vend mal... Autant les paradoxes spatio-temporels contestant notre réel référent* seront vite admis comme avatars du fantastique ou de la SF, autant l'évidence n'a induit aucune tradition, hors parfois en poésie, que la page imprimée était elle-même un espace-temps à part entière et que les mots y jouaient (ou pas) un rôle majeur. Mots qui ont bel et bien une apparence, pourtant, ambiguë comme toutes les apparences, une patrie, une histoire, un statut social de sénateurs, de roturiers ou d'immigrés, un look, une place à se faire, un timbre de voix propre, des jeux et connivences entre eux clairement plus réels, pour ne pas dire plus concrets, que les personnages et les décors de romans dont ils construisent l'illusion...

Tu en as fait l'expérience à tes dépens : même explicité et dûment justifié sur les trois pages censées en dénouer l'intrigue, un tel activisme du langage au sein d'un roman comme *Le regard* ne sera presque jamais détecté par nos radars conventionnels de lecture.

C'est comme ça : tu n'y es pour rien et j'en prends acte ! En attendant que notre enseignement aussi idéaliste que pragmatique du Verbe investisse dans l'amélioration des radars, en attendant qu'il en ait juste la volonté, force nous sera d'y prêcher la recherche en Littérature dans les catacombes des catacombes. Mais tu comprendras au passage que je puisse m'inquiéter d'un inconscient collectif de plus en plus formaté à l'efficacité - j'assume *formaté* - prêt à gober que la maîtrise de la lecture et de l'écriture, contrairement à celle des sciences et techniques, se devrait d'être acquise à 11 ans... Comme il a gobé depuis longtemps - à n'user du Verbe qu'en manière de miroir - que l'Art ni la Littérature n'étaient susceptibles de *progrès*.

Mon échec personnel - car c'en était un - à révéler ma règle génératrice à tous mes amis testeurs et cobayes malgré eux par le seul moyen de la fiction n'était certes pas irrémédiable : une postface plus explicite, par exemple, pourrait en faciliter l'accès aux futurs lecteurs de la version publiée. Ou encore, ultérieurs à

* *L'Anomalie, Le Mont Analogue, L'île du jour d'avant...* mais aussi, au cinéma, *Retour vers le futur, Un jour sans fin, Truman show...*

la publication, des commentaires ponctuels ou autres indices négligemment lâchés ici et là dans des revues intimistes en manière de courte échelle : Perec avait donné l'exemple en distillant de la même façon quelques signalements de régulations corollaires de *La vie mode d'emploi*. Ou enfin, à défaut de revues, de journaux concernés et de clercs chercheurs, à défaut même de publication et de catacombes, il y aurait toujours la Toile - quoi qu'on en craignît - où laisser fuiter des réponses à ceux qui se poseraient encore des questions...

Mais en attendant...

Après l'accessibilité à la règle, il convenait de vérifier auprès de mes amis testeurs que j'avais bien atteint mon ultime enjeu - mon *beurre* en quelque sorte - sans lequel atteindre les précédents n'aurait guère eu de sens : celui que j'ai dit de l'*exaltation* du lecteur une fois son préjugé remis en cause par la révélation de la règle.

Or c'est là que se présente un kolossal obstacle...

Comment exiger de quelqu'un qu'il vous *re-lise* qui a déjà fait l'effort de surmonter ses préjugés pour vous lire ? Comment même l'exiger d'un fidèle complice qui connaît vos pratiques, y adhère en confiance, et dont le plus grand plaisir, sinon tout le plaisir, est d'élucider seul le problème formel que vous vous êtes posé ?

Les préjugés de lecture (sans lesquels, rappelons-le, il n'est pas de lecture) sont ainsi faits : le pur amoureux de jeux verbaux, se sentant *rassasié* d'avoir trouvé la règle, ne relira que pour éventuellement la contrôler. Le lecteur idéaliste - conditionné à penser que le formalisme ne saurait être qu'ornemental ou conventionnel et incapable en soi de susciter de *vraies* idées ni de *vraies* émotions inédites - ne retiendra au mieux que celles où « *il se reconnaît* ». A supposer qu'ils relisent dans la foulée, l'un et l'autre occulteront presque toujours, s'ils ne le dénoncent pas comme maladroit, ce qui résiste derechef à leurs attentes et ne peut plus que les *gêner*.

Rappelle-toi et pardonne-moi de ressasser : c'est seulement avec le recul du temps, avec l'aide le plus souvent de nos maîtres, de préfaces, de postfaces, des notes en bas de page de nos petits classiques, d'exégèses universitaires ou de l'enthousiasme communicatif d'un proche que nous avons appris à *re-lire autrement*. Parfois à peine autrement, avec le même plaisir pour peu que nous ayons peu appris nous-mêmes dans l'intervalle, parfois au contraire avec un moindre plaisir, parce que les poncifs et trucages nous y apparaissent plus flagrants, mais parfois aussi avec un tout autre plaisir qui n'en efface pas pour autant les enchantements épiphaniques. Je ne sais pas toi, mais je n'ai jamais adhéré d'emblée aux peintres, musiciens et romanciers qui sont devenus mes géants : tous ont commencé par me *gêner*. Les exaltations persévérantes que je vise à mon tour impliquent, j'en ai bien peur, de laisser toujours plus de temps au temps.

A défaut d'être exaltante, l'expérience malheureuse de ma correspondance avec JML était on ne peut plus édifiante à cet égard. Si *ébaubi* (c'est son mot) ait été mon clerc à la révélation des contraintes du *Domaine d'Ana*, si *impressionné* s'avouât-il « *par la rigueur et l'exigence de (ma) démarche* », à aucun moment ne lui est apparu que cette exigence remettait précisément en question les attendus de sa lecture première. Tel est bien le plus infantile des préjugés de l'idéalisme lectoral : fût-elle ébaubissante, aucune révélation d'aucune procédure d'aucun texte formaliste ne saurait lui faire exprimer autre chose que ce qu'on en a retenu sans la connaître. Et pouvais-je exiger d'un clerc attitré, fût-il mon cadet de dix ans, ce qu'on n'oserait pas demander à un apprenant de terminale ni même de sixième ?

« *J'ai souvent l'impression*, m'écrivait-il vaillamment avant de ne plus me répondre, *que vous vous adressez à moi comme à un petit garçon* » (*Ecriverons et liserons* p. 94).

Comment aurais-je insisté ?

Huit années se sont écoulées avant que j'ose te demander à toi, Joël, de relire *Le regard* - que tu avais initialement *aimé* - à la lumière de sa contrainte. Huit années parce que - c'est vrai - ça ne se fait pas de laisser entendre à un ami, comme à un gamin, qu'il n'a peut-être pas tout compris de ce qu'il n'a lu qu'une fois fût-ce avec plaisir. Huit années parce que j'espérais aussi que d'autres le feraient spontanément, comme tout chercheur - j'imagine - espère que d'autres chercheurs s'inquièteront auprès de lui des tenants et aboutissants d'une expérience dont il ne leur aurait communiqué qu'un résultat intermédiaire. Huit années enfin parce qu'il m'était impératif, pour (me) prouver que mes deux *figures peintes* étaient également accessibles à des lectorats de sensibilités différentes, que celle de *Genèse* soit elle aussi élucidée sans mon aide : ce qui ne fut le cas, longtemps après son point final en 2016, qu'après son changement de page titre...

Pour autant je t'ai menti, ici même, en me plaignant qu'aucun de mes testeurs ne se soit exalté dans l'intervalle à la relecture du *Regard*. Plusieurs m'ont bel et bien témoigné qu'ils y avaient appréhendé l'une ou l'autre, au moins, des trois premières interprétations paraboliques que je t'ai exposées, et cela par le seul moyen de mes balises. Mais ils ne l'ont fait qu'oralement, et j'ignorais en ces instants d'exultation commune, qu'il me serait encore nécessaire de rendre *traçable* jusqu'à la recevabilité de mon travail... Ce qui s'avéra lorsque Patrick Beaune, mon éditeur de Champ Vallon, me signifia en dépit de son propre engagement verbal qu'il ne publierait aucun de mes deux tapuscrits. Loi du marché oblige.

Mon allergie héréditaire à la victimisation et au pathos dût-elle en pâtir, crois-moi : je ne me suis jamais senti aussi ressemblant que ce jour-là à mon tronc d'écorché.

Je te mentirais donc si je te disais ici que je n'en ai pas voulu à Patrick : rien sans doute plus que sa défection ne m'a jamais fait si affectivement mal. Sauf

qu'à la relecture, avec le temps là encore, je ne peux plus faire comme si j'avais ignoré ses problèmes de trésorerie, à Patrick, la menace que des léviathans culturels font peser sur son enseigne, sa demeure à courants d'air de Ceyzerieu, ses démêlés avec son ex-associée, sa rémission de méchant cancer... Et puis quoi ! je suis déterministe athée, Joël, et ne crois pas plus que toi à l'esprit du Mal : comment tiendrais-je quiconque pour responsable de ce que Nature et Culture ont fait de lui, ni même coupable, n'en déplaise à Sartre, de ce que Nature et Culture lui font faire de ce qu'elles ont fait de lui ? Je n'en veux pas plus à Patrick aujourd'hui que je n'en veux à mon père, pas plus que je n'en veux à Georges Lambrichs, mon second père s'il en fut, ni même à Mamamouchi Père (et fils de) sans qui le *Je* qu'ils ont exclu en bonne et due forme de leur paradis terrestre n'aurait publiquement jamais existé... - ces pères dont d'aucuns se disent parfois, dans les moments de grande solitude, qu'ils les ont abandonnés...

Reste que ce qui est accompli reste accompli.

Tu me dis avoir mis quarante ans à écrire *Récit d'une passion* et je te crois, même si je pense non moins probable que tu n'y as pas fait que cela. Mon premier essai romanesque de *Parola dipinta* remonte, pour ma part, à la publication du *Dioclétien détourné* dans le N°12 de *TEM*, au printemps 97. J'ai eu moi-même d'autres activités épanouissantes dans l'intervalle - rassure-toi - mais n'ai cessé de tenter d'y mieux résoudre les problèmes d'écriture et de lecture que me posaient les diverses modalités de sa mise en œuvre. Dix ans d'abord, de textes courts en brefs exposés théoriques, à tester la perception de ma recherche dans des revues confidentielles, des universités, des ateliers d'écriture, auprès d'amis de niveaux d'études et de sensibilités différentes. Puis dix autres à rédiger de repentir en repentir mes deux romans matérialistes (*formalistes, de recherche...*) - qui seront les derniers par la force des choses. Puis dix encore à les tester de même pour (me) prouver l'accessibilité de leur triple enjeu au plus diversifié possible des lectorats. A la louche un tiers de siècle à essayer de (me) convaincre qu'ils méritaient enfin leur publication et leur diffusion simultanées jusque dans le plus démagogique et le plus mercantile des royaumes, pour apprendre au bout du bout - malgré promesse faite - qu'ils n'y seraient publiés ni l'un ni l'autre pour des raisons budgétaires (j'allais dire : pour quelques deniers)...

Plus looser, je ne vois guère que le Saint-Esprit.

On en reste d'accord : la censure cléricale d'Etat, telle qu'elle s'imposait du temps de Diderot et perdure dans les dictatures de toutes engeances, ne saurait exister dans nos démocraties libérales pour les œuvres littéraires ni pour leurs commentaires. Ce que les loosers y nomment abusivement *censure économique*, celle qui interdira définitivement au *poor lonesome* arpenteur d'y vivre de ses trouvailles ni d'en faire publiquement la promo, n'est-il pas évident que c'est aujourd'hui Demos soi-même qui l'y autorise conformément au décalogue de ses droits ? Tout au plus pourrait-on regretter que le Clerc Editeur qui en vit, fût-il

un augure *de qualité*, s'octroie celle d'y décider seul à l'avance, études statistiques et comptables à l'appui (ou pas), de ce que Demos aimera, de ce que Demos voudra et de ce que Demos autorisera...

" *Ce que vous présentez comme la littérature de demain me semble voué, malheureusement, à l'enfermement et au secret* " prédisait déjà finement JML alors que son refus de juste la relire l'y condamnait sans appel.

Mais bon... A défaut de vrais clercs pour canaliser les curiosités de Demos loin des seuls vrais auteurs qu'il lui convient d'avoir lus pour briller dans ses soirées, rien ne saurait empêcher désormais les proscrits non prescrits de publier en ligne. A défaut de Dieu pour la conduire au port du doigt de son Clergé, le poème lancé à la mer des multitudes pourra encore y compter sur le hasard que rien, comme chacun sait, n'abolira...

Je citationne au passage pour témoigner que j'ai des lettres, mais tu l'auras compris : c'est moins le charme du hasard que l'impérative nécessité qui m'aura ainsi convié à publier gratuitement sur Internet deux romans si formellement conçus pour l'édition papier.

Voire une double impérative nécessité...

Soutenir que l'immense majorité de nos derniers fervents lecteurs de romans sont peu formés à l'écriture ni à la lecture *de recherche (matérialiste, formaliste...)* relève de l'euphémisme. L'Augure le prévoit et je confirme : il faudra sans doute beaucoup, beaucoup de temps, beaucoup de patience, beaucoup de pédagogie, beaucoup de diplomatie, beaucoup d'explications, beaucoup de raison démonstrative et beaucoup d'exemples aussi probants qu'exaltants pour les convaincre que le roman de demain pourrait avoir un chouia plus d'intérêt que de servir d'opium aux âmes doloristes et de rente à ses dealers.

Sous réserve, évidemment, que les dealers ni les âmes consommatrices ne postulent pas absurde qu'on veuille les convaincre...

Ce n'est pas à un pédagogue que je l'apprendrai : il n'est pas d'enseignement d'une pratique méconnue qui ne puisse se dispenser d'exemples d'applications, ni lesdites applications d'une claire appréhension des jouissances inédites qu'on peut en tirer. Il n'est pas non plus de jeu sans connaissance de ses règles ni d'aucun plaisir à mieux les maîtriser. Familier des universités d'été de Claudette Oriol-Boyer, cela faisait déjà un certain temps que j'avais compris la nécessité d'articuler prudemment dionysiaque et apollinien pour initier mes éphémères auditoires. Encore les adultes volontaires d'un atelier d'écriture préjugent-ils par hypothèse qu'ils ne savent pas déjà tout de l'écriture et de la lecture (qu'ils ne s'y sont pas déjà *trouvés*) et peuvent encore y apprendre d'autrui. Ce qui est rarement le cas des purs marchands de livres et augures affiliés imbus de leurs prérogatives, moins encore des fidèles lecteurs qui *se reconnaissent* dans leurs choix, moins encore des inconditionnels de toute *Réussite* pourvu qu'elle soit comptable et autres catéchisés à l'amour exclusif des labels de marque pour *gens de qualité*.

C'était déjà cette exigence pédagogique de coupler fiction et genèse de la fiction, seule à même de contrarier l'arbitraire suavement obscurantiste en vigueur dans le jugement littéraire, qui m'avait conduit à publier mes *Clés du Domaine* en appendice à *Ecriverons et Liserons*. Sans pratiquement le moindre écho dans la presse concernée. Il est vrai qu'aucune relecture du *Domaine d'Ana* n'avait été faite par JML à la lumière desdites clés, ni par moi en réponse, et moins encore par ladite presse - tout du moins le laisse supposer - tant le préjugé y semble décidément unanime que le formalisme le plus *raffiné* (c'est le mot de JML) sera toujours incapable en soi de susciter de *vraies* remises en question, de *vraies* émotions inédites, de *vraies* exaltations, de *vraies* idées...

C'est cette même exigence, aujourd'hui encore, d'adjoindre au nécessaire illusionnisme romanesque un minimum d'explications autorales susceptibles après coup de le légitimer (comme on se ferait pardonner un mensonge) qui m'engage à convaincre le Clerc grand éditeur de prendre exemple sur Leclerc grand distributeur - marchandisation de la culture oblige - en substituant à son défi lunaire d'instituer un label *livre d'auteur* celui en la matière d'une toujours relative mais toujours possible *traçabilité*.

Ne soyons pas dupes ... Je lui suggère ça comme ça, sans vraiment y croire, pour surtout témoigner que je reste aussi sensible que lui au prestige de la Maison Mère et à l'exigible défense des milliers d'*emplois* directs et indirects qui en dépendent. Et on peut rêver, même dans un contexte d'impitoyable guerre commerciale : le concept de traçabilité n'a pas forcément pour seul enjeu d'y être contournable en toute bonne conscience... N'existe-t-il pas de fait quelques fidèles de grandes enseignes néanmoins soucieux de leur santé, du revenu des petits producteurs, du devenir national sinon du sort de la planète, par ailleurs dotés de patience, de bons yeux et d'une solide connaissance des sigles et symboles en vigueur, pour décrypter sous l'enrobage publicitaire les précisions en microcaractères exigées par la loi ? N'existe-t-il pas jusqu'à des assocés de consommateurs vouées à y contrôler les informations les plus résolument illisibles pour engager leurs abonnés à y consommer autrement qu'en aveugles ? Qui pourrait jurer sans rire (croix de bois, croix de fer...) qu'on ne trouvera pas quelque jour avant le Grand Soir, de la même façon et pour les mêmes justes causes, des romans labellisés « *de recherche* » (*matérialistes* , *formalistes* ...) jusqu'en tête de gondole au rayon *Culture* (qualité France) d'un centre commercial Leclerc ?

A défaut d'un *Que choisir* ? assez objectivement digne de confiance, la quatrième de couverture de chaque volume n'y fournirait-elle pas aux plus dubitatifs, en sus des habituels *samples* d'accroche, un accès direct à ce courriel argumenté entre l'auteur et le clerc co-responsables de l'estampille et qui garantirait un minimum de sens non hasardeux tant à celle-ci qu'à leur achat ? Je le répète avec Pennac : on mourrait, à ne pas rêver...

D'un point de vue strictement mercantile, ceci posé, et telle qu'elle explore les non-dits spécifiques de sa propre langue, ne nous cachons pas que la littérature

de recherche est sans doute le moins facilement exportable (et importable) des produits dits culturels. Mais qu'elle soit quasi intraduisible la rend aussi moins imitable, y compris par l'IA. Infiniment moins sujette à contrefaçons, en tout cas, à court terme et à bas prix, que les autres produits d'Art, de prestige ou de luxe, haute couture, bijoux, parfums, design, vins et spiritueux et autres fleurons de cette *French Touch* pour gens de qualité qui a fait la fortune de nos investisseurs culturels, si religieusement préservés soient leurs secrets de fabrication.

(Qui peut dire au demeurant - dussé-je m'avancer sur un terrain que de plus experts que moi savent miné - si l'actuelle dérégulation des échanges internationaux couplée à l'exigible préservation de nos écosystèmes les plus culturellement ancrés ne convieraient pas à recentrer tant nos productions que nos consommations vers nos marchés intérieurs ?)

Et surtout, surtout...

Tu es traducteur (et interprète) de Shakespeare, Joël. Sans ton truchement et celui de tes semblables au fil des siècles (grâces leur soient rendues !) bien peu de nos contemporains auraient encore accès aux œuvres des géants fondateurs de nos littératures populaires occidentales (Shakespeare mais aussi Rabelais, Cervantès... pour ne citer que les plus incontournables), dont les lexiques et syntaxes personnels se sont pour le moins fossilisés jusque dans leurs nations d'origine. Sans compter - je ne t'apprendrai rien - que la censure des pouvoirs politiques et religieux, cette contrainte forte venue d'en haut, y engageait plus encore qu'aujourd'hui nos auteurs profanes les plus profanateurs à jouer avec les mots et les formes de leur temps plutôt qu'à appeler un chat un chat et leurs censeurs des fripons. D'emblée poème, apologue, parabole, théâtre, roman, s'offrent moins comme des miroirs - d'ailleurs nécessairement infidèles - du monde vécu par leurs auteurs qu'une façon dionysiaque et résolument ambiguë de déjouer tant les censures auxquelles ils s'exposaient que les préjugés garants du pouvoir des censeurs.

Sans doute le jeu avec les mots est-il le premier à devenir insoupçonnable à mesure que la langue évolue et que les usages, vocables et idiotismes y sont refoulés par de nouveaux venus, mais ses ambiguïtés demeurent - parfois sidérantes - qui feront la manne des exégètes et traducteurs. Quel de nos archéologues littéraires, aussi fasciné que nous par tel improbable épisode, poème, formulation ou simple trope devenu aussi paradoxal qu'énigmatique, n'a jamais espéré en découvrir une possible clé ailleurs, dans ses acquis historiques et philologiques, dans les abysses de l'œuvre elle-même, dans celle d'un contemporain ou autre correspondance pieusement oubliée parmi de non moins abyssales archives de famille ?

Ne me dis pas que tu n'as jamais rêvé, toi, l'interprète et traducteur, que parvienne un jour à ta connaissance ne serait-ce qu'une brîbe de document de la main de l'Auteur, authentifié le plus scientifiquement possible, où il se fût efforcé d'élucider après coup auprès de quelque intime, comme pour s'en

excuser, les travestissements obligés tant de sa dramaturgie que de sa rhétorique...

Tout cela pour enfoncer, chemin de croix faisant, deux ou trois petits clous : Premièrement, n'en déplaise aux idéalistes libéraux, libertaires et libertariens, que c'est moins l'utopique liberté de (se) dire sans entraves qui a suscité au fil des siècles les pratiques les plus dionysiaques et les plus exaltantes de la prose littéraire qu'au contraire la nécessité d'y contourner sans y paraître les plus despotiques interdits.

Secondement, qu'ils soient dus à telles précautions politiques et religieuses ponctuelles ou juste à l'impuissance structurelle de tout langage à (nous) dire sans (nous) mentir, le choix même de ce que j'ai nommé les travestissements obligés de l'Auteur n'en a pas moins eu chacun en son temps et en sa langue ses causes et ses intentions spécifiques. Quelle juste attitude pourra donc adopter le lecteur Lambda d'aujourd'hui, qui les ignore, devant tel insolite objet de mots, d'autant plus sidérant qu'inexplicable, quelle lecture fera-t-il de l'ambiguïté qui demeure dans toute parabole et s'offre à lui désormais comme un mystère tombé du ciel ?

Beaucoup, c'est probable, allergiques aux mystères et conformément à leurs droits, passeront outre. D'autres, doutant à tort ou à raison de leur perspicacité, se fieront à l'expertise des clercs habilités pour le résoudre. D'autres encore parmi les plus assurément éblouis - surtout chez les clercs dont l'habilitation s'apparente à une consécration - se satisferont même de leur extase au point de tenir pour quasi sacrilège de s'employer à (se) l'expliquer.

Mais il reste une catégorie de lecteurs qui auront toujours besoin, eux, de conférer *du sens* à leur fascination, le moins détourné possible tant qu'à faire : celle des traducteurs et interprètes de textes étrangers ou devenus étrangers avec le temps.

Quand je t'ai demandé de relire *Le regard*, tu le sais, je venais d'apprendre l'intention d'une improbable érudite américaine, Kim Gormley, de traduire mon *Non-lieu dans un paysage* pour un éditeur de Boston. Depuis l'époque lointaine où Jeff Edmunds avait transposé ma *Ressemblance*, aucun anglophone à ma connaissance ne s'était intéressé à mes fictions, et je m'étais convaincu le premier, tant celles-ci s'orientaient vers l'exploration et l'exploitation exclusives de ma langue maternelle, qu'elles ne concerneraient jamais qu'un lectorat franco-français.

Te parler ici de ma surprise serait user d'un faible mot...

Contrairement à mon père mais son exemple aidant, tu le sais de même, ce qu'il est convenu d'appeler le *rêve* ni le *modèle* américains n'ont jamais été vraiment les miens. Ni artistiquement, ni idéologiquement. L'europhobie d'Henry James et de quelques autres géants de même aune expliquant sans doute seule qu'ils aient échappé à ma culturelle défiance. Dans le prévisible bras de fer économico-verbal auquel se sont engagées pour longtemps nos deux très

libérales chrétientés, comment n'irais-je pas jusqu'à qualifier le défi de ma lectrice du Massachusets de divin électrochoc ?

Et plus bouleversant encore que le défi lui-même : l'échange de courriels qui s'ensuivit.

Pour la première fois de ma vie, par écrit en tout cas, quelqu'un me parlait d'un de mes textes non sur le mode égocentré du jugement (iconisant, stigmatisant, ou mitigé...) mais sur celui du questionnement.

Crois-moi ou pas : je m'étais tellement persuadé que mes romans formalistes étaient aussi intraduisibles en anglais que l'architecture l'est en parfumerie de luxe ou une sonate en toile de maître que j'en avais négligé cette évidence : fût-il ambigu, chaque mot induit du sens. Si incompréhensibles soient en eux-mêmes les stricts jeux de langage transposés d'une culture à l'autre, la polysémie conséquente qu'ils engendrent peut très bien y subsister, elle, dont ils investiront tout texte long rigoureusement structuré sur la base de leur hypothèse. Sans doute pas la *même* polysémie, sans doute pas révélatrice du *même* subconscient personnel ou collectif, mais potentiellement tout aussi intrigante et exaltante à la relecture. Il conviendra juste qu'Auteur et Traducteur s'emploient à résoudre, chacun dans leur langue et culture respectives, ce que Valéry eût sans doute appelé les *mêmes* problèmes d'écriture.

Le travail du libre traducteur, il faut dire, dès lors qu'il ne répond à aucune commande venue d'en haut et s'attaque à l'œuvre hors d'âge d'un auteur aussi peu connu dans son propre pays que prévisiblement peu vendable, implique d'emblée plus d'empathie spontanée que de réticences. Nulle raison donc, a priori, pour qu'il s'ouvre à ce dernier de telles réserves qu'il aura, par hypothèse, accepté sinon choisi d'assumer. Nul besoin non plus de lui signifier de surcroît sa connivence par aucune rituelle pommade autolénifiante, comme savent si bien l'étaler le clerc et le publiciste rémunérés, l'admirateur inconditionnel qui *se reconnaît* dans ce que vous écrivez, ou quiconque attend de vous une faveur en retour. Reste que cette empathie même peut malgré tout lui faire soupçonner du sens (de *vraies* idées, de *vraies* raisons...) derrière ce qu'il aime spontanément sans le comprendre - d'où sa *gêne*... - et qu'il se devra de transmettre sans trop le trahir...

N'oublions pas non plus qu'un lecteur traducteur est à coup sûr le mieux placé pour savoir qu'on ne saurait tout comprendre des tenants et aboutissants d'un texte dès la première ni la seconde ni même la troisième lecture, quelles qu'y soient les diagonales adoptées...

Ma correspondante ignorait tout de la contrainte (hypothèse) génératrice du *Non-lieu*, les diverses interprétations qu'elle avait cependant induites de mon *Mystère* n'en étaient pas moins étonnantes de conséquence et de pertinence. Je suis quant à moi bien incapable de juger aujourd'hui, pour ma grande honte, si mes réponses à ses multiples et très ponctuelles dubitations lui ont permis de trouver, dans l'inconscient collectif dont tout idiome garde trace, des équivalences en langue anglaise susceptibles d'exalter d'autant les

interprétations de ses propres lecteurs : quel que soit le nom d'auteur affiché en couverture, *Vacated Landscape* est à part entière *son* texte désormais. Mais même si je doute fort, à te parler sans ambages, qu'il éveille plus d'échos dans l'Amérique trumpienne que le mien dans la France d'il y a presque un demi siècle, je ne peux m'empêcher de faire un rêve :

Contrairement à celui que je soumetts à Antoine, ce rêve-là se situe dans un monde plus lointain - mais à peine. Dans l'hypothèse, en tout cas, où celui-ci aurait survécu tant à ses martiaux penchants orwelliens qu'à l'apocalypse climatique et s'acheminerait vaille que vaille, de révoltes occultées en révoltes écrasées, mais sans l'avoir idéalement atteint non plus, au brave new world dont nous avons déjà parlé.

John, le héros de Huxley, n'y serait pas encore tout à fait seul au monde à chercher un sens à sa vie (un Bien, un Beau, un Vrai, un Juste, une joie d'être...) qui ne se réduise pas à la consommation de ce qu'il a été programmé à désirer. On y trouverait toujours ici et là, dans ce monde inabouti, quelques îlots de marginaux comme lui à avoir appris à lire, écrire et traduire sans recours exclusif à l'IA et aux think tanks, par la bande à défaut d'aucune filière universitaire en sciences humaines (définitivement jugées *non performantes*, comme dirait notre actuelle ministre de la Culture, à peine moins directe à cet égard que Donald), et à communiquer d'autre manière qu'audiovisuellement. Sans doute les idiomes encore en vigueur s'y seraient-ils tous considérablement simplifiés dans le sens de quelque universelle et pragmatique novlangue proche du langage des signes, mais justement : comment nos exclus (ou ratés) du conditionnement toutes catégories ne chercheraient-ils pas, en désespoir de cause, dans des écrits du passé de moins en moins faciles à comprendre, quelles exaltantes raisons d'exister pouvaient bien défendre les auteurs d'une époque révolue, postulée par leurs contemporains beaucoup moins satisfaisante que la leur ?

Notre John, donc, tomberait ainsi par le plus grand des hasards (le rêve étant souvent un substitut de la Providence) sur un roman formaliste d'aujourd'hui (matérialiste, de recherche...) publié par erreur faute, sans doute, d'avoir averti qu'il l'était. Un roman très correctement écrit selon les normes de son temps les plus courantes mais en marge, a priori, de tout verbiage rhétorique à la mode comme de tout thème sociétal d'immédiate actualité, dont le côté atemporel en sa désuétude même serait juste un peu plus en phase avec sa propre nostalgie de clerc déchu. Un roman mystérieusement (mais pas tant que ça...) passé à la trappe ubuesque de l'Histoire, comme y serait désormais condamné son propre statut d'érudit passéiste, et dans lequel, forcément, il *se reconnaîtrait* juste un peu mieux que dans d'autres.

Mais John - ce qui expliquerait d'autant sa marginalisation dans un monde postmoderne à marche forcée - serait resté l'un de ces esprits chercheurs insatisfaits d'eux-mêmes et du monde où ils sont nés, qui savent ne pas s'être définitivement trouvés à vingt ni à trente ans, ni même à l'âge légal de la

retraite : il ne lui suffira pas de *se reconnaître* dans tels personnages de fictions à l'ancienne, et moins encore de combler sa vacance en affrontant à leurs basques mille et une épreuves aussi excitantes qu'arbitraires et qu'il n'aurait jamais vécues sans eux. Tels sont les esprits chercheurs qu'ils sont rétifs tant à l'arbitraire qu'au hasard et qu'il leur faudra aussi comprendre a minima le pourquoi, le comment et le pour quoi de ce qui les entraîne là plutôt qu'ailleurs sans immédiate raison.

Les esprits chercheurs - dits parfois *esprits critiques* - savent en particulier qu'on ne lit jamais *tout* d'un texte en sa première lecture, et d'autant que celui-ci aura vocation dionysiaque et présentera l'abondance et la complexité d'un roman. Dit autrement : ils ont besoin de croire que ce qui spontanément les y émeut a des causes - et du sens nécessaire sinon intentionnel - quand bien même l'un ni les autres ne leur seraient immédiatement apparus.

Alors ils relisent...

Ils relisent comme font les experts décodeurs en temps de censure, d'apartheid et de guerre, moins curieux de ce qui leur a d'emblée semblé le mieux justifié dans un écrit qu'au contraire ce qui les y a le plus *génés* : poncifs, redites, fioritures, extravagances, vaines descriptions, chevilles purement fonctionnelles et autres *marquises* (il en restera toujours...). Tous remplissages qu'ils avaient négligés, occultés, voire allègrement sautés dans un premier temps pour d'être distraits de l'essentiel. Mais comment un esprit critique aussi attentif qu'exigeant ne soupçonnerait-il pas après coup quelque motif caché derrière tant, derrière *trop*, de récurrentes vulgarités ? Comment même ne l'espérerait-il pas de la part d'un auteur en qui, en l'occurrence, il avait fini par *se reconnaître* ? Comment l'alter ego, l'ami le plus fidèle ou l'amoureux le plus transi accepterait-il de gaîté de cœur les obstinés laisser-aller de ceux qu'il aime ?

Imagine donc l'excitation de mon John, relisant son empathique bouquin d'autrefois avec plus d'attention et y découvrant soudain l'aveu explicite d'une régulation occulte semblable à celle du *Regard* !

Sans doute la sidération, même espérée, même foudroyante, n'est-elle qu'une étape. Nombre de mes plus attentifs lecteurs d'aujourd'hui m'ont prouvé d'abondance que notre société du spectacle les avait déjà, depuis longtemps, formatés à croire qu'éblouir était une fin en soi : pourquoi diable auraient-ils cherché plus loin ? Mais mon rêve postule aussi que John, lui, serait un raté du formatage. Il aurait besoin de comprendre jusqu'au pourquoi, au comment et au pour quoi de son éblouissement même, un peu comme le spectateur *ébaubi* d'un tour de magie n'en refuserait pas moins de croire que l'illusionniste est une incarnation de Dieu ou de Diable...

Il ne suffira pas non plus à l'expert décodeur, en temps de guerre, d'apartheid et de censure, de découvrir la clé d'un texte crypté, encore faudra-t-il que celle-ci lui ouvre un accès plus direct à quelque sens caché destiné aux seuls initiés sympathisants et qui en justifierait le cryptage.

Alors John relirait plus attentivement encore.

Sans doute n'aurait-il pas forcément le QI de Champollion ni ne disposerait-il d'aucune opportune pierre de Rosette ou autre traduction de son bouquin en quelque novlangue plus universellement fonctionnelle. Sans doute aussi, en dépit de sa bonne volonté, n'accèderait-il pas plus que toi - par la grâce de ses seules relectures - aux diverses paraboles tramant les détours les plus immédiatement séduisants de son intrigue et jusqu'aux volutes de son décor... Sauf que sa déchéance même de clerc y ayant trop cru l'aurait rendu têtue dans son besoin d'y croire encore.

Alors il ferait ce que faisaient jadis tous les clercs chercheurs qui butent sur le mystère d'un texte, ceux à qui JML accordait généreusement le droit exclusif de théoriser le mérite littéraire (les *universitaires*, les *vrais critiques*...) pourvu que ce fût a posteriori : il se plongerait dans les archives, manuscrites, tapuscrites ou numérisées, les correspondances et articles d'époque, les disques durs, les souvenirs de contemporains et autres paratextes susceptibles de lui éclairer les peu niabiles « *réalités socio-économico-historiques* » ayant déterminé l'écriture et la publication de l'Objet. Tous détails de l'Histoire littéraire - tous détails de *leur* histoire - dont se soucient comme de leur premier abécédaire les clercs aux ordres, veules par nature ou domestiqués, à qui leur Mamamouchi daigne déléguer non moins généreusement le génie de savoir reconnaître le génie et son contraire sans avoir à y réfléchir...

Imagine, Joël, tant l'exaltation que l'exultation de notre John à qui une petite annonce dans quelque Bon Coin du futur révélerait un beau jour - car un hasard de rêve sait faire des miracles - un rare échange de courriels du même tonneau que le nôtre ! En meilleur état que les manuscrits de la Mer Morte, souhaitons-le, pour autant que les techniques efficaces de duplication et de conservation de l'écrit aient su contenir les procédures d'effacement et de réécriture de tous les passés qui *gênent*. Imagine, toi l'exégète et croyant, l'exultation et l'exaltation de John découvrant soudain la preuve matérielle, tangible, *formelle* sinon absolue, qu'il avait raison d'y croire !

Tu vois où mon rêve veut en venir ?

Quelle découverte qualifiable de scientifique serait jamais passée à la postérité sans l'accompagnement, dans telle ou telle revue savante inaccessible au péquin, de quelque communication en explicitant la genèse à la communauté des chercheurs, démonstration à l'appui ?

Comment de son côté une écriture de recherche, telle qu'elle est en revanche "*vouée à l'enfermement et au secret*" de l'aveu même des clercs qui en décident, ne se résoudrait-elle pas à éparpiller au petit bonheur du net et des vents ses propres trouvailles avant l'oubli total, leurs raisons d'être, leurs tenants et leurs aboutissants, si elle veut juste entretenir l'espoir que l'exaltation d'un John lui fasse revoir le jour un jour ?

C'est une idée somme toute assez simple...

Est-il aucun de ses actes (et parler comme écrire *sont* des actes) qui ne se double mentalement chez l'être moral - en attendant l'IA - d'une autojustification de cet acte ?

Qui diable, doué d'un minimum de déontologie personnelle, n'aurait à coeur de légitimer à ses propres yeux les termes mêmes du mensonge que les circonstances et jusqu'à l'impertinence des mots l'obligent à proférer : à l'ami pour ne pas le blesser, à l'enfant pour ne pas le noyer, à l'électeur et au fidèle pour qu'ils continuent d'y croire, au lecteur et autre désirable conquête pour les séduire ? Qu'il se sente menacé ou non de censure ou d'ordalie, quel auteur conscient que les trahisons du langage le voueront toujours à être mal compris ne se sentirait tenu - au cas où - d'au moins pouvoir dissiper les plus redoutables malentendus auxquels son texte l'expose ?

Le besoin n'est d'ailleurs pas nouveau en pays chrétien d'associer un minimum de légitimation, voire d'excuse, à son écrit, a fortiori quand on le sait transgressif des croyances et préjugés dominants : ne risque-t-il pas sinon d'être vécu comme une quasi usurpation d'un Verbe réputé d'essence divine ? Pire encore qu'un fatal mensonge : un sacrilège, la faute originelle par excellence ! Sans même tenir compte des correspondances et confessions intimes, combien de préfaces, de postfaces, d'arts poétiques, de manifestes et autres avertissements au lecteur n'ont-ils pas eu de tous temps pour fonction de prémunir l'auteur tant contre les probables incompréhensions de Démos que contre les non moins prévisibles foudres des gardiens du temple ou autres eunuques du sérail ?

Tu te souviens, Joël, de ce que j'appelais alors mes premières *études* publiées au *Chemin*, d'*Argos* à *La Polonaise*, et que l'éditeur avait converties en « *romans* » pour des raisons déjà commerciales ? Il m'avait paru impératif d'en justifier en contrepartie, ne serait-ce que par respect du lecteur, les mille et une entorses au genre auxquelles il devait s'attendre. Ma surprise fut donc totale de voir la publication de mon essai *L'Art contre l'Art* (sous-titré, tu te rappelles, *Pour une éthique du mensonge*) renvoyée sans raisons sine die.

J'étais naïf...

J'oubliais juste que je venais d'entrer dans une façon de chevalerie par la grâce d'un clerc unique. En douce pour ainsi dire. A y regarder de plus près, mon CDD de chevalier ne garantissait bel et bien la publication que de cinq volumes expressément qualifiés de *romans*. Quant aux objectifs de la sacrée Quête assignée dès lors à tous les adoubés, qui d'autre que l'unique monarque adoubeur eût pu en décider en son âme et peu diserte conscience, avec ou sans l'aval d'aucun clerc ? Comment avais-je pensé un seul instant pouvoir explicitement m'autoriser d'autres Graals que les siens ?

(A propos d'Amour et qu'ils soient fervents chrétiens ou pas, les chefs d'industrie, de guerre ou de partis, *aiment* rarement que leurs troupes et moins encore leurs *cadres* fassent étalage public tant de leurs désaccords que de leurs scrupules personnels. Tout lanceur d'alerte, ignorât-il sincèrement l'être, risque

fort d'être d'abord tenu par ses propres pairs pour un judas, au mieux pour quelque disgracié revanchard. L'objection de conscience et autres wokismes - nos très martiaux patriotes ne cessent de le soutenir - ne seront tolérables qu'au sein de collectivités déliquescents s'ignorant menacées. Mais n'extrapolons pas...)

Reste que tu as enseigné, Joël. Quel progrès espérer dans l'acquisition d'aucune connaissance qui s'en tiendrait au par cœur aveugle de vérités et d'enjeux indiscutés ? Quel progrès en particulier dans l'apprentissage de la lecture sans l'accompagnement de l'exercice canonique dit d'*explication de texte* tel qu'il impliquera toujours une remise en cause collective des impressions premières ? Sauf à tenir ses propres écrits pour totalement insignifiants et juste destinés à plaire au plus grand nombre, quel auteur ayant cette expérience d'enseignant ne s'inquièterait qu'on l'interprète et cite à contresens au bénéfice d'une cause qui n'est pas la sienne ?

Sans doute mon premier essai qualifiable de théorique était-il aussi ingénu que succinct. Sans doute au final ne suis-je pas si mécontent que Gallimard l'ait refusé. Sans doute ai-je eu l'occasion, depuis, d'affiner ma démarche et de la commenter plus lucidement dans des colloques, des ateliers d'écriture, des universités et autres ventes signature. Sans doute certaines de mes interventions ont-elles été publiées parmi d'autres dans ces revues que j'ai qualifiées de confidentielles, sous réserve - il va sans dire - de n'excéder ni l'heure de parole (débat inclus) ni les dix pages. Tu en as lu quelques unes parmi les plus concises, les plus claires (j'espère) et cependant les plus exhaustives dans le cadre de contraintes en l'occurrence non choisies... Mais à l'impossible nul n'est tenu : on peut bien faire entrer pièce à pièce jusqu'à la pipe du quartier-maître d'improbables trois mâts dans des bouteilles, encore faudra-t-il pour cela un minimum d'ouverture, d'espace et de temps...

Cette ouverture, ce temps, cet espace, je crus les avoir conquis quand Patrick Beaune accepta de publier ma correspondance avec JML assortie des clés du *Domaine d'Ana*. Outre qu'on y retrouvait inscrit dans leur exigence propre l'exposé jusqu'alors compacté de mes enjeux et procédures, outre que l'exemple l'illustrant était cette fois un roman tout entier et non un extrait coupé de sa texture, le caractère contradictoire de notre discussion mettait on ne peut mieux en lumière ce qui opposait du tout au tout une pratique matérialiste aussi méticuleuse que la mienne (*formaliste, de recherche...*) à la doctrine libéralement obscurantiste en vigueur...

Sauf qu'il y manquait encore quelque chose d'essentiel...

Une relecture.

Une relecture collective du roman *après* révélation de ses clés.

Une relecture collective comme l'impose pourtant l'explication de tout texte, seule à même d'en découvrir l'éventuelle polysémie à quiconque souhaite progresser dans sa connaissance de l'objet littéraire. A fortiori lorsque le texte

s'emploie à résoudre des problèmes inopinés d'écriture et risque en conséquence de dérouter les inerties lectorales...

Il n'y eut jamais (à ma connaissance) de relecture ni de réinterprétation collective du *Domaine d'Ana* à la lumière de ses 38 règles conséquentes et contrôlables désormais publiées.

De la part de mon clerc chahuté, rien que de prévisible.

De la part de la critique littéraire journalistique et audio-visuelle indirectement titillée, gageons - outre déjà qu'elle ne saurait tout lire une seule fois du mascaret littéraire annuel - que le réseau d'influence de Champ Vallon n'y pèse pas plus lourd face à l'armada *nrf* que mes trois-mâts en bouteilles. Sans oublier de le répéter sept fois + une s'il le faut : le préjugé demeure inexpugnable dans l'idéaliste empire des lettres qu'une procédure un tant soit peu méthodique (formaliste, matérialiste, de recherche...), fût-elle estimée courageuse, scrupuleuse, séduisante, sidérante et même vertigineuse, ne saurait produire en soi de *vraies* émotions, de *vrais* sentiments, de *vraies* idées. Et encore ! quand ledit préjugé ne confond pas purement et simplement formalisme et conformisme...

Au nom de quoi réexaminer une forme présumée vide, et dans l'espoir de quel profit ?

Alors oui, bon, c'est vrai ! j'aurais pu donner l'exemple et faire le taf tout seul : remonter plus avant vers la source de mes sources, y débusquer la part de mon vécu dans le choix de mes hypothèses de langage, en dégager l'une après l'autre, à mesure qu'elles m'étaient apparues, les diverses paraboles avec ou sans morale qui s'étaient tissées malgré moi au fil des métaphores sur la trame d'origine, les révisions qu'elles avaient alors imposées de mon cahier des charges, les repentirs qu'elles avaient suggérés... Expliciter au final non pas tant ce que j'aurais *voulu dire* au départ (et ne concernera jamais que moi) que ce que j'avais bel et bien fini par dire et que nos préjugés de première lecture, en revanche, nous interdiront la plupart du temps de *vouloir lire*...

Mais voilà ! tu sais comme sont les gens : ça ne s'est jamais fait qu'un essayiste digne de ce nom passe au crible ses propres oeuvres tant il est admis que nul ne saurait être juge et partie. N'est-il pas assuré qu'un auteur conscient du pourquoi, du comment et du pour quoi de son travail, voire des problèmes spécifiques d'écriture qu'il s'y est seul posés, sera toujours moins bien placé pour l'analyser - et l'évaluer - qu'un sacré collègue de clercs concurrents qui ont fait vœu de tout en ignorer ?

Dans une société de compétition forcée tous azimuts jusque dans l'inarbitrable d'un jeu où chacun suit ses règles propres, où la *Victoire* on ne sait sur qui ou quoi devient un *état d'esprit* (selon le fier slogan de LVMH) et où la *Réussite* - le podium, l'audience et les émoluments qui leur sont indexés - s'avère moins le salaire d'un éventuel mérite, d'un possible talent ou d'une claire utilité sociale que leur unique preuve effective, comment le looser forcément jaloux s'obstinant à défendre de prétendues valeurs objectives ne prouverait-il pas de facto qu'elles

sont impertinentes et qu'il a tort avant même que d'être écouté ? Mais ne débordons pas, dirait l'ami Philippe...

Pour ne nous en tenir qu'au champ littéraire, la non-relecture du *Domaine d'Ana* après publication d'*Ecriverons et liserons* - l'absence même du moindre écho qualifiable de critique tant à l'endroit du roman même que de son procès pour le moins polémique - avait en tout cas le mérite d'une morale claire : si indépendants se voudraient-ils de la politique éditoriale dominante, force m'était d'accepter que les tenants et aboutissants d'aucun ouvrage romanesque n'intéresseront jamais les clercs en titre que sous réserve - vista d'experts oblige - qu'ils continuent de se croire seuls à pouvoir en décider.

Ayant ainsi acté que ma "conception radicalement différente de l'acte littéraire" (pour reprendre les mots de JML) était vouée par l'Editeur en premier chef "à l'enfermement et au secret", ayant acté de surcroît qu'elle ne susciterait en conséquence, et pour longtemps, qu'un silence on ne peut plus religieux de notre clergé médiatique, au moins me restait-il l'insigne consolation de voir bientôt publiés mes deux opus ultimes sans avoir besoin de m'en faire pardonner l'hérésie sur deux cents pages. N'étais-je pas le premier convaincu (mes testeurs en leur heureuse minorité ne m'avaient-ils pas le premier convaincu...) qu'elles en étaient les réalisations concrètes les plus probantes en elles-mêmes : les plus accessibles, les plus immédiatement séduisantes, les plus diversement conséquentes et les plus abouties ?

Mais non. Même pas...

Trop *artistes* - il faut croire - pour satisfaire aux codes coulés béton des collections ciblées, trop perverses et/ou laborieuses pour celles offertes aux lecteurs *de qualité*, et cependant trop raisonnables (et raisonneuses) pour provoquer le buzz culturel (le *coup de com*) qui sauverait temporairement la mise (peut-être) de plus modestes comme Champ-Vallon, il ne me restait en somme que la Toile, indistinctement accueillante à tous les naufragés de la parole, pour y abriter mes deux histoires hors l'Histoire en attendant John...

Orgueil, dépit et lassitude j'imagine : ma première idée - je te jure ! - fut d'y proposer les deux telles quelles, brutes de pdf et sans nom d'auteur, libres d'être publiées à son compte et profit sous le sien par quiconque s'y reconnaîtrait assez (les *aimerait* assez...) pour s'en juger digne. Depuis Lascaux, il faut dire, sinon depuis mon premier regard sur le monde, j'ai toujours privilégié l'oeuvre sur l'identité de l'ouvrier...

Et puis...

Et puis tu te calmes... Le pro en marketing n'a pas tort qui sait mieux que toi ce qu'une clientèle d'amateurs un tant soit peu éclairés gobera ou rejettera d'office : comment *une conception radicalement différente de l'acte littéraire* pourrait-elle jamais faire l'impasse d'un de ces prières d'insérer, avertissements, introductions, préfaces, postfaces, parrainages, précautions rhétoriques d'usage ou autres modes d'emploi à l'ancienne, susceptibles d'en dorer la pilule par un minimum de légitimation ?

Sans oublier le syndrome de l'IA ! Si séduisants soient-ils, quel lecteur doté d'une âme envisagerait seulement d'*aimer* deux textes sur support virtuel aussi gratuits qu'anonymes, venus de nulle part, non présentés, non labellisés "*d'auteur*" ni sélectionnés par aucune officine ayant pignon sur rue ?

Dans le même temps où la même défiance m'engageait à suggérer au grand éditeur - comme on dit grande distribution, grande entreprise et grande puissance - de rendre un peu plus honnêtement *traçables* les genèses et procédés de fabrication d'au moins ses modèles de prestige, comment n'aurais-je pas profité de ma désormais totale liberté pour lui montrer l'exemple ?

D'où l'idée, peu à peu, d'adjoindre en leur site à mes deux idéaux archétypes, décidément trop nus, quelques aperçus résolument pédagogiques de la théorie personnelle dont ils procédaient, elle qui de toutes façons ne serait sans doute pas davantage réunie en volume...

Sans omettre de discrètes références, en façon de parrainage, à tels chercheurs d'avant la postmodernité, des formalistes russes à mes contemporains oulipiens et texticiens via l'école dite *du regard*, juste histoire de rappeler que les théories tant littéraires que scientifiques ne sont pas seulement des modes générationnelles qui se démodent, édictées à la couleur du temps par l'autorité marchande pour faire tourner la machine, mais procèdent parfois aussi les unes des autres dans le progrès d'une Histoire... (Quitte à ce que l'avenir seul - postmodernité aidant - dise par le Verbe ou son contraire si celle-ci même aura encore du temps devant Elle - ce qui est en soi une autre histoire...)

Et ce ne pouvait être tout...

Ce qu'il est convenu en sciences physiques d'appeler le *regard* assisté de l'expérimentateur, on le sait, n'est pas sans infléchir ses résultats. Outre que l'auteur chercheur, en dépit qu'il en ait, ne saurait évincer davantage ses goûts, obsessions et souvenirs intimes de son ouvrage le plus exemplairement formaliste, comment un lecteur soucieux de ne pas y devoir son intérêt à quelque pure combinatoire algorithmique - et on le comprend - ne se sentirait pas rassuré de pouvoir y faire lui-même la part de l'une et des autres ?

Et ça tombait bien !

Tu sais que j'ai longtemps entretenu (depuis la première élection de Donald pour être précis) une correspondance idéologique en ligne aussi pugnace que courtoise avec notre commun ami Fabrice B. De foi chrétienne comme toi, mais cadre commercial dans une grande entreprise internationale et inconditionnel du modèle américain, notre ami Fabrice ne s'intéresse de son propre aveu que modérément à la chose littéraire, et à l'Art moins encore. Nous y parlions donc peu, au début, de ce qu'il appelait ma *vocation* : tel qu'il concernera toujours l'exsangue minorité de qui ne priorise dans l'existence ni son pouvoir d'achat ni le pouvoir tout court, comment le concept quasi religieux de *vocation* entrerait-il en ligne de compte dans une discussion à l'échelle du commun ?

Histoire, a contrario, de prouver à mon correspondant que mon attirance pour l'écrit n'était pas plus un don du ciel que la misère du quart monde n'était une

malédiction satanique, force me fut bientôt de lui distiller ça et là, dès que notre débat se relâchait et/ou en écho à ses propres confidences sur l'origine de sa foi, quelques épisodes de jeunesse aussi décisifs que révélateurs des raisons tout humaines de mon entrée progressive en Littérature.

Tu en as lu certaines, Joël, de ces parenthèses mémorielles aisément détachables de leur contexte épistolaire et d'autant plus accessibles qu'elles ne s'adressaient pas quant à elles à un adulateur du genre... A qui aura désormais besoin d'être sûr qu'il y a bel et bien une *personne* derrière le roman qui l'intrigue, si inspirées lui en paraîtraient les premières pages, comment n'aurais-je pas adjoint à mes textes nus et à mes *digests* de théorie vulgarisatrice tels ou tels de ces souvenirs on ne peut plus désacralisateurs de ce qui aurait pu (de ce qui aurait *dû* ?...) être juste mon métier ?

Et puis...

Et puis, évoquant ainsi ma tâtonnante jeunesse à tout asservie, comment aurais-je dès lors ignoré ce qui m'y avait moi-même intéressé à des auteurs inconnus quand ça n'était justement ni leurs théories, ni leurs origines sociales, ni aucune des *réalités socio-économico-historiques* de leurs productions : les enthousiasmes ou dubitations plus ou moins argumentés d'autrui, amis, parents, professeurs, critiques indépendants dont c'était devenu quant à eux le métier, sinon pros de la promo dithyrambique ?...

Sauf que les temps changent... quel magister jadis indiscuté, quel libre critique de quelle rédaction encore indépendante de ses groupes actionnaires, a fortiori quelle belle âme communicante indifférente à son propre intérêt d'influenceuse, se risqueraient à commenter aujourd'hui publiquement - et moins encore à vanter - deux textes déclarés impubliables par la haute autorité éditoriale et qui leur seraient parvenus Dieu sait comme ?

Me resteraient malgré tout les jugements d'amis...

Ainsi se précisait et s'augmentait à mesure *in my mind* le contenu de mon futur site en manière de bouteille à la mer - un pack somme toute assez complet d'intéressement et d'initiation à cette littérature de recherche *de conception si radicalement différente* :

- D'abord l'intégrale de mes deux exemples inédits (puisque toute bonne pédagogie se doit de commencer par l'exemple...) de romans matérialistes diversement séduisants susceptibles d'appâter différents lectorats d'amateurs.
- Quelques vieilles interventions de Bibi, publiques ou moins mais toujours d'actualité, s'adressant elles-mêmes à des auditoires différents (philosophe postmoderne, étudiants en lettres, humbles bibliophages...) s'efforçant d'en justifier la si transgressive théorie génératrice : son pourquoi, son pour quoi, son comment...
- Divers souvenirs personnels aussi, destinés à rendre plus clairement à l'humain ce qui appartient à l'humain plutôt qu'à l'IA ou à Dieu dans ledit *pourquoi* de toute écriture,

- Diverses libres interprétations et jugements de tiers sympathisants pour finir, destinés à reconstituer, comme il convient à une littérature *de conception radicalement différente*, l'incontournable exercice collectif dit *d'explication de texte*. Etant entendu que le caractère collectif dudit exercice, n'en déplaît à ses sempiternels détracteurs, ne se donne pas tant l'absurde mission d'induire dudit texte quelque sens unique aussi redondant que consensuel que d'au contraire en réveiller et/ou révéler la possiblement conséquente et exaltante polysémie...

Tu conçois plus pédagogique ?

A noter que le site Internet présentait même cet avantage sur la version livresque initialement prévue que de tels éléments d'incitation et d'initiation à la lecture matérialiste (*formaliste, de recherche...*) s'y retrouveraient groupés autour de mes deux romans exemplaires. Ainsi mon lecteur internaute serait-il libre, conformément au Décalogue de ses droits imprescriptibles, de commencer par la romance ou le polar selon ses goûts, les lire ou pas jusqu'au bout, se tourner alors - ou pas - vers n'importe laquelle des rubriques y afférant selon son attirance pour le théorique, le biographique ou le jugement distancié, revenir - ou pas - à sa lecture initiale, sauter enfin comme il l'entendait de l'une à l'autre et/ou passer outre définitivement s'il le souhaitait sans avoir eu à déboursier un centime...

Tu conçois plus démocratique ?

Tu conçois plus commercialement correct ?...

Sans doute, c'est vrai, le maillon faible du programme en demeurerait-il le dernier chapitre. Outre que mes amis lecteurs étaient quasi inconnus et ne pouvaient assurément se prévaloir de l'abattage multimédiatique d'un Chancel, d'un Pivot ou d'un Busnel, outre qu'ils ne m'avaient d'ailleurs laissé que peu de témoignages écrits, force m'était de reconnaître que la plupart s'en tenaient, en fait d'exaltation du sens, aux applaudissements qui se doivent aux exploits, et d'autant plus nourris que ceux-ci leur paraîtront plus insensés...

Mais basta ! si les exploits de leur prochain, ne fussent-ils reconnus que par le discret petit nombre, suffisaient à encourager quelques uns de mes lecteurs internautes à s'y reconnaître...

Et puis...

Et puis... toi !

Nous ne sommes pas seulement amis de longue date, Joël, mais tu es devenu comme moi pédagogue et écrivain. Et parmi mes amis écrivains et pédagogues l'un des rares dont l'amitié ne s'est pas vraiment fondée sur les affinités idéologiques ou théoriques en matière d'écriture. Soyons honnêtes : nous n'avons clairement ni les mêmes raisons d'écrire, ni les mêmes enjeux, ni les mêmes pratiques. Toute notre correspondance en témoignerait : tu es probablement de tous mes amis le plus représentatif de cette littérature que mes compagnons de route diraient malicieusement *idéaliste* - par opposition à *matérialiste* - en ce qu'elle appréhende le Verbe comme un outil au féal service de la pensée

personnelle (croyances, émotivité et sensibilité comprises) plutôt que comme un matériau rebelle capable en soi de l'infléchir sinon de la provoquer. En bonne dialectique historique les deux ont raison, question de préséances, mais ce sont souvent les préséances, telles que le plus fort préjugé les impose, qui nourrissent les divisions et les conflits.

Ton jugement laudatif en première lecture du *Regard* m'était donc d'autant plus précieux qu'il provenait de ce qu'on appellerait en politique partisane un *adversaire*, et d'autant moins suspect d'amicale complaisance que celui porté sur *Genèse*, en revanche, n'était pas loin quant à lui de l'éreintement. Comment aurait-on mieux témoigné qu'en littérature - comme d'ailleurs dans tous les domaines de la Connaissance - l'intérêt ou son contraire pour le résultat objectif d'une recherche ne préjuge en rien d'une communauté ou d'une incompatibilité préalable de goûts ni d'opinions avec le chercheur ?

Que notre futur lecteur internaute se rassure : faire jeu du débat d'idées n'est pas en soi préjudiciable à l'amitié - au contraire ! A quel angélique rapport se réduirait un quelconque amour du prochain - qu'il soit d'instinctive empathie, paternel, filial ou sexuel - qui s'en tiendrait à occulter les sujets qui fâchent et ferait taire en chacun ce que JML appellerait *l'absurde désir de convaincre* ? Qui sait même si l'amitié est jamais plus intense - Roland m'en est témoin - que dans ce désir là ?

Sous réserve, il va de soi, et Roland me serait témoin à charge, qu'on sache jusqu'où aller trop loin dans le sado-masochisme intellectuel et tant du moins (pardonne-moi - une septième fois ?... - de te rappeler ce que j'écrivais ici même) que l'enjeu du jeu verbal

n'est que le plaisir de se sentir exister dans le regard de l'autre. Tant que ne s'instaure pas encore ni ne s'impose plus de fait entre les deux le moindre rapport de dépendance. Ou soit dit autrement : tant que chacun se reconnaît assez en l'autre pour ne pas éprouver plus de plaisir à gagner la partie qu'à la perdre.

Ajouterai-je, et ce n'est pas René Girard qui dirait le contraire : tant que des circonstances extérieures n'instaurent pas le jeu verbal en compétition drastiquement sélective et qu'un enjeu existentiel excédant le seul plaisir du jeu ne transforme pas de ce fait les amis en rivaux. Tant au final que le désir de convaincre ne le cède en rien à la dangereuse et toujours illusoire obligation de vaincre.

Reste en son état de nécessaire inachèvement qu'aucune discussion épistolaire ne pouvait sans doute mieux révéler que la nôtre les attendus contradictoires d'écriture et de lecture qui présidaient au jugement littéraire de chacun. N'est-ce pas un peu grâce à elle, cette discussion, que l'évidence m'a paru devoir s'imposer de même au Grand Editeur un tant soit peu soucieux de *tracer* l'authenticité autorale de ses productions, d'en rendre parallèlement et intégralement accessibles de semblables entre auteurs et clercs décideurs, gratuitement via le *Net* aussi longtemps que celui-ci échappera à la censure du

profit, à tous publics aussi soucieux que Lui de ne pas être dupes de quelque *serial imposture* ?

Lorsque nous nous sommes vus l'an dernier à Paimpol et que je t'ai exposé de vive voix mon projet d'un site Internet en guise de sauvegarde, tu le sais, ma résolution était déjà prise d'y remplacer purement et simplement ma rubrique « *jugements de tiers sympathisants* » sinon par l'intégralité de nos échanges depuis un demi-siècle (la curiosité de l'internaute le plus motivé a ses limites...) au moins par tes appréciations spontanées des deux inédits qui m'y servaient d'exemples, assorties - pour ma part - des considérations de mon précédent (et déjà pesant) courriel sur l'arbitraire de plus en plus décomplexé du jugement éditorial.

Quand je t'ai ce jour-là demandé (instamment) de re-lire *Le regard* à la lumière de ma contrainte désormais dévoilée, et de m'autoriser - d'avance - à compléter ma rubrique par ta relecture avertie, mon espoir était clair : sans doute n'allais-tu pas y découvrir *toutes* les paraboles conséquentes que mes propres récritures m'avaient fait assumer, mais assez cependant pour témoigner à l'internaute aventureux qu'une procédure formelle, loin de n'être qu'un brillant exercice de style, pouvait aussi susciter, parfois, des ressentis inédits et des interprétations inopinées, *exalter* sans le réfuter, en d'autres termes et comme promis, son sens épiphanique...

Raté, poor Yorrick ! une fois encore...

La seule chose en l'occurrence que j'aie réussi à (me) confirmer sinon à (me) prouver, ne serait-ce pas que la *crispation réactionnaire* (le mot est de JML) du plus bienveillant des lectorats idéalistes à l'endroit de toute démarche soupçonnable de rationalité prévaudra encore longtemps sur son désir le plus ardent de mieux comprendre ce et ceux qu'il aime ?...

Je ne t'en veux pas, je le répète, pas plus que je n'en veux à Roland et à mon père d'avoir fui (de m'avoir *abandonné*...) avant de nous être retrouvés, et moins encore à l'apprenant qui conteste, lui aussi, mon *autorité* : l'auteur du cours est forcément pour partie responsable de ce dont il ne convainc pas. Reste que ladite crispation me met (en toute *innocence* ? se demanderait Joyce) dans une situation pour le moins délicate :

Soit je jette l'éponge et conclus comme promis ma rubrique « *appréciations d'un ami écrivain* » par ta relecture désenchantée. Ce qui reviendrait de fait à valider le Décalogue façon Pennac, selon qui le fidèle client lecteur se devrait d'avoir toujours le dernier mot qui se laisse docilement aveugler ou s'aveugle tout seul.

Soit je m'entête : je me défends d'avoir cherché à te tromper en promettant de t'exalter et me résous à élucider seul mes plus conséquentes paraboles. Non pas en t'expliquant ce que j'avais *voulu* écrire, comme le fantasme JML, mais ce que j'avais effectivement écrit - démonstration à l'appui - et que ce qu'il faut bien appeler tes préjugés idéalistes n'ont pas *voulu* lire.

C'est là le parti que j'ai pris.

Ce faisant je ne l'ignore pas : je te place - publiquement, même si loin des avant-scènes - dans une situation non moins délicate que certaines méchantes langues diraient sournement humiliante. Celle du préado dans sa bulle et un poil buté (ne m'as-tu pas dit toi-même rêver vivre ton éternité à l'âge définitif de huit ans !...) à qui son instit remonterait les bretelles. « *J'ai souvent l'impression que vous vous adressez à moi comme à un petit garçon* » s'insurgeait déjà mon clerc cadet et ex-coreligionnaire du *Chemin* - souviens-t'en - avant de me refermer sa boîte mail sans états d'âme...

Je sais un peu grâce à lui ce qu'humiliation veut dire et comprendrais très bien que tu te sentes ici manipulé à ton tour, qui pis est au nom de notre amitié. Note cependant, même si c'est une piètre excuse, que je m'engage (que tu m'engages...) du même coup dans une galère non moins piègeuse.

C'est que j'ai déjà fait l'expérience (même si partielle, puisque sans relecture avertie) d'un semblable essai de publication simultanée fiction/ discussion (*Dionysiaque/Apollinien, mensonge/légitimation du mensonge...*). Comment oublier ces snipers tant de gauche que de droite autour de Christian Giudicelli sur mon cher France Culture (un beau matin de 98 dont les archives de l'INA doivent se souvenir) tirant groupé sur mon *Domaine* et sur ses *Clés* pour la plus consensuelle des non-raisons : un type contraint d'expliquer son ouvrage sur tant et tant de pages ne prouve-t-il pas par là même qu'il a mal œuvré ? Ne mérite-t-il pas en conséquence que nul ne lise ni ses explications ni l'ouvrage ?...

Combien de nos lecteurs internautes survolant le site, comme font souvent les internautes, ne verront de même dans mes quelque 600 kilooctets de justificatifs que le harcèlement pathétique d'un mal aimé qui se la pète grave envers un innocent bouc émissaire ayant mille raisons de l'éconduire ?

A ton avis ?...

Qui de l'auteur idéaliste ou de l'auteur matérialiste, à être ici lus à supposer qu'ils le soient, perdra le plus de son déjà peu de crédit ?

Serions-nous donc allés trop loin toi et moi, sans le savoir ou le sachant, dans le *je-t'aime-moi-non-plus* sadomasochiste inhérent au jeu verbal d'une discussion conflictuelle ?

Qui dira qui, de *L* ou de *Je*, de *Je* ou de son ami Philippe, sera de même allé trop loin - ou non - dans la manipulation de l'autre en croyant de bonne foi le faire pour son bien ?

Qui diable, de toutes façons, s'inquiètera de proclamer qui, selon lui, aura gagné sa partie ingagnable ou se souciera de juste lui faire écho ?

A coup sûr aucun des protagonistes du roman - fictifs, rappelons-le - dont l'avenir et les opinions éventuels n'existeront jamais que dans les désirs secrets et non moins éventuels de ses lecteurs - sous réserve qu'il en ait...

Mais ni toi ni moi davantage, en revanche bien réels, qui savons que nous ne nous convaincrions plus ni ne saurions avoir le désir de nous vaincre...

Ni le Grand Editeur et moins encore ses Clercs affidés, dont l'impératif de traçabilité comme de toute transparence remettrait pour le moins en question l'arbitraire décisionnaire...

Ni le Petit, condamné à ne publier que ce que le Grand n'a pas préjugé potentiellement *performant* et que ses propres sponsors, toujours plus regardants à la dépense, n'estimeront ni trop élitiste ni trop déviant.

Ni en conséquence le clerc médiatique, et moins encore l'humble libraire, voués au mieux à réserver leurs coups de coeur à ce qui leur parvient de ce que le Grand et le Petit auront déjà filtré - et c'est déjà beaucoup...

Ni en dernier ressort l'Etat, en ses différentes instances, supposé garant d'un Enseignement pluraliste et d'une Culture *de qualité* ouverts à tous, mais de moins en moins soucieux, manifestement, d'alourdir ses dépenses par la prise en charge d'une quelconque recherche littéraire - fût-elle fondatrice de toute culture comme de tout enseignement - préjugée ou juste décrétée sans avenir par les investisseurs privés...

Soyons lucides : à supposer même qu'il nous lise jusqu'au bout, aucun clerc littéraire en place et conscient de sa précarité statutaire ne se fendra d'une publicité enthousiaste à l'endroit de mes romans en ligne, ni du formalisme dont ils procèdent, ni de leur brève analyse par tes soins, et moins encore de ma laborieuse plaidoirie : si cela peut te rassurer autant qu'il fait taire mes scrupules, aucun audimat en l'état libéral des choses ne te jugera plus démeritant ni moins lucide que moi.

Plus tard, peut-être...

Après nous en tout cas.

Dans cet entre-deux à mi-chemin entre Orwell et Huxley, par exemple, où j'ai cru bon situer celui que j'ai prénommé John en extrapolant sans trop d'efforts la dynamique en cours du totalitarisme marchand.

En ce temps-là, comme disent les évangélistes, les critiques littéraires de la presse papier auront sans doute été les premiers subrepticement évincés par l'IA, et leurs samples hyperboliques peu à peu remplacés sans scandale par le nombre adéquat d'émojis.

En ce temps-là, il faut dire, l'idée serait communément admise que tous les grands textes auront déjà été écrits.

En ce temps-là, il serait non moins acquis que la philosophie, du propre aveu de ses deniers maîtres, ne saurait produire d'idées nouvelles.

En ce temps-là, l'opinion générale serait même que les sciences encore qualifiables d'*humaines* auront été globalement moins utiles à la croissance, au progrès, voire au simple confort de l'humanité, qu'elles ne les auront desservis. Tout en coûtant cher aux contribuables...

En ce temps-là, ne liraient donc plus guère d'essais et de romans contemporains (ou non) que les vieilles (ou moins) filles (ou pas) de province (ou du septième arrondissement) entre autres gens de qualité déclassés allergiques à l'idée même de technicité, en guise d'opium ou de *soma*...

Lesquels ultimes bibliomanes, en cet outretemps des dernières petites librairies indépendantes, ne pourraient d'ailleurs plus se procurer leurs chères versions papier labellisées que dans le rayon Culture des grandes surfaces, en parement de temples multimédia sous licence de la FNAC ou chez Amazon pour les invendus.

A la rigueur et la chance aidant, trouveraient-ils encore ça et là, gratuitement mis à la disposition de leurs coups de blues dans d'ex cabines téléphoniques désaffectées de lointaines campagnes, ceux déjà consommés (ou juste goûtés) par leurs précédents lecteurs déterminés à ne jamais les relire...

En ce temps-là, l'opinion serait à l'instar de mon père unanime à considérer que les études dites littéraires, sauf entregent, ne mènent à rien qu'à la chienlit.

Aucune université, faculté ou grande école réputée *de la réussite* ou *d'excellence*, tant privée que publique (excepté peut-être la Catho, supposée la plus obstinée à vouloir encore croire en l'avenir du Verbe...) ne leur accorderait donc plus de place qu'optionnelle.

Quant à l'apprentissage spécifique de l'architexture et de la rédaction romanesques, gageons - en ce temps-là comme ici et ailleurs dès aujourd'hui - qu'il ne serait plus assuré, au sein de quelques ateliers d'écriture en marge des troncs communs, que par des coaches en marketing (assistés ou non de l'IA) ou à titre purement thérapeutique dans les universités du temps libre, les établissements psychiatriques et les prisons...

Alors oui ! Sans être à décevant parler (comme entendu dans la bouche d'une pieuse écrivaine sur un récent plateau de *La Grande Librairie*) un *croyant féroce* en la puissance d'indignation de la raison pure, l'athée que je suis ose estimer vraisemblable, à défaut d'être fatal, le brutal ressaisissement d'un possible John - en ce temps-là...

Il pourrait être n'importe qui, mon John. N'importe qui, croyant ou athée, qui aurait juste vécu en son jeune âge le foudroiement d'une lecture le révélant à lui-même (pensait-il) avant que de s'y exalter plus tard à chaque relecture en s'y réfléchissant chaque fois différent, plus lucide, plus fort et plus grand.

(.....
.....
.....ici devraient probablement s'insérer à titre
d'exemples les titres et noms d'auteurs de mon Panthéon personnel. Mais à chacun ses
Bibles, et celles de John y seront toujours dans le sien les plus pertinentes.....
.....)

Si je l'imagine plus volontiers issu de ce que j'ai appelé, pour faire simple, le Clergé littéraire (éditeurs, directeurs de collection, critiques attitrés diversement médiatiques, animateurs culturels, traducteurs, diffuseurs, attachés de presse, libraires, essayistes, profs de fac, de lycée, de collège, jurés à vie d'académies prestigieuses ou modestes pigistes de feuilles locales en manque de chiens écrasés...) ça n'est certes pas - tu t'en doutes - que j'accorde à ceux-ci plus de rigueur intellectuelle ni même de sens critique a priori qu'à l'amateur Lambda à

qui la passion des livres n'a jamais valu ni notoriété ni l'ombre d'une rémunération. Reste qu'en ce temps-là - on ne peut plus *désacralisateur* de l'Écrit - comment ne serait-ce pas parmi eux, ses Clercs, mes Clercs, nos Clercs, que pourrait le mieux se lever un vent d'inquiétude et de révolte ?

Glisse-toi un instant de toute ton âme dans la peau de l'un d'eux.

Qu'éprouverais-tu, à quelque niveau de sa hiérarchie que tu sois, prenant conscience que le rayonnement de ton église, jadis considérable, se réduit à un timide halo ? Que penserais-tu, voyant les destins et métiers prestigieux qu'elle t'ouvrait s'avérer de serviles emplois, de plus en plus précaires et bientôt réservés à l'IA ? A quoi te fierais-tu encore, voué que tu te croyais à propager la Lumière, découvrant que celle-ci ne vient plus d'En-Haut mais d'études de marché ? Lesquelles ne décideront plus désormais à l'économie - la nuit promettant d'être aussi obscure que longue et l'énergie coûteuse - que de quinquets basse consommation destinés à juste épargner aux derniers fidèles de sortir des sentiers battus...

John par exemple, pour ce qui me regarde, je le verrais assez bien de ceux-là : jeune surdiplômé en fin de droits comme de subsides et soucieux de légitimer son existence à qui, en ce temps-là, ne s'offrirait plus la moindre chaire de Littérature digne de ce nom. Tout au plus, faute de crédits suffisants, lui proposerait-on quelques conférences préenregistrées et diffusables en distanciel à des auditoriums éparpillés. Ou encore une tribune à la télé d'Etat, le dimanche matin, entre deux messes. Ou à la rigueur, pour faire semblant de contenir les assauts conquérants de Chat GPT, un poste à vraie responsabilité de correcteur de copies au CNRS, façon détecteur de présence humaine...

Esprit critique, doutant des certitudes acquises et avide de (se) comprendre tel que je l'imagine, comment ne se demanderait-il pas à côté de quoi son cher Clergé sera passé (le mien, le nôtre...) pour en arriver là ?

Alors - mets-toi à sa place - comment notre esprit chercheur en réserve de la Nation ne chercherait-il pas obstinément sinon désespérément, dans l'immédiat passé, comme on lui apprenait encore à le faire il y a peu, en scrupuleux archéologue de l'Écrit ? Comment ne fouillerait-il pas partout où personne n'irait plus que par impérieux besoin d'y croire encore : archives publiques ou privées, fonds de greniers, vieux disques durs ou sites Internet pieusement entretenus par la parentèle comme on fleurit des tombes ?

Que John, en révolte contre la Kollektive dégénérescence maculaire, tombe ainsi par hasard sur notre débat d'avant lui n'est certes pas une fatalité, mais reconnais que c'est tout de même plus souhaitable que l'Apocalypse et plus crédible que la croissance indéfinie de tous les PIB...

Ensuite ?

John - s'il advient - gardera-t-il alors pour lui seul cette bonne nouvelle que le Verbe, corps et âme confondus, n'a peut-être pas dit son dernier mot ?

S'en fera-t-il l'écho auprès d'autres clercs déclassés ? Se constitueront-ils à leur tour en réseaux toujours plus conséquents sur la Toile ou ailleurs où comploter -

de messe basse en messe basse façon chrétiens des premiers siècles... - l'après Veau d'or du totalitarisme marchand ?

En auront-ils les couilles ?

Sera-t-il seulement jamais un après-totalitarisme-marchand où l'Art, l'Information, l'Enseignement, la Culture et autre Recherche ne seraient plus (ne seront plus) le quasi monopole d'intérêts concurrentiels privés ? Ni le Vrai, le Bien et le Beau déterminés au jour le jour par l'offre du plus puissant et la demande anticipée du plus grand nombre ?

Je ne suis pas prophète ni ne me veux voyant.

Pourvu que John, lui, fût-il le seul et le dernier, s'y exalte en son temps de juste mieux comprendre ce qu'il lit et de s'en reconnaître meilleur...

A John, donc, pour la route...

Et à propos de route, cher John, ne nous méprenons pas :

Quel agnostique amoureux des livres ne rendrait mille grâces à Stendhal d'avoir fait redescendre tant le Verbe que le Regard démiurgiques du romancier à hauteur d'homme ? La métaphore le gênera donc peu du miroir plus ou moins sélectif, plus ou moins déformant, que ce dernier aimera toujours promener sur la grande sienne. Pourvu, bien sûr, que ladite route ne soit pas à sens unique ni tenue de suivre aucune ligne de plus grande pente, et que ledit romancier y demeure maître tant de sa trajectoire que de son système d'optique...

A cet égard, la version quelque peu fataliste de la déambulation stendhalienne pourrait quand même nous inquiéter qu'exposait naguère Michel Houellebecq dans un entretien à *l'Huma* :

"A titre personnel, il me semble que la seule voie est de continuer à exprimer, sans compromis, les contradictions qui me déchirent ; tout en sachant que ces contradictions s'avèreront, très vraisemblablement, représentatives de mon époque."

Reconnaissons chemin faisant le génie de filer l'oxymore à l'impérissable auteur du brûlot *Jacques Prévert est un con* qui, dans le même entretien, s'affirmait *"communiste mais non marxiste"*, athée *"quoique douloureusement conscient de la nécessité d'une dimension religieuse"*, et taxait dans la foulée d'*incurable niaiserie* puis de *cynisme* (*"ce qui revient au même"*) le très ouvert libéralisme qui lui accordait d'exister...

Nul doute pour autant qu'un pourcentage compétitif de clients lecteurs et de clercs vendeurs auront aimé *se reconnaître* sans se compromettre dans une si franche ambition de réifier leurs incohérences les plus insoutenables. Sans doute même (*très vraisemblablement...*) adoreront-ils que se transmette ainsi d'une génération postmoderne à l'autre les douloureux déchirements intérieurs qui vont avec.

Quels génies du futur nous feront jamais revivre en boucle, d'autofiction en autofiction, le calvaire héroïque de Cioran résistant jusqu'au bout à l'impérieux attrait du suicide ?

Rappelons juste au clerc de demain dont elle n'aura pas totalement désarmé l'esprit critique ni anesthésié l'enchantement de vivre que la théorie de Michel - car c'en est une, fût-elle encore plus drastiquement compactée qu'aucune de mes interventions confidentielles - repose toute entière sur le spéculaire axiome déjà cité qualifiant le roman d'*isomorphe à l'homme*. Ce qu'il n'a jamais été structurellement ni conventionnellement, ni ne risque à proprement parler (*très vraisemblablement...*) de jamais devenir...

D'où l'humaine proposition, à titre personnel, d'une tout autre *voie* :

A défaut de pouvoir transmettre par le Verbe (fût-ce dans l'extrême souffrance et *sans compromis*) aucune image de soi et du monde qui ne s'avère aussi infidèle qu'inconséquente, pourquoi ne pas s'efforcer (via le mensonge et la manipulation puisqu'il le faut, par la contrainte voire la torture s'il le faut - à charge d'en rendre compte,...) de lui extorquer en revanche ce *beaucoup-mieux-que-soi* intemporel dont il est capable, possiblement exaltant pour tous, dit au pire *bel objet* par ceux qui ne s'y reconnaîtraient pas ?